

The illustration depicts a young girl with long, dark, wavy hair and striking purple eyes. She is wearing a light pink and white dress with a large purple bow at the waist. She is holding a white dove in her hands. Below her, a young boy with dark hair and green eyes is shown in profile, wearing a blue tunic and holding a sword. A white dove is perched on his shoulder. The background is a soft, light blue with faint architectural lines. In the top left corner, there is a teal diamond shape containing the number '5'.

5

Roman
Hyuganatsu
Illustrations
Touko Shino

Les Carnets de
l'apothicaire

LUMEN



The Apothecary Diaries

Introduction

There's Mystery Everywhere!

Volume 5 of *The Apothecary Diaries* comes with a plus-sized helping of intriguing intrigues and pulse-pounding action! The mysteries seem to follow Maomao around, subtly (and sometimes not so subtly) related to each other. The food taster finds herself sucked into them, or sometimes just can't help sticking her nose in even when she really shouldn't.

Maomao's position is starting to shift bit by bit. There are those in court who are beginning to take notice of her. And is it possible the parallel lines that have always defined the relationship between her and Jinshi are starting to converge?!

The long-awaited fifth act begins!



Table des matières

Couverture

[Prologue](#)

[Chapitre 1 : Les sauterelles](#)

[Chapitre 2 : Ukyou](#)

[Chapitre 3 : Le sommeil](#)

[Chapitre 4 : Le manteau du rat de feu](#)

[Chapitre 5 : Qu'ils mangent de la brioche](#)

[Chapitre 6 : Le dernier volume](#)

[Chapitre 7 : L'Immortel au Serpent Blanc](#)

[Chapitre 8 : Compétences](#)

[Chapitre 9 : Le village de papier](#)

[Chapitre 10 : Le chanvre et la religion populaire](#)

[Chapitre 11 : Bandits](#)

[Chapitre 12 : Les problèmes s'accumulent](#)

[Chapitre 13 : La capitale de l'Ouest — Jour 1](#)

[Chapitre 14 : La capitale de l'Ouest — Jour deux](#)

[Chapitre 15 : Le Banquet \(Première partie\)](#)

[Chapitre 16 : Le Banquet \(Deuxième partie\)](#)

[Épilogue](#)

[Illustrations en couleur](#)

[Notes bonus du traducteur](#)

[À propos du J-Novel Club](#)

[Droits d'auteur](#)

Profils de personnages

Maomao

Une apothicaire du quartier des plaisirs. D'ordinaire plutôt impassible, elle se montre différente face aux médicaments et aux poisons. Fille d'une courtisane et du stratège militaire Lakan.

Sentiment

Il jouait le rôle d'un eunuque dans le palais arrière, mais sa véritable identité est celle du frère cadet de l'empereur. Sa naissance est entourée de secrets. Il est si beau que certains prétendent que s'il était une femme, il pourrait mettre le pays à genoux.

Gaoshun

Autrefois assistant et protecteur de Jinshi, ce rôle est désormais assumé par son fils, et Gaoshun sert l'Empereur en personne.

Piscine

Fils de Gaoshun ; assistant de Jinshi.

Feuilles

Le père de Maomao. Un stratège militaire excentrique qui porte un monocle. Extraordinairement compétent, mais difficile à gérer. Il est fou d'amour pour sa fille, mais Maomao le déteste.

Atterrir

Cousin de Maomao. En réalité, c'est le fils du demi-frère de Lakan, mais Lakan l'a adopté. Un autre excentrique.

Créer

Grand-oncle et père adoptif de Maomao ; un médecin extrêmement accompli.

Consort Lishu

L'une des quatre épouses favorites de l'Empereur. Très jeune et encore timide.

Ah-Duo

Anciennement l'une des quatre épouses favorites de l'Empereur, elle eut un fils avec Sa Majesté. Autrefois...

Suirei

Petite-fille de l'ancien empereur et survivante du clan Shi, autrefois exterminé. Possède des connaissances d'apothicaire.

Loulan

Également connue sous le nom de Shisui. Demi-sœur de Suirei.

Anciennement l'une des quatre épouses favorites de l'Empereur. Membre du clan Shi, elle s'est enfuie du palais arrière, un crime grave. On ignore actuellement si elle est en vie.

Impératrice régnante

Mère de l'empereur précédent, grand-mère de l'empereur actuel. Femme puissante qui dirigeait la politique à la place de son fils, de sombres rumeurs persistent à son sujet. Décédée.

L'ancien empereur

On lui a donné divers surnoms ignobles : l'Empereur idiot, le Prince fou et un pédophile. Décédé.

Impératrice Gyokuyou

Originaire de l'Ouest. Anciennement l'une des quatre consorts favorites de l'Empereur, elle est aujourd'hui son impératrice. Elle a eu un fils et une fille avec l'Empereur actuel ; son fils est l'héritier présomptif actuel.

La Madame

La vieille dame qui tient la Maison Verdigris, le bordel où Maomao tient sa boutique. Une vraie avare.

Les Trois Princesses

Pairin, Meimei et Joka. Les trois courtisanes les plus populaires de la Maison Verdigris.

Chou-u

Un enfant survivant du clan Shi. À cause du « médicament de résurrection », la moitié de son corps est paralysée et il a perdu la mémoire de tout ce qui se passait avant la prise du médicament.

Chasse à la viande

Un soldat, ami de Maomao. Éperdument amoureux de Pairin.

Prologue

« Bon sang, comment vas-tu survivre si c'est tout ce qu'il faut pour te faire fuir ? »

La voix était plutôt amicale, mais son propriétaire le regardait, affalé à genoux. Il pouvait voir la jeune silhouette sur la clôture, une pomme à la main. La silhouette croqua le fruit dur, ses dents blanches étincelant. Pourquoi ? pensa le garçon au sol. Il avait disparu parmi les arbres, échappé à ses poursuivants – alors pourquoi ce gamin le retrouvait-il si facilement ?

« Tais-toi. Je le sais. »

« Tu ferais mieux de rentrer, alors. Tu fais pleurer les servantes. » Le jeune homme rit.

Et voilà, on en était arrivé là : être regardé du haut de la palissade. Ça le mettait en colère. Et vous ? avait-il envie de demander. Vêtu d'une tenue de roturier, grimpant sur la palissade comme un singe, croquant une pomme. Oubliez les pleurs : si les servantes voyaient ça, elles s'évanouiraient.

« C'est une tâche importante. Fais-le, tout de suite. » Le Singe sauta de la clôture et se plaça devant lui, puis se décoiffa les cheveux – comme si le gamin en avait le droit ! Il n'avait qu'un an de plus que lui. Il repoussa la main, détestant être traité comme un enfant. L'autre jeune rit et essuya la pomme à moitié mangée sur sa manche, puis la lui tendit.

« Tes restes ? »

« Hé, tu n'es pas obligé de le manger. »

Il y eut un silence, puis il saisit la pomme et mordit dans le côté sans trace de dents. Le fruit croquant inonda sa bouche de sa saveur, à la fois sucrée et acidulée. Il leva les yeux et vit le gamin en habit de roturier lui sourire.

« Je veux au moins choisir mon propre partenaire », a-t-il déclaré.

« C'est peu probable ! On a droit à tout ce qu'il y a de plus beau, mais si on choisissait quelqu'un d'horrible ? Il y aurait beaucoup de mécontents. »

« Elle était plus âgée que ma mère ! »

« Euh... ouais, je ne sais pas quoi dire à ce sujet », dit Monkey

timidement, l'air vraiment incertain.

Il le savait. Oui, même lui le savait. Mais il était encore un enfant, alors l'acceptation ne lui fut pas facile.

« Grandis », dit Monkey.

« Tu es quelqu'un qui parle ! Tu n'as qu'un an de plus que moi. » Quoi, tu crois que ça fait de toi un adulte ? voulait-il demander. Est-ce que ça voulait dire que Monkey pourrait accepter un match pareil sans broncher ?

Très bien, très bien.

« J'ai décidé », dit-il.

« Décidé quoi ? »

Il leva le doigt, puis pointa directement le faux roturier.

« Mon partenaire pour ce soir. »

« Excusez-moi ? » Un sourire sardonique, destiné à cacher l'embarras.

Chapitre 1 : Les sauterelles

Le matin était propice à la paresse dans le quartier des plaisirs. Ces oiseaux en cage avaient chanté jusqu'à l'aube, et lorsque les clients rentraient enfin chez eux, leurs masques obséquieux tombaient. Pendant le bref instant, jusqu'à ce que le soleil soit haut dans le ciel, ils dormaient comme des loirs.

Maomao quitta sa petite cabane en bâillant. Devant elle, elle voyait la vapeur s'élever de la Maison Vert-de-Gris – les domestiques s'affairant à préparer les bains du matin, sans doute. L'air frais lui picotait la peau – le soleil tardait à se lever. Son simple vêtement de coton ne suffisait pas à la tenir chaud, et elle se frotta les mains, son souffle s'embuant devant elle.

Cela faisait un mois qu'elle avait quitté l'arrière-palais, et les célébrations du Nouvel An étaient terminées. Son père était resté au palais, d'où la présence de Maomao dans le quartier des plaisirs.

De retour à la cabane, un enfant dormait encore – et Maomao décida de le laisser ainsi, sachant que c'était le seul moment de la journée où il serait tranquille. Le garçon s'appelait Chou-u ; c'était un survivant du clan Shi, autrefois exterminé, et il vivait actuellement avec Maomao. (C'est une longue histoire.) Le petit con était censé venir d'un milieu aisé, mais Maomao se demandait presque s'il était vraiment un enfant du luxe. Il était étonnamment adaptable, au point de pouvoir rester allongé là, à ronfler, dans cette vieille mesure pleine de courants d'air.

Oh oui, Grand-mère voulait me voir, pensa Maomao. Elle pourrait aller chercher de l'eau chaude à la Maison Vert-de-Gris, tant qu'elle y était. Par un temps pareil, impossible de se baigner dans l'eau froide. Frissonnant, Maomao s'arrêta devant le puits, descendit le seau, puis commença à le remonter.

Lorsqu'elle arriva à la Maison Verdigris, les courtisanes avaient terminé leurs bains et demandaient aux apprenties de sécher leurs cheveux.

« Eh bien, vous êtes en avance aujourd'hui », dit Meimei, les cheveux encore humides et luisants. Elle était l'une des « Trois Princesses » de

l'établissement, et aussi la sœur aînée de Maomao. Les courtisanes les plus en vue prirent leur bain en premier, elle avait donc déjà terminé.

« Oh, salut, ma sœur. Tu sais où est grand-mère ? »

« La vieille dame parle avec le propriétaire là-bas. »

"Merci."

C'était la vieille dame qui gérait les affaires courantes de la Maison Verdigris, mais elle n'en était pas propriétaire. L'homme, lui, passait environ une fois par mois pour s'entretenir avec elle du bordel, des courtisanes et de tout ce qui pouvait lui préoccuper. Le propriétaire, qui touchait à la vieillesse, était profondément impressionné par la dame, qui le connaissait depuis son plus jeune âge. D'ailleurs, certaines rumeurs chuchotaient qu'il était l'enfant de la dame et du dernier propriétaire, mais personne ne savait la vérité.

Gérer un bordel n'était pas la seule préoccupation de cet homme ; il avait aussi d'autres affaires plus légitimes, et à première vue, il paraissait parfaitement ordinaire. Il était si doux qu'on se demandait s'il était vraiment en sécurité dans ce monde – et on s'inquiétait pour les affaires du bordel si la vieille tenancière le quittait un jour.

« Il n'est pas ici avec une autre de ses idées commerciales bizarres, n'est-ce pas ? »

« Qui peut le dire ? » Meimei haussa les épaules avec enthousiasme.

À ce moment précis, la voix de la patronne résonna dans tout le bâtiment : « Espèce d'idiot ! Espèce d'idiot ! Qu'est-ce que tu fais ?! »

Les sœurs se regardèrent. « Tu avais raison, je suppose », dit Meimei.

« Je suppose que oui. »

Que faisait l'homme cette fois-ci ?

Quelques minutes plus tard, la tenancière émergea d'une pièce intérieure. L'homme presque âgé, l'air profondément intimidé, la suivit. Tout le monde l'appelait « Monsieur le Propriétaire ». C'était le seul moyen de se rappeler à qui appartenait réellement l'endroit. À en juger par la façon dont Monsieur le Propriétaire se frottait la tête, on aurait dit qu'il avait été bien engueulé par la tenancière.

« Oh, Maomao, tu es là », dit la dame.

« Oui, grand-mère, je le suis. Tu m'as demandé de venir, tu te souviens ? »

"Oui bien sûr."

Bon sang, elle avait oublié. Maomao était sûre de n'avoir dit ces mots qu'à elle-même, mais l'instant d'après, elle sentit des phalanges lui claquer sur le crâne. Parfois, elle se demandait si la vieille dame n'était pas en réalité un esprit des montagnes capable de lire dans les pensées. Monsieur le Propriétaire lança à Maomao un regard compatissant. Il me rappelle un peu le charlatan...

Si elle avait un petit sentiment de déjà-vu, c'était peut-être parce que les deux hommes se ressemblaient quelque peu.

« Je connais ce regard. Tu veux prendre un bain. Et aussi prendre ton petit-déjeuner, j'imagine ? Amène le gamin avec toi. »

« Quelqu'un est de bonne humeur. »

« J'ai mes jours », dit la vieille femme, puis elle se pavana vers la cuisine.

« Je vais, euh, me montrer dehors, alors », dit M. le Propriétaire, et il s'exécuta aussitôt. Dommage, pensa Maomao en le regardant partir. D'habitude, il reste pour le petit-déjeuner.

Personne ne dit un mot. Tous les convives restèrent bouche bée.

Finalement, Pairin, assise à côté de Maomao, annonça : « Horrible. » Son visage exprimait une expression de dégoût. Elle était considérée comme l'une des trois plus belles fleurs de la Maison Vert-de-Gris, mais si l'un de ses interlocuteurs l'avait vue avec cette expression, tous ses fantasmes auraient été anéantis.

Quant à Maomao, elle avait l'air d'avoir trouvé un asticot dans son eau potable.

La table était assez longue pour accueillir une vingtaine de personnes, et chacun disposait un bol de congee, un autre de soupe et un troisième petit bol, tandis que trois grands plateaux étaient disposés à intervalles réguliers. À la Maison Verdigris, les repas se composaient généralement d'un seul bol de soupe et, avec un peu de chance, d'un accompagnement modeste. Aujourd'hui, les petits bols contenaient du poisson cru et des légumes marinés, tandis que deux des plateaux contenaient des accompagnements séparés – un petit-déjeuner très copieux pour un repas ordinaire.

Quelque chose de sombre brillait sur les plateaux. Des insectes, habituellement considérés comme nuisibles dans les champs des agriculteurs, étaient ici servis comme nourriture. Des sauterelles.

« Grand-mère, peux-tu m'expliquer ça ? »

« Tais-toi et mange. C'est un cadeau de Monsieur le Propriétaire. »

Maomao comprenait parfaitement la colère de la vieille dame. Le propriétaire avait d'autres affaires que la gestion de ce bordel – des affaires légitimes qui lui permettaient de garder la tête haute en bonne compagnie. Mais on ne pouvait guère le qualifier d'homme d'affaires talentueux.

« La récolte a été mauvaise cette année. Ils ont dû pleurer jusqu'à ce qu'il cède. » La dame, furieuse, versa du vinaigre noir sur son congee.

Monsieur Propriétaire était un négociant en céréales. Les agriculteurs de ce pays donnaient une partie de leur récolte en guise d'impôt, et l'État achetait une autre partie de la récolte. L'activité de Monsieur Propriétaire consistait à vendre le reste.

« Je m'en fiche qu'ils aient pleuré à chaudes larmes. À quoi pensait-il, à laisser le vendeur dicter le prix ? Il ne pourra pas vendre ce truc non plus. Et regardez-moi ça ! » Une montagne de sauterelles frites dominait le plateau, assaisonnées tant bien que mal avec de la pâte de soja et du sucre. « Il a dit qu'il en avait trop acheté, qu'elles ne se conserveraient pas et seraient gaspillées. Alors il ferait mieux de les jeter, au lieu de les sucrer ! »

Le sucre coûtait cher ! Et voilà qu'il y avait fait cuire des insectes. Qui allait manger ça ? Personne, voilà. C'est pour ça qu'il en avait tant en trop, et qu'ils étaient arrivés à la table de la Maison Vert-de-Gris.

Monsieur le Propriétaire avait envisagé de payer les frais lui-même, pour ainsi dire, mais il avait une autre préoccupation : il avait une femme qui n'avait pas une haute opinion de la profession des dames Verdigris, et il avait visiblement préféré la rage de sa femme à la colère de la dame.

Maomao se gratta la nuque. Habitée à une nourriture peu raffinée, elle n'était pas non plus ravie face à cette montagne d'insectes. Après deux ou trois d'entre eux, elle serait rassasiée. Et les courtisanes, bien moins habituées à une nourriture aussi basique, froncèrent ouvertement les sourcils et refusèrent même de toucher aux insectes.

« Dépêchez-vous de manger ! Vous n'arrêtez pas de me parler des accompagnements ; eh bien, voilà. Cinq chacun, à vous de jouer ! » grommela la vieille femme. Tout le monde se regarda, et finalement la première paire de baguettes se tendit vers le grand plat.

Eh bien, voilà. Maomao fut surpris par la première personne qui mit une sauterelle dans sa bouche. Mais tandis qu'ils mâchaient l'insecte, une expression de dégoût se dessina sur leur visage. « Ce n'est pas très bon.

C'est un peu... croquant. Comme si c'était vide. »

Cette appréciation sans fard fut formulée d'une voix aiguë – car elle appartenait à Chou-u. Maomao était persuadé que le jeune seigneur, élevé avec tant de délicatesse, aurait résisté à l'idée de lui mettre une telle nourriture dans la bouche, mais apparemment, ce n'était pas le cas. Peut-être la perte de ses souvenirs avait-elle dissipé ses inhibitions aristocratiques, ou peut-être avait-il déjà mangé quelque chose de ce genre. Ou peut-être était-ce simplement l'œuvre d'un enfant qui s'adaptait.

« Wow, je suis étonné que tu puisses supporter ça », a déclaré Pairin, qui était assis à côté de Maomao.

« Ce n'est pas terrible, mais c'est quand même délicieux. C'est super croustillant, quand même. »

Croustillant ? C'était logique : on enlevait les entrailles des sauterelles avant de les cuire, elles étaient donc creuses à l'intérieur. Maomao n'y prêta donc aucune attention lorsqu'elle prit une sauterelle et en prit une bouchée sans enthousiasme.

Ronfler?!

Oui, c'était croustillant, c'est vrai. L'intérieur semblait bien plus creux que les sauterelles qu'elle avait mangées auparavant, même si celle-ci avait été mijotée. Peut-être était-ce parce que la carapace était la seule chose qu'elle avait en bouche, une couche extérieure encore plus creuse qu'une préparation de sauterelles classique.

Chou-u était occupé à marchander avec Pairin : « Tu veux que je mange le tien ? Je t'aiderai si tu me donnes un gâteau de lune. » Maomao le saisit fermement par la tête et le plaqua contre son siège. « Aïe ! Aïe ! s'écria Chou-u.

Maomao prit une sauterelle dans ses baguettes et la fusilla du regard. C'était sa mauvaise habitude : une fois qu'elle avait été attirée par quelque chose, elle ne pouvait plus s'en passer.

« Je veux que tu fasses un peu de shopping pour moi. »

Après le petit-déjeuner, la dame se souvint enfin pourquoi elle avait convoqué Maomao. Elle voulait l'envoyer faire une course au marché qui occupait l'artère centrale de la ville.

Les courtisanes n'avaient pas le droit de quitter le bordel, mais les hommes du coin étaient trop bornés pour qu'on leur fasse confiance pour les courses. On trouvait au marché une multitude de produits étranges et

insolites, mais aussi de nombreux escrocs cherchant à vous arnaquer. Le marché était un endroit bon marché pour vendre des choses, car il n'y avait pas besoin d'avoir pignon sur rue, mais en même temps, il n'y avait aucun moyen d'identifier les malfaiteurs ni d'éviter les endroits à éviter. Il fallait être vigilant pour trouver des achats intéressants.

« Je veux que tu ailles chercher de l'encens. Le genre habituel », dit la vieille femme. Elle parlait de l'encens doux qui brûlait toujours dans l'entrée de la Maison Vert-de-Gris. C'était un produit de consommation, alors elle voulait l'obtenir au meilleur prix possible, mais elle ne pouvait pas non plus brûler de l'encens de mauvaise qualité à l'entrée de son établissement.

« Oui, bien sûr. Qu'est-ce que ça vaut pour toi ? » Maomao tendit la main, mais la dame la repoussa d'un geste sec.

« Petit-déjeuner et bain pour deux personnes. Ça vous semble juste ? »
Quelle vieille garce radine, pensa Maomao, mais elle y est allée.

« Hé, Taches de son ! Achète-m'en un comme ça ! »

« Absolument pas. »

Chou-u désignait un étal rempli de jouets tandis que Maomao l'emportait par la manche. Elle avait bien l'intention de faire les courses seule, mais le petit con s'était jeté par terre, suppliant et piquant des colères, jusqu'à ce qu'elle soit obligée de le prendre. Elle traversait maintenant le marché en le tirant.

Une seule et immense rue traversait le centre de la capitale ; les calèches la parcouraient, et au bout se trouvait le palais, la demeure de ceux qui vivaient « au-dessus des nuages ». Chaque jour, la rue accueillait un marché florissant. Voir le palais d'ici donnait parfois à Maomao l'impression d'avoir rêvé d'y avoir travaillé. Mais la simple présence de Chou-u à ses côtés prouvait qu'elle avait vécu entre ses murs ; c'est pourquoi elle s'était retrouvée mêlée à la chaîne d'événements qui l'avait conduit jusqu'à elle.



La rébellion du clan Shi avait également eu un impact sur le marché, dans une certaine mesure. Les régions du nord produisaient des céréales et du bois, et Maomao ne parvenait pas à se défaire du sentiment que moins d'endroits que d'habitude vendaient ces produits. Au lieu de cela, elle voyait beaucoup de fruits secs et de textiles provenant du sud et de l'ouest.

Il y avait autre chose aussi, quelque chose qui fit grimacer Maomao en le voyant : des insectes mijotés à vendre. Encore des sauterelles.

« Je te garantis que c'est nul ! Qui achèterait ça ? » dit Chou-u, forçant Maomao à lui plaquer la main sur la bouche et à l'entraîner loin de là. Le vendeur les fusilla du regard. « Qu'est-ce que j'ai fait ? » demanda Chou-u. « C'est vrai, non ? »

« Tais-toi », dit Maomao en le regardant presque aussi sévèrement que le commerçant. C'était pour ça, pensa-t-elle, qu'elle détestait les enfants.

« Des coquilles creuses comme ça, ça ne fera jamais de bien. » Puis Chou-u dit, plus doucement : « Bon sang, tant pis pour la récolte cette année. »

Maomao cligna des yeux. « Attends... Qu'est-ce que tu as dit ? »

« Euh, ce truc va être nul ? »

« Non, non, après ça. »

Chou-u la regarda avec curiosité. « Que la récolte est finie cette année ? »

« Oui ! Comment le sais-tu ? »

« Euh... Euh... Comment je sais ça ? » Chou-u se gratta la tête de la main droite ; sa gauche pendait mollement à son côté, secouée de spasmes occasionnels. Car Chou-u était mort une fois et était revenu à la vie, ce qui l'avait laissé partiellement paralysé et sans la plupart de ses souvenirs. « Je ne m'en souviens pas. Je me souviens juste avoir entendu dire que lorsque les insectes sont croquants, la récolte sera mauvaise. »

Il se tenait la tête et murmurait pensivement. Maomao se demandait si une bonne secousse pourrait lui apporter quelque chose, mais il lui était techniquement prêté, alors elle ne voulait pas être trop brutale avec lui. Si ce que Chou-u disait était vrai, l'affaire pouvait être sérieuse. Elle le frappa au front, juste assez fort pour l'empêcher de devenir encore plus stupide. Il gonfla les joues en signe de protestation.

« Tu sais, je pense que je pourrais m'en souvenir », dit-il.

« Vraiment ? » demanda Maomao, et Chou-u jeta un rapide coup d'œil

aux boutiques environnantes.

« Ouais ! Si tu m'achètes quelque chose, je m'en souviendrai ! » dit-il, l'air parfaitement satisfait.

Maomao ne dit rien, mais écarta les commissures des lèvres de Chou-u au maximum. Dans l'espace vide entre ses dents de devant, on pouvait voir une nouvelle dent percer.

Un peu de merde un jour, toujours un peu de merde, pensa Maomao. Souviens-toi, mon cul.

Chou-u dessinait joyeusement malgré sa bosse sur la tête. À la surprise de Maomao, il ne voulait pas un jouet, mais du papier et un pinceau. Elle avait accepté de le laisser utiliser l'un de ses pinceaux, mais le papier s'était avéré étonnamment cher. Peut-être avait-il conservé un peu de son éducation, car il savait faire la différence entre le papier de mauvaise qualité et le papier de luxe. Il avait fait le tour de la boutique en marmonnant : « Ceci n'est pas bon », puis « Cela n'est pas bon », jusqu'à ce qu'il trouve le papier le plus cher exposé.

Bien sûr, Maomao n'allait pas se laisser diriger ainsi par lui, et choisit plutôt quelque chose qui, bien que moins joli, était parfaitement utilisable. Le papier était cher pour un produit de consommation, mais ce n'était pas impossible. Elle espérait qu'à mesure qu'il deviendrait plus courant, il deviendrait aussi moins cher. Chou-u avait l'air si heureux, serrant sa liasse de papiers contre elle, qu'elle décida de lui pardonner d'un simple coup de poing sur la tête.

Chou-u dessinait avec assiduité depuis leur retour à la Maison Vert-de-Gris. Il était dans l'atelier avec Maomao, occupée à fabriquer les abortifs et les médicaments contre le rhume qu'on lui avait demandés. On lui avait conseillé de le garder près d'elle pour éviter qu'il ne cause des ennuis aux apprentis (dont certains avaient à peu près son âge) ou aux courtisanes.

À son retour d'une livraison de médicaments dans un bordel voisin, elle découvrit une foule à l'entrée de la Maison Verdigris. Des courtisanes, des apprentis et même quelques domestiques étaient présents.

Que se passe-t-il ? se demanda-t-elle en plissant les yeux pour mieux voir. Elle découvrit alors que la foule s'était formée autour de son odieux gosse. Se demandant ce qu'il avait bien pu faire cette fois, elle se précipita vers lui, la foule s'écartant jusqu'à ce qu'elle se retrouve devant le petit con. Elle découvrit un morceau de papier blanc barré de lignes.

« Ne te coupe pas, Taches de son. Tu dois faire la queue comme tout le monde. »

"Que fais-tu?"

Chou-u était assis devant une planche plate en guise de table, en train de dessiner. Devant lui, une courtisane, assise sur une chaise, paraissait aussi calme et posée que possible.

« Tu ne vois pas ? Je fais un dessin. » Le pinceau glissa sur la page avec fluidité, créant une image ressemblant à la femme assise sur la chaise, en plus belle. « Voilà ! C'est fait. » Chou-u laissa le pinceau dans le pot d'encre et secoua vigoureusement le papier. Le visage de son « modèle » s'éclaira d'un sourire et elle dit : « Eh bien, maintenant ! » en sortant son portefeuille et en lui donnant cinq pièces – et pas des petites.

« C'était un plaisir de faire des affaires », dit Chou-u en glissant l'argent dans les plis de sa robe. La somme était bien plus importante que la petite monnaie d'un enfant.

« Oh, je suis le suivant », dit l'un des domestiques, assis sur la chaise. N'était-il pas censé monter la garde, ou quelque chose comme ça ? Que faisait-il à s'amuser ici ? Si la dame le voyait, il serait puni.

« Oh, désolé, monsieur. Je n'ai plus de papier. Je vais en acheter tout de suite, alors passez demain, d'accord ? »

« Des conneries ! J'ai attendu toute la journée ! »

« Vraiment désolé, monsieur. Je m'occuperai de vous demain matin. Je vous donnerai un air encore plus viril ! »

Il était plutôt doué. Chou-u s'éloigna de la foule et se précipita vers la papeterie. Maomao se rappelait lui avoir acheté une liasse de dix feuilles – et il n'y en avait déjà plus ? Au moins trois des personnes présentes semblaient tenir des portraits ; à ses prix, cela suffirait déjà à amortir l'investissement en matériel.

Qui aurait cru qu'il avait un tel talent ? pensa Maomao en se grattant la nuque et en jetant un coup d'œil à la page que tenait une courtisane à proximité.

« Bande de voyous ! Que faites-vous ?! » La voix rauque de la patronne étouffa le brouhaha des conversations amicales et fit pâlir tous les visages. « Dépêchez-vous de préparer l'endroit ! Vous voulez que les clients s'enfuient ? »

La dame était là, brandissant un balai. Les courtisanes, les apprentis et

les domestiques se dispersèrent comme des bébés araignées. Maomao s'apprêtait à regagner sa demeure lorsqu'elle fut saisie par une main squelettique.

« Qu'est-ce qu'il y a, grand-mère ? »

« Tu sais très bien ce que c'est ! C'est ce gamin ! Tu as peut-être accepté de l'accueillir et tu as peut-être reçu une bourse pour le soutenir, mais tu ne peux pas le laisser faire ce qu'il veut ! »

« C'est toi qui gagnes tout l'argent, grand-mère. »

Oui, pour une raison inconnue, c'était la vieille dame qui gardait tous les fonds qui rentraient. Cela avait un rapport avec le fait que Chou-u avait, dans une certaine mesure, carte blanche à la Maison Vert-de-Gris. Mais un homme – même un enfant – ne pouvait pas être autorisé à vivre dans le bordel, ni loger dans la maison longue des domestiques. Par élimination, il fut logé dans la cabane de Maomao.

« Il utilise mes installations. Il me doit une part des bénéfices. Je lui donne dix pour cent. »

Vieille sorcière gourmande.

Maomao ne pensait pas avoir prononcé ces mots à voix haute, mais mystérieusement, elle sentit une articulation claquer sur sa tête.

« Toi, nettoie ce pinceau et cet encrier. »

« Pourquoi moi ? »

« Ne me pose pas de questions. Fais-le, c'est tout. Sinon, demain, ce sera soupe aux sauterelles. »

« Hag ! » pensa Maomao, mais elle commença à ranger d'un air maussade, la main sur la tête.

Lorsque Chou-u revint à leur cabane ce soir-là, Maomao le regarda d'une manière qui montrait qu'elle n'était pas contente.

« Taches de rousseur, où est mon pinceau ? »

« Pas de brosses pour les garçons qui ne nettoient pas après eux. » Maomao lui tourna ostensiblement le dos et mit du bois dans le poêle.

« Ne sois pas radin avec moi ! »

« Si je suis radine, c'est de la patronne que je l'ai appris. » Maomao remuait le congee dans le pot en terre cuite sur le feu, en goûtant une gorgée. Elle le trouvait un peu fade et ajouta un peu de sel. « Au fait, qui dit qu'elle va vous faire payer pour utiliser son logement ? »

« Je sais ! Je ferai mes portraits ailleurs désormais. »

Cela fit froncer les sourcils de Maomao. Elle posa la louche dans la marmite, puis s'approcha et se plaça devant Chou-u, allongé sur la natte de jonc par terre. Elle s'accroupit et le regarda.

"Quoi?!"

« Restez près de la Maison Vert-de-Gris. Peu importe qu'elle vous fasse payer. Ne vous éloignez pas trop des gardes. Et n'allez plus acheter du papier seul. »

« Hé, je peux faire ce que je veux. » Il essaya de détourner ostensiblement le regard d'elle, mais Maomao lui attrapa la tête et le força à la regarder dans les yeux.

« Oui, tu peux faire ce que tu veux. Si ça ne te dérange pas de finir en boule de viande. »

« Un morceau de viande ? » Chou-u la regarda.

Elle ne plaisantait pas. La Maison Verdigris était animée et conviviale, mais on restait dans le quartier des plaisirs, et les bas-fonds de la capitale étaient toujours à portée de main. Maomao désigna la fenêtre de la cabane. « Tu finiras avec quelqu'un comme elle. »

La lumière d'une lanterne flottait presque dans l'obscurité du soir. Elle était tenue par une femme, cagoulée et portant une natte de jonc. Elle paraissait ordinaire – au premier abord. Mais Chou-u reprit son souffle et se leva brusquement. Il avait dû remarquer que cette noctambule n'avait pas de nez. Elle n'avait pas non plus de domicile fixe, mais ne pouvait prendre des clients que sur le bord de la route. Les femmes comme elle, les plus basses des prostituées, étaient souvent physiquement ravagées par des maladies sexuelles. La femme dehors ne chercha pas longtemps ce monde – mais si elle voulait son prochain repas, il lui faudrait trouver un homme à servir.

Que faisait-elle ici ? Peut-être que le vieux de Maomao, malgré son bon cœur, lui avait donné des médicaments un jour ; ou peut-être cherchait-elle les restes d'un autre bordel. Quoi qu'il en soit, pensa Maomao, cela lui causait des ennuis.

« Ce n'est pas un endroit agréable », dit-elle. « Peu importe que tu sois un petit enfant. Il y a des gens qui feraient la queue pour te tuer s'ils savaient que tu as quelques pièces. »

Autrement dit, s'il ne voulait pas mourir, il ferait ce qu'elle lui disait. Chou-u pinça légèrement les lèvres, mais acquiesça, les yeux remplis de larmes.

« Tu comprends ? Alors dépêche-toi de dîner et va te coucher. »
Maomao retourna se placer devant le fourneau et recommença à remuer le congee.

Chou-u était déjà debout quand Maomao se réveilla le lendemain matin. Elle l'entendit s'affairer et leva les yeux pour découvrir que le dessus de la table était recouvert de papier. Chou-u travaillait son pinceau avec vigueur.

Cette petite merde...

Il utilisait le pinceau et l'encrier qu'elle lui avait cachés. Maomao se leva, sur le point de lui faire goûter son phalange, lorsqu'une page dégringola de la table.

Hmm ? Curieuse, elle le ramassa. Il représentait un insecte dessiné avec une précision extrême. En fait, c'était presque trop réel ; la regarder la dégoûtait un peu. Ça lui rappelait des souvenirs. Ça lui rappelait la jeune servante – non, la consort – qui adorait les insectes. Cette jeune femme, Shisui, avait aussi fait des dessins comme celui-ci. Maomao ressentit un pincement au cœur à cette pensée.

Soudain, Chou-u se leva. « Fini ! » dit-il en lui tendant une feuille. « J'ai fini, Taches de son ! »

« Fini quoi ? »

« Ça ! Juste là ! » Il agita le papier vers elle, l'air très fier. On y voyait deux insectes subtilement différents. « J'ai eu un peu de mal à me souvenir exactement, mais je crois que c'est ça. Je crois que c'est ce que j'ai vu avec le truc qui parlait de mauvaises récoltes. » Heureusement, ses images étaient bien plus parlantes que lui ; elles étaient très claires. « C'est une sauterelle normale. Et là, en bas, une sauterelle qui date d'une mauvaise récolte. »

Les deux sauterelles présentaient des pattes de longueurs différentes, et même si cela était difficile à dire sur un dessin à l'encre, la richesse de leur coloration aurait pu être différente également.

« Tu es sûr de ça ? »

« Presque sûr. Ça m'est venu petit à petit. »

Chou-u était encore largement amnésique, mais il semblait recouvrer des bribes de mémoire. Cela pouvait être très gênant selon ses souvenirs, mais cela pouvait aussi s'avérer très important.

Deux types de sauterelles. Maomao devrait en savoir plus. Une invasion d'insectes pouvait détruire une nation entière en dévorant toutes ses récoltes.

Les insectes étaient toujours une menace pour les cultures, mais une invasion était tout autre. Les insectes dévoraient tout et n'importe quoi ; dans les cas les plus graves, ils pouvaient même manger des cordes de chanvre et des sandales de paille. Maomao ignorait la cause de tels événements, mais ils se produisaient au moins toutes les quelques décennies. Par chance, rien de tel ne s'était produit depuis l'accession au trône de l'empereur actuel.

Certains soutenaient que c'était parce que le règne de l'empereur actuel était humain et éclairé, et que le ciel ne voyait donc pas la nécessité d'envoyer une épidémie. Mais Maomao n'y croyait pas une seconde. L'absence d'invasion d'insectes était un pur hasard. Cela signifiait, cependant, que si une telle épidémie survenait, ce serait l'occasion de tester le pouvoir de l'empereur. Il venait tout juste de punir le clan Shi, le plus puissant du pays. Le moment n'aurait guère pu être pire : si une invasion de sauterelles survenait maintenant, beaucoup y verraient un châtiment divin pour la destruction des Shi.

Bah. C'est pas mon problème. Ça ne me regarde pas, pensa Maomao. Non, ça ne la regardait pas, mais elle était déjà en mouvement.

Presque avant de savoir ce qu'elle faisait, Maomao se dirigeait vers une librairie particulière.

Il n'y a aucune chance qu'ils l'aient...

Les dessins détaillés de Chou-u le lui avaient rappelé : elle avait déjà vu de telles illustrations. Elle déambula entre les boutiques jusqu'à en trouver une, particulièrement lugubre et sentant le moisi. Une cloche sonna à son entrée, et le propriétaire, immobile comme un meuble, lui fit un signe de tête. C'était la seule politesse qu'il était prêt à lui offrir, après quoi il sembla se rendormir. L'endroit semblait désert, sans clients, mais elle savait que son porte-monnaie devait être bien rempli ces derniers temps.

Il fournit des livres au palais arrière, après tout...

La plupart du stock était constitué de livres d'occasion ou de livres à louer. Il y avait quelques articles neufs à vendre, mais peu nombreux. Si vous vouliez du neuf, il fallait probablement le commander. Le propriétaire du magasin laissait la plupart de ces affaires à ses enfants, menant lui-même une vie quasi hermétique.

Ils ne l'accepteront pas.

Cette boutique était spécialisée dans la fiction populaire et les

illustrations érotiques ; on ne pourrait pas dire que ce soit du matériel raffiné. Maomao était néanmoins venue ici, car on pouvait parfois faire des trouvailles inattendues dans ce genre de boutiques...

Presque aussitôt entrée, elle se frotta les yeux. Que se passait-il ici ? Elle fronça les sourcils. Qu'était-ce que c'était, un retournement de situation opportun ? Elle désigna un livre posé sur une pile, sur un bureau. « Dis donc, monsieur, je peux y jeter un œil ? »

« Mmm », grogna le commerçant. Maomao prit la permission et prit le livre. Il était épais et lourd, et la couverture représentait un oiseau.

C'est ridicule. En fait, cela semblait impossible. Et pourtant, c'était bien là. Le livre était rempli d'images d'oiseaux accompagnées de descriptions, et des notes manuscrites en marge parsemaient les pages. « Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? »

« Hmm ? Je l'ai reçu hier. » L'employé n'avait pas l'air très enthousiaste. Il aurait plutôt aimé qu'elle arrête d'interrompre sa sieste.

« As-tu apporté autre chose avec ? »

« Un seul. Mais le type a dit qu'il reviendrait, je crois. »

Le visage de Maomao se mit à scintiller. C'était la deuxième fois qu'elle tenait ce livre entre ses mains. Oui, c'était exactement le même qu'elle avait vu à l'époque. Dans la chambre où elle avait été enfermée. C'était l'un des livres qu'on lui avait donnés comme matériel de recherche sur l'élixir d'immortalité – et le voilà entre ses mains.

Chapitre 2 : Ukyou

Maomao se demandait comment c'était possible. La forteresse de Shishou était censée avoir été bouclée ; il était insensé que quelque chose de là-bas se trouve ici. Même si les biens du clan avaient été déplacés hors de la forteresse, le fait qu'elle en ait trouvé un ici, sur ce marché, impliquait des transactions douteuses.

Hmm.

Eh bien, si c'était le jeu qui se tramait, alors Maomao avait une idée.

Elle a rapidement trouvé le coupable. Et comment ? C'était très simple.

« Jeune fille, vous ne pouvez pas m'appeler jusqu'ici juste pour quelque chose comme ça. »

L'interlocuteur agacé était Lihaku, qui, malgré ses plaintes, cherchait avec impatience à jeter un coup d'œil à la Maison Vert-de-Gris. Ils se trouvaient dans la boutique de Maomao, la corpulence imposante de Lihaku rendant l'endroit encore plus exigu que d'habitude.

« Je n'ai pas le temps de courir après les petits voleurs », ajouta Lihaku en jetant un coup d'œil au plafond de l'atrium, espérant apercevoir un visage semblable à une fleur en éclosion. Plus précisément, celui de Pairin, l'une des Trois Princesses de la Maison Vert-de-Gris.

Lihaku, un soldat et ami de Maomao, était éperdument amoureux de Pairin. Mais fréquenter un bordel coûtait cher ; Maomao, en tant qu'amie de Pairin, savait donc que Lihaku accourrait dès qu'elle aurait une demande à lui faire. Et aujourd'hui, sa requête était la suivante : qu'il surveille le marché pour repérer les objets volés qui pourraient y circuler. Plus précisément, les livres.

Les encyclopédies étaient rares ; si l'une d'elles avait été volée, il était facile de retrouver sa date de vente. Et comme le voleur pouvait fréquenter de nombreuses boutiques en plus de la librairie d'occasion que Maomao avait visitée, elle voulait que Lihaku soit sur ses gardes.

« Ah ! Eh bien, vous serez content d'apprendre que j'ai surveillé les lieux

toute la matinée. »

« Tu n'as pas demandé à un de tes subordonnés de le faire ? »

Apparemment, il tenait tellement à faire bonne impression qu'il s'en était occupé lui-même. Vu la saison froide, c'était un sacré effort pour se faire une place.

Lihaku tendit un paquet à Maomao. Un cadeau de raviolis de riz. Il jeta un autre coup d'œil vers l'atrium. Il semblait suggérer à Maomao de prendre le thé ensemble, et qu'elle appelle Pairin pour grignoter avec eux. Mais Maomao avait encore besoin de quelque chose de sa part.

« Où est ton captif ? »

« Devant. Un de vos hommes le surveille. »

« Ah. »

Maomao regarda par la fenêtre et vit deux gardes du bordel debout de chaque côté d'un homme émacié et imberbe. Il portait des vêtements assez lourds ; Maomao reconnut d'ailleurs la veste matelassée en coton. Elle était poussiéreuse et n'avait visiblement pas été lavée depuis des jours, mais elle le savait.

Eh bien, maintenant... Où l'avait-elle vu avant ?

« Hé ! » appela Lihaku, mais Maomao l'ignora ; elle enfila ses chaussures et se dirigea vers les hommes. Encadré par les deux imposants gardes, le voleur paraissait plus petit qu'il ne l'était en réalité.

« Ne t'approche pas. Il est dangereux », dit l'un des gardes, un domestique de longue date, en attrapant Maomao par le col. Elle détestait être traitée comme un chat, mais c'était comme ça depuis toute petite. Elle ne se donna pas la peine de se tortiller, se contentant de regarder le voleur.

Il ne dit rien. Elle ne dit rien. Mais leurs regards se croisèrent, et il étudia son visage une seconde, puis il pâlit. Il ouvrit la bouche, et que pouvait-il dire d'autre que : « Fille-serpent ! » Il cria si fort qu'il cracha des gouttes de salive.

« Hé, je crois que tu parles de la fille-chat », dit le garde d'un ton taquin. L'autre rit.

Oooh, Green fulminait.

Elle n'avait pas une grande mémoire des visages, et l'apparence de l'homme était altérée par ses joues creuses, mais elle était presque sûre qu'il avait été à la forteresse. C'était lui qui gardait sa chambre, celui qui l'avait aidée à s'échapper de la chambre de torture. Celui qui avait interrompu son

délicieux repas de viande de serpent.

Au moins, ça a du sens maintenant, pensa-t-elle. Quand il lui avait dit de fuir, que c'était dangereux, il avait eu l'air de quelqu'un qui venait de piller un immeuble en feu. Puisqu'il gardait sa chambre, il aurait été facile pour lui d'en sortir les livres.

« Qu'y a-t-il, jeune fille ? » Lihaku arriva sur les lieux et regarda l'homme, qui tremblait visiblement. S'ils découvraient qu'il s'était enfui de cette forteresse, ils le traiteraient comme bien pire qu'un voleur.

Hmm. Peut-être, pensa Maomao, pourrait-elle utiliser cela à son avantage. « Je suis désolé, monsieur. C'est une de mes connaissances. »

« Hein ? » demanda Lihaku, surprise par la franchise de la déclaration de Maomao. Elle sourit au criminel.

Lihaku était visiblement dubitative, mais lorsque Maomao sortit des encas et appela Pairin, il s'éloigna aussitôt en remuant la queue. Et c'est ainsi que Maomao se retrouva dans la boutique de l'apothicaire : elle, la voleuse, et...

« Tu sais, tu n'es pas obligé d'être là », dit-elle en lançant un regard noir au domestique de longue date. Tout le monde était parti prendre le thé, mais cet homme avait insisté pour suivre Maomao. Il s'était servi astucieusement une poignée de raviolis.

« J'ai bien peur de ne pas pouvoir vous laisser tranquilles. Si quelque chose devait, euh, arriver, je me ferais engueuler par « M. Renard » et « M. Masque ». » Le renard faisait référence au stratège au monocle, tandis que le masque était probablement Jinshi, qui se couvrait le visage chaque fois qu'il venait ici. Malgré sa cicatrice, il restait un homme précieux. Son physique le faisait remarquer, et sa position ne faisait que compliquer les choses. « Ne vous inquiétez pas », ajouta le serviteur. « Je suis juste assis là, à manger des raviolis. Je ne veux rien entendre. »

Ce disant, il alla s'asseoir près du mur. Il avait la quarantaine et fréquentait la Maison Verdigris depuis avant la naissance de Maomao. Il avait gagné la confiance de la patronne en faisant toujours les choses avec diligence et précision. Il s'appelait Ukyou.

Il va dénoncer la vieille dame. Je le sais. Autrement dit, elle devrait limiter cette conversation aux sujets qu'elle accepterait que la dame connaisse. Des choses qui ne nous attireront pas d'ennuis si elle l'apprend...

Maomao regarda l'homme assis en face d'elle. Deux livres étaient posés

sur la table entre eux : celui que Maomao avait trouvé à la librairie d'occasion et celui que le voleur avait l'intention de vendre aujourd'hui. « Qu'est-il arrivé au reste des livres ? » demanda-t-elle.

L'homme refusait de la regarder, tel un enfant récalcitrant. Ce n'était pas un regard bienveillant pour un homme adulte.

Je n'ai pas le temps pour ça. S'il les avait vendus ailleurs, quelqu'un d'autre les aurait peut-être déjà achetés. Maomao frappa la table du poing. « Ce soldat qu'on a vu ? Il a participé à l'assaut de la forteresse », dit-elle doucement, lentement. « Tu veux dire que ça ne te dérange pas que je lui dise que tu étais là ? »

Le teint de l'homme s'empourpra encore davantage. Maomao détestait le menacer après son aide, mais ce n'était pas le moment d'avoir des scrupules. Elle avait besoin de savoir où étaient passés ces livres.

Ukyou grignotait pensivement une boulette, prenant son temps à chaque bouchée. Il avait peut-être l'air décontracté, mais si les choses devenaient physiques, il était clairement assez fort pour dominer des types comme lui.

L'homme fronça les sourcils, luttant contre lui-même, mais finit par baisser la tête, vaincu. « Il me reste trois autres volumes. J'en ai vendu deux dans une autre ville, et j'ai laissé les autres. »

En supposant que le feu des explosions n'ait pas atteint la chambre de Maomao, il serait peut-être encore possible de mettre la main sur ces derniers volumes. Le véritable problème résidait donc dans les deux livres qu'il avait vendus. Ceux sur la table portaient respectivement sur les oiseaux et les poissons.

« As-tu vendu celui sur les insectes ? »

« Non, j'en ai encore un. »

L'un d'eux ? Cela piqua la curiosité de Maomao. Le volume sur les oiseaux portait un numéro. S'il y avait un I, il devait y avoir un II.

« Pouvez-vous me l'apporter immédiatement ? »

« Peux-tu me promettre que tu ne me trahiras pas ? »

« Ça dépend si tu es prêt à coopérer », insista Maomao. On entendit Ukyou, qui était allongé contre le mur, soupirer profondément. « Allez, Maomao. Là, tu le menaces. » Il s'installa sur le sol exigü de la boutique et donna à l'homme une tape amicale sur l'épaule. « Écoute, tu dois avoir faim, non ? On dirait que tu as traversé une période difficile. Pourquoi ne pas te détendre ? »

Le voleur ne dit rien. Ukyou, quant à lui, quitta simplement la boutique. Il revint bientôt avec un plateau contenant un bol de riz et un accompagnement. Ce dernier n'était rien d'autre que les restes de criquets mijotés, mais à peine Ukyou lui avait-il offert des baguettes que le voleur les prit. Maomao fut surpris par l'enthousiasme de l'homme.

Ukyou lui donna une tape sur l'épaule. « Pas encore. » Le voleur, presque obsédé par son repas, ne les regarda même pas. Ukyou baissa la voix et lui dit : « Regarde-le. Je crois qu'il a eu un chemin difficile jusqu'à la capitale. Il a peut-être vendu les livres, mais on dirait que c'était ça ou mourir de faim. Les livres eux-mêmes semblent avoir été bien traités. Je ne pense pas que ce soit quelqu'un de mauvais. »

« Tu as peut-être raison... » dit Maomao, mais elle mourait d'envie de savoir ce qui était arrivé aux autres livres.

« Il faut savoir quand utiliser la carotte et quand utiliser le bâton. »

« Je sais bien, bon sang. » Si la vieille dame était le bâton de la Maison Verdigris, cet homme semblait en être la carotte. Il n'était pas particulièrement grand et son visage ressemblait à celui de n'importe quel homme d'âge mûr, mais c'était sa décence qui le rendait cher aux courtisanes.

Soudain, le voleur cessa de se gaver. Ukyou le regarda avec curiosité. « Qu'est-ce qui ne va pas ? »

« C'est horrible. »

« Tu n'aimes pas les sauterelles ? »

« Ce n'est pas une sauterelle », dit l'homme en tenant l'un des insectes dans ses baguettes.

« N'est-ce pas ? »

« Ici, on peut tout appeler « sauterelle », mais les agriculteurs font une distinction. »

« Quelle distinction ? » Maomao et Ukyou observèrent attentivement l'homme. Il s'attaqua à la montagne d'insectes cuits, les ramassant un par un, en prenant une bouchée, puis les séparant en tas. Le rapport entre les deux atteignit presque huit pour un.

« Ce sont des sauterelles. Les agriculteurs les mijotent et les mangent. Mais là, ce sont des sauterelles. Elles se ressemblent, mais les sauterelles ont un goût horrible. »

« Sont-ils vraiment si différents ? » demanda Ukyou. Il n'avait jamais

réalisé qu'ils étaient si distincts. Maomao non plus ; elle les avait toujours classés mentalement ensemble.

« Croquez-en une bouchée et vous comprendrez. Quand on en retire les pattes et qu'on les fait mijoter, elles ont toutes la même couleur, alors les moins scrupuleux les vendent à des marchands ignorants. Les sauterelles donnent mauvaise réputation aux vrais criquets. »

Ah ah ! Monsieur le Propriétaire aurait été la cible idéale pour une telle arnaque. Avec seulement une sauterelle pour huit sauterelles, le plat était évidemment catastrophique. Maomao prit une sauterelle et la mit dans sa bouche. Le voleur avait raison : elle avait plus de corps et un meilleur goût.

L'homme lança un regard noir aux sauterelles. Mais avant que Maomao puisse parler, Ukyou dit : « S'il se passe quelque chose, dites-le-nous. »

L'homme a dit : « Il pourrait y avoir une famine cette année. »

À ces mots, Maomao bondit presque vers lui. « Tu le penses aussi ?! »

« H-Hé, je n'en suis pas sûr. Mais quand on a beaucoup plus de sauterelles que de criquets dans une année, ça signifie généralement une invasion d'insectes la saison suivante. »

C'était une simple question de ratio. Et cela concordait parfaitement avec les propos de Chou-u. Maomao lança un nouveau regard à l'homme. « Vous semblez bien vous y connaître en insectes pour un garde. Je crois aussi me souvenir que cette pièce contenait plein de choses bien plus précieuses qu'une encyclopédie, et pourtant vous avez pris les livres. Pourquoi ne pas les laisser ? » Un voleur ne choisirait-il pas normalement quelque chose de plus facile à mettre en gage ?

L'homme se gratta la nuque, un peu gêné. « En fait, euh, je ne voulais pas vendre les encyclopédies. »

« Mais tu as dit au libraire que tu reviendrais avec plus d'informations plus tard. »

« Il faut bien ménager ces types, sinon on n'obtient pas un prix décent. D'ailleurs, j'espérais pouvoir la racheter si je parvenais à me faire de l'argent. Personne n'achèterait une encyclopédie de son plein gré. »

Hum... Quelqu'un le ferait, voulait dire Maomao, mais elle arrêta les mots avant qu'ils ne sortent.

L'homme n'avait visiblement que les vêtements qu'il portait. C'était encore l'hiver, donc ça lui allait, mais son visage était crasseux ; il était si sale que Maomao avait quelque peu hésité à le laisser entrer dans la

boutique. De toute façon, il ne gagnerait pas facilement beaucoup d'argent avec cette apparence.

« Le type qui vivait enfermé, à la forteresse. C'est moi qui lui apportais ses repas. » Les yeux de Maomao s'écarquillèrent ; c'était inattendu. « Je suppose qu'ils l'ont amené là pour fabriquer une nouvelle drogue, mais ce n'était pas la seule chose sur laquelle il faisait des recherches. »

« Qu'y avait-il d'autre ? »

« Ceci, juste ici », dit l'homme en désignant la sauterelle.

« Tu veux dire comment prévenir une épidémie ? »

C'était donc ce que son prédécesseur cherchait à découvrir. Maomao déglutit péniblement et s'apprêtait à insister davantage lorsqu'un grand fracas retentit et que la porte du magasin s'ouvrit brusquement.

« Dis donc, Taches de son ! Je peux manger tes raviolis ou quoi ? »

C'était Chou-u, tenant une brochette de boulettes dans chaque main.

Le voleur cligna des yeux à plusieurs reprises. « Quoi ? Jeune Mas... »

Avant qu'il ne puisse prononcer ces mots, Maomao attrapa un médicament qu'elle était en train de pulvériser et le jeta dans la bouche ouverte de l'homme.

« Beurk ! C'est amer ! » Il faillit convulser. Elle se sentait mal pour lui, mais il était sur le point de dire quelque chose de très gênant pour eux tous. Elle recommencerait s'il le fallait.

J'aurais dû m'en douter... Bien sûr qu'il était au courant pour Chou-u. Il avait dit qu'il l'avait aidée uniquement parce que Chou-u le lui avait demandé. En public, le clan Shi avait été anéanti de fond en comble. La présence de l'un d'eux ici était une très mauvaise nouvelle.

Chou-u regardait l'homme s'agiter avec un amusement évident. Il semblait se demander ce que faisait cet étranger ridicule.

« Oui, bien sûr, mange ces stupides raviolis », dit Maomao. « Va-t'en. »

« Ne me chasse pas ! Je suis quoi, un animal domestique ? » se plaignit Chou-u. Il n'avait pas dû reconnaître l'homme, car il ne lui prêta aucune attention.

« Hé, Chou-u, que dirais-tu si je te laissais monter sur mes épaules ? »

« Waouh, vraiment ? Génial ! Lâche-moi ! »

Maomao était reconnaissant à Ukyou pour sa distraction bien choisie.

Je ne peux pas en être sûre... mais je devrais au moins le prévenir, pensa Maomao, et elle replia ses doigts, comptant les jours jusqu'à ce que Jinshi

vienne à nouveau lui rendre visite.

Chapitre 3 : Le sommeil

Trois jours plus tard, un noble masqué apparut à la boutique de l'apothicaire alors que le soleil traversait le méridien.

« Bienvenue ! Heureusement que vous êtes là ! »

Jinshi fut déstabilisé par l'accueil chaleureux de Maomao. Derrière lui, Gaoshun resta bouche bée ; il se demandait visiblement ce qui s'était passé.

« H-Hé, qu'est-ce qui ne va pas ? »

« Xiaomao, tu sais que c'est Maître Jinshi qui est devant toi, n'est-ce pas ? Tu ne le confonds pas avec quelqu'un d'autre, n'est-ce pas ? »

Maomao fronça les sourcils. Des réactions ridicules, toutes deux. Gaoshun jeta un coup d'œil à Jinshi, sachant qu'il avait accidentellement laissé échapper le mauvais nom, et fut accueilli par un regard agacé derrière son masque.

Jinshi entra dans la boutique et s'assit sur un coussin rond. L'endroit n'était pas vraiment spacieux, alors Gaoshun se retira dans le salon de la Maison Vert-de-Gris, comme à son habitude. Une fois la porte coulissante fermée, Jinshi retira enfin son masque.

Là, comme toujours, se trouvait son beau visage, et la cicatrice le long de sa joue, qui semblait toujours déplacée. Les points de suture avaient été retirés et la douleur semblait bien moins intense qu'avant, mais malgré tout, elle était suffisante pour faire soupirer de regret devant le pur gaspillage.

On commençait à écrire des récits divertissants sur la rébellion du clan Shi de l'année précédente. Le héros était le beau frère cadet de l'Empereur, et le méchant était joué par Loulan. On aurait pu s'attendre à ce que ce dernier rôle soit attribué à Shishou, le chef du clan Shi, mais Loulan l'avait détrôné dans l'imaginaire populaire, et cette cicatrice, supposait-on, en était la cause.

La méchante qui avait blessé ce visage surnaturel allait faire parler d'elle pendant des générations. Lorsque Maomao se souvint de la dame du palais, amoureuse des insectes, riant joyeusement, elle ressentit un profond désespoir.

« Je pensais que tu avais quelque chose à me dire », dit Jinshi.

Oh ! Oui, je l'ai fait.

Maomao prit l'encyclopédie qu'elle avait achetée sur l'étagère.

"Qu'est-ce que c'est ça?"

« Un opportuniste l'a arraché des flammes de la forteresse et l'a vendu.

»

Elle garderait le silence sur l'ancien garde pour le moment. Il était sous la garde du principal valet de la Maison Verdigris, Ukyou, qui saurait quoi faire de lui.

L'homme qui avait fui la forteresse avait décidé de se faire appeler Sazen. Maomao voulait qu'il utilise un faux nom, au cas où son vrai prénom rappellerait au petit Chou-u son passé. Heureusement, « Sazen » ne semblait pas particulièrement attaché à son ancien nom. Il apprenait maintenant le métier auprès d'Ukyou.

Nous avons pu récupérer les livres qu'il a vendus.

Ukyou avait immédiatement agi pour les récupérer. Sazen avait dit les avoir vendus à un proxénète qu'Ukyou connaissait, alors le valet en chef avait parlé à l'autre homme et lui avait acheté les livres. Il ne restait donc plus qu'un seul problème.

« Je crois que le dernier de ces livres est à la forteresse. Et je veux mettre la main dessus. »

Jinshi la regarda. « Et pourquoi collectionnons-nous ces livres ? »

Maomao décida que la meilleure réponse à cette question était une démonstration pratique. Elle déposa un bol de nourriture devant Jinshi avec un bruit sourd peu élégant : une montagne d'insectes cuits à la couleur peu appétissante. Jinshi fronça les sourcils et recula. « Mais qu'est-ce que c'est que ça ? »

« Des criquets mijotés. Mais l'ingrédient principal, ce sont en fait des sauterelles. » Maomao en prit une avec ses baguettes et se pencha vers Jinshi. Il recula de nouveau, mais se retrouva bientôt coincé contre le mur, où il s'écroula.

« Je ne mangerai pas ça ! »

« Personne n'a parlé de le manger. »

Maomao déposa la sauterelle sur une assiette et sortit une feuille de papier avec l'image de deux insectes : une étude comparative d'un criquet et d'une sauterelle. L'étude était basée sur les versions frites, mais elle

reprenait l'essentiel. Elle avait donné à Chou-u un peu de monnaie pour ce travail.

« Il semble que les sauterelles aient proliféré l'année dernière. N'y a-t-il pas eu de plaintes des habitants des villages agricoles concernant les dégâts causés par les insectes ? »

Le visage de Jinshi s'assombrit et il se gratta la tête en soupirant. « Oui, nous avons reçu des rapports. Il y a eu des dégâts importants dans les fermes du nord. »

Pas assez pour provoquer la famine, cependant. Pour le meilleur ou pour le pire, l'automne de l'année précédente avait été froid, ce qui avait permis de lutter contre les insectes. Ils avaient été éradiqués avant qu'ils ne se multiplient de manière incontrôlable.

« Les ravages causés par les criquets pèlerins peuvent durer plusieurs années. Que comptez-vous faire cette année ? »

La bouche de Jinshi se tordit. Peut-être la question lui était-elle déjà venue à l'esprit.

Maomao soupçonnait que la région du nord appartenait en grande partie au clan Shi. Après leur disparition, la responsabilité de gouverner la région incomberait à l'empereur.

« Nous prévoyons de compenser le déficit de l'année dernière en distribuant une partie de l'excédent du sud. » Mais ils n'avaient apparemment pas encore prévu plus loin. Jinshi fronça les sourcils, digne de Gaoshun.

« Si cela se reproduit cette année, les choses vont être difficiles », a déclaré Maomao.

On prétendait que la peste était le signe que l'Empereur ne gouvernait pas correctement le pays. Ce ne sont que des insectes, pourrait-on penser, mais de telles épidémies ont sonné le glas de plus d'une nation au cours de l'histoire. Et que cela survienne l'année même après la destruction du clan Shi par l'Empereur, qu'en penserait le peuple ?

Superstition ridicule, pensa Maomao, mais pour beaucoup, le lien ne pouvait être écarté aussi facilement. Et l'Empereur et sa famille durent régner sur les crédules comme sur les sceptiques.

« L'invasion d'insectes est un phénomène naturel », dit Jinshi. « Que sommes-nous censés faire ? Allumer des feux de joie pour les éloigner ? Ou devrions-nous aller les écraser un par un ? » Il avait raison, bien sûr. Une

telle entreprise serait vaine.

« C'est pour ça que je m'intéresse à ça », dit Maomao en tendant l'encyclopédie à Jinshi. C'était le volume qu'elle avait reçu de Sazen, le fugitif de la forteresse. Le livre était minutieusement annoté dans les marges. « Il y a un autre volume consacré aux insectes, et comme il n'est pas ici, je pense qu'il est peut-être de retour à la forteresse. » Le volume en possession de Maomao ne parlait pas des sauterelles, et pourtant il était inimaginable qu'un insecte aussi commun passe inaperçu dans un livre aussi complet. « De plus, je crois que l'apothicaire qui était à la forteresse avant moi faisait des recherches sur les sauterelles. »

"Vraiment?"

« Oui, même si j'ignore jusqu'où ses recherches ont abouti. » Seulement, elle avait été désespérée.

Jinshi se caressa le menton pensivement, puis ouvrit la porte et appela Gaoshun, qui était en train de lui mettre une brochette de raviolis dans la bouche. Il alla immédiatement appeler l'un des domestiques de la Maison Vert-de-Gris. Chou-u, qui ne manquait jamais une occasion, repéra les raviolis abandonnés et se servit.

« Je devrais pouvoir me le procurer d'ici quelques jours. »

« J'apprécierais. » Maomao laissa échapper un long soupir. Cela ne signifiait pas que tout était fini, mais cela lui apportait un soulagement pour quelque chose qui la trottait dans la tête depuis quelques jours.

Jinshi, cependant, était pâle. Il semblait souvent fatigué ces derniers temps, maintenant qu'il ne pouvait plus prétendre être un eunuque. Et les paroles de Maomao n'avaient fait qu'ajouter à sa charge de travail.

« Fatigué, monsieur ? »

« On peut dire ça. Mais ça ira. »

Il avait de grosses poches sous les yeux, mais les fonctionnaires et les dames de la cour qui l'entouraient ne semblaient pas les remarquer. En fait, ils semblaient le trouver en pleine forme. Malgré une cicatrice au visage, sa beauté était quasi surhumaine, ce qui déconcertait les gens. Ils semblaient la prendre pour une santé éclatante.

Il va s'effondrer à ce rythme-là. Ceux dont les sens sont émoussés par la fatigue finissent par ne plus comprendre qu'ils sont fatigués. Même si Gaoshun insistait sur le fait que Jinshi allait bien, elle ne pourrait rien faire pour l'empêcher. Il a besoin de dormir.

S'il avait eu le temps de venir jusqu'ici, il aurait dû le passer à se reposer dans sa chambre. Maomao le regarda avec une certaine exaspération. « Maître Jinshi, ne voudriez-vous pas vous reposer ? »

« Qu'est-ce que c'est que ça tout d'un coup ? »

« Je vais préparer une chambre immédiatement. Je veux que tu dormes. »

Maomao le regardait droit dans les yeux et il était impossible de ne pas remarquer la cicatrice sur sa joue droite. Elle comprit qu'elle risquait de vouloir étudier en détail les coutures soignées et baissa les yeux vers le sol. Bien sûr, elle voudrait bien observer le travail de son père, les points de suture soignés et enduits de pommade. Jinshi resterait probablement avec la cicatrice, mais la guérison serait rapide et elle aurait aimé pouvoir en observer la progression.

« Tu veux que je dorme dans un endroit comme celui-ci ? »

Maomao lança une plaisanterie : « Tu n'arrives pas à dormir tout seul ? » Pensant qu'il n'apprécierait peut-être pas qu'on lui parle comme à un enfant, elle ajouta : « C'est un con... »

« Non. Non, je ne peux pas », dit Jinshi avant qu'elle ait pu terminer. Il semblait se sentir seul.

Je comprends. Maomao sortit la tête de la boutique et appela une apprentie à proximité, lui demandant d'appeler à son tour la patronne.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » demanda la vieille dame, peu enthousiaste, à son arrivée. Mais lorsque Maomao expliqua ce qu'elle voulait, une lueur brilla sous ses vieilles paupières bouffies. « Donnez-moi une demi-heure. »

Est-ce vraiment suffisant ? pensa Maomao, mais elle laissa la dame, soudain très investie, se débrouiller seule. Elle offrit plutôt à Jinshi une tisane revigorante.

« Par ici, s'il vous plaît », dit Maomao en dirigeant Jinshi vers la Maison Vert-de-Gris. Elle le conduisit dans une chambre au dernier étage, meublée avec le plus grand soin et dotée d'un très grand lit. De l'encens brûlait, emplissant l'espace d'un parfum riche et suave. « Vous pouvez vous reposer ici, monsieur. Le travail est important, mais vous devez prendre soin de vous. »

Elle s'attendait presque à ce que la patronne la descende, mais la vieille dame semblait avoir un plan, car elle lui avait offert gratuitement la meilleure salle de l'établissement. Et elle l'avait préparée en trente minutes.

Une démonstration impressionnante. Peut-être s'était-elle dit qu'il valait mieux faire bonne impression auprès d'un membre de la noblesse.

« Si tu veux prendre un bain, un bain médicinal t'attend. Si tu veux un pyjama, tu peux utiliser celui-ci. » Maomao lui tendit un ensemble de pyjamas en coton doux. Jinshi parut d'abord surpris, mais son sourire s'adoucit progressivement. Ce n'était pas le sourire d'une nymphe céleste, mais il aurait pu faire fondre le cœur de n'importe quelle femme – ou homme.

« Je crois que je vais me baigner », dit Jinshi en se dirigeant vers le bain attendant. La baignoire, remplie d'eau chaude apportée avec soin par les domestiques, serait à la température idéale. Ils ont dû se démener, d'abord pour la faire bouillir, puis pour l'amener ici avant qu'elle ne refroidisse !

Maomao ressentit un soulagement, et le froncement de sourcils de Gaoshun – il se trouvait dans un coin de la pièce – sembla s'adoucir. Et pourtant, il semblait aussi mal à l'aise.

« Je ne dormirai pas seul », répéta Jinshi.

« Non, vous ne le ferez pas, monsieur. »

Sur ce point, au moins, il n'y aurait aucun doute. Jinshi ouvrit la porte du bain d'un air impénétrable, puis la referma aussitôt et retourna précipitamment vers Maomao, tout énervé. Sa course avait quelque chose de comique. Il portait à nouveau son masque.

« Pourquoi y a-t-il des femmes légèrement vêtues dans le bain ? » demanda-t-il.

« Ne vous inquiétez pas, monsieur. Ce sont des professionnels. »

Le type pouvait à peine éplucher sa mandarine, alors Maomao estima qu'il était hors de question de se laver lui-même. Elle avait demandé qu'on lui prépare des vêtements, comme pour le bain de l'Empereur, et pensa que tant qu'à faire, il devrait aussi se faire masser.

« Vous n'aimez pas les massages, monsieur ? »

« Cela s'arrête-t-il à un massage ? » s'aventura-t-il.

« Souvent non. »

Après tout, il s'agissait d'un secteur de services. Et si le client le demandait, de nombreux praticiens ajoutaient des services supplémentaires dont... eh bien, il était inutile d'en parler. Tout le monde savait que c'était ainsi que fonctionnait le secteur du plaisir.

« Vous allez toujours prendre ce bain, monsieur ? »

« Merci, je passe mon tour. »

« Des vêtements de rechange ? »

« Je peux le faire moi-même. » Jinshi retira son survêtement et enfila ostensiblement son pyjama tout seul.

Il est étonnamment bien bâti, observa Maomao, même si cela ne la souleva pas particulièrement. Elle ramassa le vêtement par terre, le plia soigneusement et le rangea dans un coffre. Il exhalait encore un léger parfum, un arôme qui trahissait l'excellent goût de sa propriétaire.

Maomao prit une tasse et une petite théière sur la table de chevet et versa quelque chose à Jinshi. Il releva son masque et but une gorgée. « Un somnifère ou quelque chose comme ça ? » Ça avait peut-être un drôle de goût. Peut-être aurait-il dû en prendre une gorgée pour prouver que c'était sans danger.

« Il contient des nutriments pour booster votre énergie, monsieur. »

Jinshi recracha le thé. Maomao, complètement trempée, ne put s'empêcher de lui lancer un regard noir.

« Pourquoi diable me donnerais-tu ça ? »

« J'ai entendu dire que c'est le remède le plus efficace lorsqu'un homme est fatigué. »

« Est-ce que tu veux dire ce que je pense que tu veux dire par là ? »

« Que pourrais-je vouloir dire d'autre, monsieur ? »

Le visage de Jinshi était un mélange de dégoût et de timidité. D'ailleurs, il semblait faire ce genre de grimace souvent aujourd'hui.

Peut-être y a-t-il un problème avec ma franchise. Jinshi était peut-être un homme, mais peut-être était-il encore gêné d'entendre des faits biologiques exposés aussi clairement. Il était encore jeune, après tout, et peut-être n'était-il pas aussi mature qu'il en avait souvent l'air. Elle se sentait mal de se comporter comme un animal en rut toute l'année. Malgré tout, sa réaction semblait un peu étrange. Probablement rien d'inquiétant.

Jinshi ne semblait pas pouvoir regarder Maomao dans les yeux, mais elle continua : « Alors, quel genre de femme préférerais-tu ? »

« Hein ? » dit-il bêtement.

Maomao applaudit deux fois, faisant entrer un groupe de cinq femmes magnifiques venues d'une autre pièce. Chacune d'elles avait l'air douce et innocente.

« Dame Suiren m'a dit que tu les préférerais de ton âge », expliqua

Maomao. Suiren était la gardienne de Jinshi. Elle pouvait être espiègle à sa manière, mais c'était une servante de premier ordre.

Étant donné l'obsession apparente de Jinshi pour la chasteté, ils s'étaient efforcés de trouver des vierges – un état d'autant plus désirable qu'ils étaient certains de ne souffrir d'aucune maladie. Impossible d'en obtenir suffisamment à la Maison Vert-de-Gris elle-même ; ils avaient donc fait appel à d'autres bordels des environs. Cela avait valu un froncement de sourcils à la tenancière, mais s'ils voulaient toutes ces vierges en si peu de temps, c'était la seule solution.

On avait seulement dit aux femmes que l'homme en question était un noble, ce qui avait suffi à les convaincre. Elles étaient d'autant plus intriguées par ce qu'elles entrevoyaient de la beauté de Jinshi sous son masque.

Oui, Jinshi devait avoir l'œil de bien des jeunes femmes, et pourtant, à cet instant précis, il se tenait simplement bouche bée. Il regardait Maomao, son désarroi total visible même derrière son masque. Dans un coin de la pièce, Gaoshun avait dépassé le stade de la tête et s'était avancé pour appuyer son front contre le mur.

« Aucune d'elles ne vous plaît ? » demanda Maomao. Ce ne fut pas Jinshi, mais les femmes rassemblées qui réagirent. Chacune commença à lui faire signe de la manière qui lui semblait la plus attirante. « Aucune d'elles n'a encore connu d'homme », dit Maomao. « La dame elle-même les inspecta. »

On peut facilement deviner de quel type d'inspection il s'agissait.

Jinshi, se déplaçant aussi maladroitement qu'une marionnette, regarda Maomao. « Je veux juste dormir. S'il te plaît, laisse-moi me reposer ! »

« Je vois, monsieur. Alors choisissez une femme, n'importe laquelle... »

« Je veux dire littéralement ! » s'exclama-t-il.

Les épaules de Maomao s'affaissèrent et les courtisanes quittèrent la pièce dans un accès de colère collective.

Au lieu de cela, Maomao s'est approchée de Gaoshun, dont les épaules étaient encore plus affaissées que les siennes, et lui a dit : « Alors, les aimeriez-vous, monsieur ? »

« J'ai, euh, une femme. Une femme effrayante. Et ma fille est plutôt maniaque de la propreté... » dit-il.

Ah, bien sûr. Ce n'était peut-être pas une bonne idée d'offrir des

courtisanes à un homme marié.

« Tu sais ce que ça fait de s'entendre dire : “Papa, t'es sale ! Tu dois te laver en dernier ce soir !” »

« Oui, monsieur, je le fais. »

Je sais ce que sa fille doit ressentir, de toute façon...

Elle se sentait néanmoins désolée que le domestique de Jinshi doive rester là, alors elle lui offrit un canapé confortable. Il y avait un autre lit, et même une autre chambre entière, mais Gaoshun refusa poliment lorsqu'elle le lui fit remarquer. Il craignait plutôt un divorce s'il était découvert dans un endroit pareil.

Maomao retourna près de Jinshi et tira les couvertures sur lui. Alors qu'elle allait quitter la pièce, elle le sentit la tenir par le bras.

« Tu pourrais au moins me faire une berceuse. »

Au début, elle ne dit rien – elle aurait voulu lui dire non, mais il la regardait avec ses yeux de chien battu qu'il avait parfois. Et puis, après toute l'excitation du bain, des courtisanes et tout, cette petite pause ne semblait pas l'avoir revigoré. Il refusa de la lâcher, et elle laissa échapper un soupir. « Je ne chante pas bien. »

"Je m'en fiche."

Alors, tapotant doucement les couvertures pour marquer le rythme, Maomao se mit à chanter. Une vieille chanson enfantine que les courtisanes lui chantaient. Elle entendit bientôt la respiration de Jinshi prendre le rythme régulier du sommeil.

Jinshi partit le soir, juste avant que le soleil ne disparaisse à l'horizon. La sieste dut être réparatrice, car il se réveilla en bien meilleure forme et avala trois bols entiers de bouillie. Maomao commençait à craindre de se tuer au travail, mais s'il continuait à manger, il ne mourrait pas. Elle craignait plutôt qu'il ne soit victime de Suiren lorsqu'il serait trop rassasié pour le dîner ce soir-là. Ou peut-être s'inquiétait-elle trop ?

Son masque remis en place, Jinshi monta dans son carrosse et Maomao le regarda partir. Debout, elle crut sentir un regard posé sur elle. Se retournant, elle aperçut une courtisane à l'air lubrique, appuyée contre la balustrade du deuxième étage et fumant la pipe. C'était Pairin, l'une des Trois Princesses. Sa robe dissimulait mal sa poitrine généreuse.

« N'est-il pas temps que tu cèdes ? » demanda-t-elle.

« Céder à quoi ? » demanda Maomao en se détournant de sa sœur aînée

et en retournant à la boutique.



Chapitre 4 : Le manteau du rat de feu

La boutique d'apothicaire de Maomao ferma ses portes tandis que les lanternes s'allumaient à la Maison Vert-de-Gris. Inutile de faire des affaires après la tombée de la nuit : cela n'attirerait que des clients peu recommandables, et l'huile de lampe serait de toute façon un gaspillage d'argent. Maomao fit le total des gains de la journée et les remit à la tenancière. Garder de grosses sommes d'argent liquide dans sa petite cabane attirerait les voleurs et les cambrioleurs. Garder l'argent en lieu sûr était bien mieux, même si elle devait payer pour ce privilège. Puis elle rassembla les charbons et les herbes et ferma à clé la petite boutique exigüe.

« Très bien, nous rentrons à la maison », annonça-t-elle.

« Quoi, déjà ? » grommela Chou-u, mais elle le prit par la peau du cou et retourna à leur cabane. Bien qu'elle fût située juste derrière la Maison Vert-de-Gris, les murs étaient criblés de fissures qui laissaient passer le vent, ce qui rendait la pièce très froide.

Maomao plaça les braises parmi le papier d'allumage dans le poêle, et lorsqu'un feu s'installa, elle y jeta du petit bois. Chou-u, frileux, était recroquevillé sur sa natte, enveloppé dans sa couverture. Maomao fit chauffer une soupe dans une casserole sur le feu, en remuant délicatement. Elle était composée d'une base de viande séchée, de légumes et de kudzu cueillis dans le jardin. Elle y ajouta même du gingembre râpé pour atténuer le froid.

« Tu n'en auras pas ? » demanda-t-elle.

« Bien sûr », dit Chou-u en essayant de se traîner jusqu'à lui, toujours sous sa couverture, comme un cloporte géant. Maomao le frappa d'un coup de poing, mais lui lança une veste en coton en échange de sa couverture.

Une autre tenue d'hiver ne me dérangerait pas, pensa Maomao. Elle était plutôt bien rémunérée pour avoir « élevé » Chou-u, mais elle n'avait pas l'intention de gaspiller cet argent. Chou-u pouvait bien râler, mais tant que c'était Maomao qui touchait l'argent, on lui apprendrait que ceux qui ne travaillent pas ne mangent pas.

Elle versa un peu de soupe dans un bol ébréché et le tendit à Chou-u, qui s'assit sur une chaise, les genoux relevés, et en but une gorgée. « Il faut plus de viande », dit-il.

« Si tu veux de la viande, va gagner de l'argent ! » dit Maomao. Puis elle but une gorgée de soupe. Ils n'avaient pas de congee, mais elle avait réussi à se procurer du pain. Elle en prit un morceau et le posa près de la marmite pour le réchauffer. Puis elle le cassa en deux et y fourra des légumes mijotés. Elle ne trouva pas le pain particulièrement bon, peut-être à cause de la mauvaise récolte de l'année précédente. Une mauvaise récolte avait peut-être entraîné une mauvaise qualité des céréales.

« Tu as de l'argent, pas vrai, Taches de son ? Pourquoi ne pas manger un peu de bon, alors ? » demanda Chou-u en attrapant un autre morceau de pain malgré ses plaintes.

« Je loue la boutique à la vieille dame, crétin. Tu as une idée de ce qu'elle demande ? »

« Pourquoi ne pas trouver un autre endroit, alors ? »

« Écoute, toi. Ce n'est pas si simple. » Maomao trempa son pain dans ce qui restait de soupe et le porta à sa bouche. Elle aurait peut-être pu mener une vie un peu plus riche si elle l'avait souhaité. Mais elle avait des raisons de ne pas le faire. « Tu viens avec moi demain. On va faire du shopping. Tu as froid comme ça, n'est-ce pas ? »

« Youpi ! » s'exclama Chou-u en levant les mains, mais le mouvement le fit tomber de sa chaise. Paralysé, il ne put se rattraper et s'écroula pitoyablement au sol.

Maomao le regarda un instant, son expression froide tandis qu'elle lavait son bol dans le seau d'eau.

Le lendemain, elle et Chou-u se rendirent au marché, qui bordait la grande artère qui traversait la capitale du nord au sud. Plus on allait vers le nord, plus les boutiques devenaient riches, tandis que la classe et la qualité déclinaient vers le sud. Le quartier des plaisirs se trouvait au sud de la capitale, si bien que les premiers étals qu'ils trouvèrent n'avaient même pas d'auvents ; il s'agissait simplement de marchandises disposées sur des nattes de jonc.

Plus on s'enfonçait dans les rues adjacentes, plus les boutiques devenaient louches. La proximité du quartier des plaisirs semblait favoriser

la vente de médicaments douteux. Naturellement, une apothicaire comme Maomao n'était pas dupe de ces produits, et les marchands le savaient ; aucun d'eux ne l'interpellait lorsqu'elle passait devant leurs boutiques. Ils recherchaient des hommes qui n'étaient pas encore habitués au quartier des plaisirs ; ceux-là faisaient les meilleures affaires.

Maomao se fraya un chemin vers le centre de la capitale, saisissant Chou-u par la peau du cou chaque fois qu'il menaçait de s'éloigner. On disait parfois qu'acheter bon marché pouvait coûter cher. Une veste en coton achetée sur un étal de rue était certes bon marché, mais le tissu était de mauvaise qualité. Elle ne résisterait jamais à la gamin qui la portait et faisait tout ce que font les enfants. Tout commerçant possédant un bâtiment savait qu'il avait besoin de la confiance des clients locaux ; une veste achetée dans un magasin avec une vraie vitrine coûtait un peu plus cher, mais inspirait beaucoup plus confiance au produit.

Maomao choisit un endroit parmi les nombreuses boutiques et entra – un magasin vendant des vêtements aux gens ordinaires, y compris des vêtements d'occasion. En passant le rideau et en entrant dans la boutique, elle vit des vêtements suspendus au plafond. À l'intérieur, le commerçant raccommodait un vêtement en bâillant. Un brasero à côté de lui était rempli de braises crépitantes, mais il était entouré d'un bouclier pour empêcher les étincelles d'atteindre les marchandises.

« Oh, des vêtements d'occasion ? »

« Ne soyez pas difficile. »

Chou-u était encore petit ; il allait bientôt connaître une poussée de croissance. Il serait plus économique d'acheter quelque chose qu'ils n'hésiteraient pas à remplacer. Maomao cherchait une doudoune pour enfant dans les rayons lorsqu'un objet attira son attention.

« Quoi ? » Chou-u, toujours aux yeux d'aigle, s'approcha.

C'était une robe accrochée au mur – une longue jupe d'un blanc immaculé. L'absence de couleur lui donnait un aspect plutôt simple, mais elle avait aussi un parfum d'exotisme ; c'était très inhabituel. Le regard de Maomao fut attiré par une broderie ressemblant à un motif de vignes sur les manches.

Cela pourrait-il être...

« Bon sang, ça a l'air vraiment pas cher », dit le petit con. Dieu lui garde d'hésiter à dire ce qui lui passait par la tête. Maomao lui donna une claque,

persuadée que le commerçant l'écoutait peut-être, mais elle n'entendit que des rires de la part du propriétaire.

« Hah, tu penses que c'est bon marché, mon garçon ? »

« N'est-ce pas ? Les vêtements des filles sont censés être colorés ! »

« J'imagine que tu as raison. » Le commerçant glissa une épingle dans un coussinet, puis se frotta les épaules raides et leur sourit. Il laissa son regard dériver vers la robe. « Mais cette robe, vois-tu... une nymphe céleste l'a portée autrefois. »

« Une nymphe céleste ? » Cela sembla éveiller l'intérêt de Chou-u. Il s'était assis sur une commode ; peut-être la paralysie l'empêchait-elle de rester debout trop longtemps.

Agacée, Maomao continua de fouiller la boutique. Le commerçant était de ces vendeurs qui tuaient le temps en discutant avec les clients. Impossible de savoir si ses dires étaient vrais. Elle se souvenait seulement qu'il avait l'habitude de joindre son père, Luomen, pendant des heures.

J'ai juste besoin de trouver quelque chose, et ensuite nous pourrons sortir d'ici.

Si Chou-u était occupée à discuter avec le vendeur, c'était parfait. Elle pourrait trouver quelque chose pendant qu'il était distrait. Mais l'endroit était petit. Qu'on le veuille ou non, elle allait entendre l'histoire du vendeur en flânant.



Tu vois, cette robe m'est venue de l'ouest. Un villageois d'un des petits villages de là-bas a aidé une fille perdue sur la route. La fille était très belle, et le villageois en est tombé éperdument amoureux.

C'était une jeune femme hors du commun : elle avait la peau blanche et les cheveux dorés. Elle savait filer un fil unique en son genre et, avec ce fil, elle tissa plusieurs robes pour remercier le villageois qui l'avait aidée. Ces robes étaient brodées de motifs mystérieux et se vendaient plusieurs fois plus cher que n'importe quel autre tissu.

La jeune fille insistait pour retourner dans sa ville natale, mais elle ne semblait pas savoir où elle habitait. Elle devait venir de loin, j'imagine. Le villageois la demanda en mariage, encore et encore, et finalement elle accepta.

Mais le moment était mal choisi, car juste à ce moment-là, la famille de la jeune fille arriva au village, à sa recherche. On devinait qu'il s'agissait de sa famille, car ils avaient la même couleur de peau et de cheveux. Le villageois avait finalement convaincu la jeune fille d'accepter sa proposition, et il n'était pas prêt à la renoncer. Il la cacha donc, et tout le village fit comme s'il n'était au courant de rien.

La famille de la jeune fille s'en alla, mais ils étaient méfiants. Le villageois décida qu'il valait mieux se dépêcher d'organiser le mariage et de faire de la jeune femme son épouse. Une fois unis par le mariage, sa famille ne serait plus la sienne, voyez-vous.

La jeune femme s'y opposa, mais les villageois n'y prêtèrent aucune attention. On la força à se baigner à la source du village pour se purifier, après quoi ils décidèrent de célébrer le mariage immédiatement. La jeune fille pleura en se lavant. Son seul réconfort était que, pour sa robe de mariée, elle portait une de ses robes, un souvenir de sa maison perdue.

Imaginez son chagrin ! Même en robe de mariée, elle a failli se noyer dans ses larmes.

Tandis que tout le monde célébrait autour d'elle, la jeune fille s'approcha de l'autel pour prêter serment au villageois. Pourtant, même à cet instant, elle ne pouvait oublier sa famille. Elle supplia l'homme de la rendre à ses proches.

Il refusa. Sur ce, la jeune fille s'aspergea d'huile, prit une torche et s'enflamma. Elle courut en flammes devant les villageois paniqués, jusqu'à ce qu'elle plonge dans la source et disparaisse.

Elle ne laissa derrière elle qu'un seul morceau de tissu, le voile qu'elle portait. De la femme en flammes, il n'y avait aucune trace ; les villageois supposèrent qu'elle était peut-être retournée au Paradis. Aucun membre de sa famille ne fut jamais revu, aussi tous les villageois s'accordèrent-ils à dire que la jeune fille et sa famille avaient disparu dans le ciel.



« Et c'est la robe que portait la nymphe », proclama le commerçant.

« Waouh ! » s'exclama Chou-u, impressionné. Quelques minutes auparavant, il avait raillé le vêtement, le qualifiant de bon marché, mais maintenant il le considérait comme un joyau scintillant.

Pendant ce temps, Maomao tenait une série de vestes dans le dos de Chou-u, se demandant laquelle lui irait le mieux. Elle en trouva une d'une couleur un peu désagréable, mais qui était à la taille parfaite.

« Dis donc, Taches de son, quelle robe ! Et si on l'achetait ? » Les yeux de Chou-u pétillaient.

« Ce garçon a raison », s'aventura le commerçant. « Cette nymphe céleste n'était pas beaucoup plus âgée que vous, jeune fille. Je vous la fais même à prix réduit, vu votre ressemblance. »

Bien essayé, mais le boulier qu'il tenait indiquait que le prix était encore un peu trop élevé. Maomao faillit éclater de rire.

Une nymphe céleste, n'est-ce pas ? Je peux en voir une vraie gratuitement. Après tout, une nymphe légèrement abîmée venait régulièrement à la Maison Vert-de-Gris.

« Vous me dites que vous ne croyez pas à la légende de la nymphe ? » demanda le commerçant. « Certaines personnes n'ont aucun sens du romantisme... » Il écarta les bras et secoua la tête, l'air déçu.

C'est moi qui devrais être déçue, pensa Maomao. Non seulement elle avait déjà vu une nymphe céleste, mais elle en avait aussi vu une disparaître dans l'eau, comme dans l'histoire. L'« esprit de la lune » était lui aussi ressorti de l'eau, ressemblant à une souris trempée, et lui demandant si elle comptait un jour répéter l'expérience. Mais bon, de tels spectacles devaient être rares. Sans le vouloir, Maomao rit à ce souvenir.

Le monde était rempli de choses étranges, mais il y avait toujours une explication. C'est seulement parce que les gens ignoraient pourquoi certaines choses arrivaient qu'ils inventaient des histoires de malédictions, de pouvoirs magiques et même parfois de fantômes.

Maomao observa attentivement la robe tissée par la « nymphe céleste ». « Puis-je la toucher ? »

« Bien sûr. Mais ne le salis pas. »

Maomao palpa la texture du tissu et étudia la broderie. Puis elle sourit. « Commerçant, tu crois vraiment pouvoir vendre ça à ce prix-là ? »

« Qu-qu'est-ce qui te fait dire ça ? Bien sûr que je peux. » Et pourtant, il avait essayé de le refiler à Maomao. S'il avait vraiment cru que la robe avait été tissée par un véritable visiteur du Ciel, il aurait ajouté un chiffre au prix.

« Oui, oui. Et si tu pouvais le vendre dix fois plus cher ? »

« Dix fois ? Ah, eh bien, je serais certainement un commerçant heureux. »

Je te donnerais tout ce que tu as en main gratuitement. »

Le vendeur semblait plaisanter, mais Maomao dit : « Voulez-vous bien ? Vous avez entendu l'homme, Chou-u. »

« Euh, oui, je l'ai fait, mais tu ne peux pas obtenir dix fois le prix pour ce truc, hein ? Tu es complètement dingue, Taches de son. »

Même Chou-u se moquait d'elle. Maomao fronça les sourcils et attrapa un charbon dans le brasero avec une paire de baguettes en métal. « Je vais vous emprunter la robe et ce charbon quelques minutes, monsieur. »

« Hé ! Qu'est-ce que tu fais ? »

Maomao sortit son sac à main et le posa sur la commode : boum ! C'était tout l'argent qu'elle avait sur elle, mais il aurait dû suffire à cette robe. Le commerçant cessa de se plaindre en voyant l'argent. Pendant ce temps, Maomao sortit la robe et le charbon dans la rue, puis jeta le vêtement par terre.

« H-Hé ! » cria de nouveau le commerçant, l'air un peu fou, mais Maomao l'ignora. Elle prit le charbon dans ses baguettes et le laissa tomber sur la robe.

« Dis donc, Taches de son, j'ai vraiment chaud ! » dit Chou-u, sous plusieurs couches de vestes en coton. Elle l'avait trop habillé, superposant les vestes jusqu'à ce qu'il ressemble à une poupée daruma potelée.

« Enlève quelques couches, alors. »

Chou-u les portait uniquement parce qu'il s'était plaint de devoir les porter. Maomao, elle, tenait une robe neuve. D'habitude, elle préférait les couleurs moins criardes, mais elle n'allait pas se plaindre d'un vêtement qu'elle avait reçu gratuitement. Il lui allait, et c'était l'essentiel.

« Dis donc, Taches de rousseur. Pourquoi la robe n'a-t-elle pas brûlé ? » demanda Chou-u.

Maomao avait ricané malgré elle en entendant le nom que le commerçant avait donné à la robe de la nymphe céleste. Il y avait un nom bien plus approprié. La cape du rat de feu, avait-elle suggéré en le murmurant à l'oreille du commerçant.

La robe avait refusé de prendre feu lorsqu'elle avait laissé tomber le charbon dessus. En fait, elle était ressortie sans la moindre trace de brûlure. Les passants étaient stupéfaits – si stupéfaits qu'ils l'auraient peut-être crue si elle leur avait dit que la robe avait appartenu à une nymphe céleste.

« De quoi sont faits les vêtements, Chou-u ? »

« De quoi sont-ils faits ? Tu veux dire, du coton, du chanvre et tout ça ? C'est juste de l'herbe et des fibres. Et parfois, des insectes, ou quelque chose comme ça. »

« Cette robe était faite de pierre. »

La mâchoire de Chou-u se décrocha si vite que Maomao faillit rire. « Rock ! Tu veux dire, rock rock ? Comment ils ont fait ça ? »

« Même la pierre peut prendre de nombreuses formes. » La fibre de roche pouvait être transformée en tissu. C'était une technique inhabituelle, mais qui existait depuis l'Antiquité, appelée huohuanbu. Mais cela ne semblait pas très impressionnant, alors elle avait emprunté un nom utilisé pour ce matériau dans ce pays insulaire oriental. « Et bien sûr, la roche ne brûle pas. »

Mais à quoi devait-il ressembler aux yeux des spectateurs ? Même ceux qui connaissaient le huohuanbu le voyaient peut-être pour la première fois. Son caractère unique contribuerait à faire grimper sa valeur auprès des collectionneurs curieux. Et il avait valu à Maomao une véritable garde-robe de vêtements gratuits.

« Hein, voilà l'histoire. Et la nymphe céleste, alors ? »

« Je soupçonne que c'était... »

À moitié vrai, à moitié faux.

Maomao avait reconnu la broderie sur les manches de la robe : elle était écrite en caractères du pays étranger que son père, Luomen, utilisait souvent pour écrire ses notes. Stylisés, ces caractères pouvaient ressembler à des lianes grimpantes et tourbillonnantes. La soi-disant nymphe céleste était probablement originaire de cette région, et si elle avait les cheveux blonds et la peau blanche, peut-être avait-elle aussi du sang nordique dans les veines.

Si le mariage de proches parents durait trop longtemps dans un petit village, la descendance s'affaiblissait, et les habitants de ces lieux souhaiteraient sans doute des lignées plus lointaines. Peut-être la jeune femme avait-elle vraiment disparu, ou avait-elle été kidnappée. Quoi qu'il en soit, les villageois ne voudraient certainement pas laisser filer un tel trésor.

La jeune fille avait donc confectionné sa robe, rongée par le désir de retrouver sa famille. Elle l'avait tissée avec une matière inhabituelle, la fibre de roche, et brodée de caractères indéchiffrables pour les villageois, un

message secret demandant l'aide de sa patrie. Le jour du mariage, elle portait probablement des sous-vêtements trempés d'eau. Elle avait aussi dû se mouiller les cheveux, dissimulant le secret grâce à son voile.

« Savais-tu qu'il existe un moyen d'empêcher un bol en bois de brûler même si tu y mets le feu ? » demanda Maomao.

Il suffisait de remplir le bol d'eau. Tant qu'il n'était pas complètement sec, le bois ne prenait pas feu. Du moins tant que la chaleur ne dépassait pas une certaine température. Si la femme portait des sous-vêtements mouillés sous une robe en fibre de roche, puis un vêtement plus inflammable par-dessus, il lui suffisait de sauter dans la source avant de se brûler. Si elle utilisait les motifs de la robe pour indiquer comment elle s'était échappée, il y avait de fortes chances que quelqu'un la retrouve plus tard.

Bien sûr, elle n'avait aucune garantie que cela marcherait. Mais à en juger par le récit du commerçant, elle avait réussi. D'une certaine manière, ce n'était pas si différent de la performance qu'ils avaient offerte au banquet des envoyés l'année précédente.

« Hein ! » dit Chou-u, l'air sincèrement impressionné. « Pourquoi n'as-tu rien dit de tel au vendeur ? »

« Je ne voudrais pas gâcher la romance. »

Chou-u rit, comme pour admettre qu'elle avait raison.

Il y avait, pourrait-on ajouter, une autre raison, même si Chou-u n'avait pas besoin de la connaître : de belles broderies ornaient l'intérieur de la robe ainsi que les manches.

« Voilà donc une jeune femme venue de l'ouest ou du nord, pensa Maomao. Une jeune femme tout à fait ordinaire aurait-elle le culot de s'immoler par le feu et de courir partout ? » Maomao, certainement pas. De plus, la jeune femme savait lire et fabriquer la fibre de pierre. Est-ce que tous les habitants des rues de ces contrées lointaines savaient faire ces choses ? Il semblait improbable qu'un artiste ambulancier possède de telles prouesses.

Peut-être qu'elle était une espionne ou quelque chose comme ça.

L'Occident était plus sujet aux petits conflits frontaliers avec d'autres pays que de nombreuses régions voisines. L'hypothèse que la jeune femme soit un agent de renseignement n'était pas exclue, même si, si tel était le cas, elle semblait quelque peu négligente.

Maomao, pour sa part, sourit sardoniquement à ces fantasmes inutiles et

continua son chemin vers la maison.

Chapitre 5 : Qu'ils mangent de la brioche

« Apothicaire ! Apothicaire ! Vite ! » Un homme hagard frappait furieusement à la porte de la cabane. Maomao, l'air mécontent, se leva du lit et ouvrit la petite fenêtre de l'entrée d'une manière qui laissait clairement entendre qu'elle trouvait cela gênant.

Un homme d'âge mûr, sale, se tenait dehors – pas quelqu'un qui semblait avoir de l'argent. Elle s'apprêtait à fermer la fenêtre et à faire comme si elle n'avait rien vu.

« Je sais que tu peux m'entendre ! »

Bon sang.

Elle ne voulait pas s'occuper de ça. Pourquoi viendrait-il dans sa boutique, de toute façon ? Il était sans doute déjà venu voir son père, pour le toucher jusqu'à ce qu'une charité se manifeste. C'était pour ça que son père n'avait jamais d'argent.

« Qu'est-il arrivé au vieux qui était ici ? »

« Il est parti. Il est parti chercher fortune. »

« Quoi ? Ne me raconte pas de conneries ! »

L'homme frappa furieusement à la porte de la maison délabrée, mais Maomao se contenta de lui lancer un regard froid. Elle se surprit même à grogner « Pfah », un peu malgré elle.

« Tu es censé tenir une pharmacie ! Tu n'as même pas de médicaments ? »

« Oui, je tiens une pharmacie, c'est sûr. En tant qu'entreprise. Ça veut dire que l'argent compte. » Maomao n'aurait pas été contre l'idée de voir cet homme, s'il avait de l'argent, mais il ne semblait pas être là de bonne foi.

« Tu prendrais l'argent des pauvres et des nécessiteux ?! »

« Si tu ne peux pas payer, alors éloigne-toi. C'est parce que des gens comme toi viennent fouiner que je suis obligée de vivre dans cette cabane. » Maomao frappa elle-même la porte pour effrayer l'homme. Chou-u se cacha

derrière elle, une marmite et une louche à la main. S'il arrivait quelque chose, il les frapperait l'une contre l'autre pour faire le plus de bruit possible. Il était peut-être effronté, mais il avait la tête sur les épaules. Le bruit serait assez fort pour faire venir quelqu'un de la Maison Vert-de-Gris.

Le visiteur, cependant, était resté silencieux. Maomao détestait ce genre de comportement. Si les gens pensaient que vous leur faisiez des dons, ils n'hésiteraient pas à abuser de vous.

Le visage crasseux de l'homme se transforma en une grimace lorsqu'il vit que Maomao ne céderait pas. Il s'appuya faiblement contre la porte. « Si tu veux de l'argent, je te le paierai. Pas tout de suite, mais je te le jure. Alors, s'il te plaît, viens voir... Mon enfant... »

La vieille routine de l'effondrement en pleurs. Sympa. Pourtant, l'homme restait assis là, la tête baissée, sans montrer le moindre signe de bouger. « On ne peut plus sortir », pensa Maomao.

« Hé, Taches de rousseur... » Chou-u, tenant toujours les ustensiles de cuisine, la regardait.

C'est ridicule, pensa Maomao, mais malgré sa frustration, elle prit un pinceau sur la table et le plongea dans de l'encre. Elle ouvrit une vieille armoire délabrée, révélant une liasse de papier et des bandes de bois. Elle en sortit une, y griffonna quelque chose, puis la lança à l'homme.

« Peux-tu au moins écrire ton nom ? »

Après un moment, l'homme dit : « Non... je ne peux pas. »

« Je ne pensais pas. » Elle lui lança ensuite un couteau. « Utilise-le pour faire ta marque. Ton pouce suffit. »

L'homme plissa les yeux vers la planche de bois, mais il ne parvenait pas à lire ce qui y était écrit. « Qu'est-ce qui est écrit ? » demanda-t-il.

« Que tu paieras le traitement. C'est une reconnaissance de dette. »

À contrecœur, l'homme enfonça le couteau dans le bout de son pouce, puis fit une marque de sang sur la bande.

« On dirait qu'il y a beaucoup de problèmes », marmonna Chou-u derrière elle, mais elle le poussa du pied pour le faire taire.

« Tout va bien ? » demanda l'homme en regardant son pouce et en rendant la bande de bois à Maomao.

« Je suppose que ce sera inévitable. » Maomao sourit – un peu méchamment, mais tout de même – et défit la barre de la porte.

L'homme la conduisit finalement dans une ruelle non loin du quartier

des plaisirs. Des hommes aux corps hagards et aux vêtements sales les observaient ; celui qui l'avait amenée lança aux autres un regard menaçant.

On aurait peut-être dû prendre un ou deux gardes du corps supplémentaires. Maomao n'était pas assez stupide pour courir après le type ; elle avait demandé à Ukyou de l'accompagner. Il était peut-être un peu nerveux, mais en tant que chef des domestiques, il savait gérer les mauvaises fréquentations.

« Pourquoi sommes-nous venus jusqu'ici ? » demanda Ukyou.

« Je n'aime pas ça plus que toi, mais qu'étais-je censé faire d'autre ? »

« Hein ! Alors tu tiens de ton père, finalement », dit-il en lui ébouriffant les cheveux avec tendresse. Elle repoussa sa main.

« Ça y est », dit l'homme en les conduisant dans une cabane dont la porte était faite d'un morceau de tissu. Une odeur rance emplissait l'air, mêlée à des odeurs de sueur et de crasse, sans parler des vieux déchets et même des excréments humains. Une enfant, pas si différente de Chou-u en âge, était allongée sur quelque chose de sale – peut-être une natte de roseau, ou peut-être des joncs ; Maomao n'en savait rien. À côté d'elle, une enfant un peu plus âgée regardait l'homme d'un air vide. C'était une fille, de quelques années sa cadette, mais elle n'avait pas la vitalité que sa jeunesse méritait.

« Papa. » Elle avait dû pleurer toutes ses larmes depuis longtemps, car ses joues étaient sèches lorsqu'elle regarda l'homme.

« La voilà. Je vous en prie, examinez-la ! »

Sans un mot, Maomao regarda la fille allongée sur le tapis. La couleur de ses bras et de ses jambes était terne. Son corps était parcouru de spasmes occasionnels, et l'odeur d'excréments provenait probablement de ce qui sortait d'elle. Ses cheveux étaient si en désordre qu'il était difficile de savoir si c'était un garçon ou une fille, et elle était terriblement sale.

« Depuis combien de temps est-elle comme ça ? »

« Depuis quelques jours. Mais même avant, ses mains semblaient la gêner », répondit la fille aînée.

Maomao enroula un tissu autour de chacune de ses mains, ainsi que autour de sa bouche, puis elle s'approcha de l'enfant.

« Hé, qu'est-ce que tu crois faire ? » demanda le père avec colère.

« Comment ça ? Elle est malade, n'est-ce pas ? Je ne servirai à rien si j'attrape ce qu'elle a. Mais si ça te dérange tant que ça, je n'ai pas à la

regarder. » Maomao fusilla l'homme du regard et baissa la main qu'il avait levée, ce qui poussa Ukyou, qui était arrivé derrière lui, à croiser les bras à son tour. Il se préparait probablement à lui déboîter le bras s'il devenait violent.

Surprotectrice, pensa Maomao. Elle toucha la main de l'enfant. La circulation sanguine était mauvaise ; le sang n'atteignait pas le bout des doigts, qui se nécroisaient comme par des engelures. L'endroit était venteux, certes, mais pas assez froid pour cela. De plus, l'enfant semblait presque paralysée. Ses yeux étaient ouverts et elle émettait parfois des sons étranges, comme dans un rêve éveillé.

« Elle est encore pire que ce matin. Qu'est-ce qu'on fait, Papa ? Elle finira comme Maman... »

Le père regarda sa fille, qui semblait au bord des larmes, désespérée. Il se gratta la tête et s'accroupit. « S'il te plaît. Tu dois l'aider. Je ne veux pas perdre un autre membre de ma famille ! » L'aînée tomba à genoux, et tous deux enfoncèrent leur front dans le sol.

Eh bien, c'est une question difficile.

« Sa mère est morte de la même façon ? » demanda Maomao.

« Non. Elle a succombé à une fausse couche... »

« Une fausse couche ? » Maomao regarda la salive couler sur la joue de l'enfant immobile. Une épaisse couche de crachats entourait sa bouche. « As-tu réussi à lui faire manger quelque chose ? »

« Nous lui avons donné du congee, juste un peu... »

À ces mots, Maomao jeta un coup d'œil au poêle crasseux, où elle vit un pot en terre cuite recouvert de cendre, contenant une bouillie aussi collante que du riz. Difficile d'y voir grand-chose qui ressemblait à du riz ; on aurait dit qu'il contenait tout ce qu'ils avaient pu dénicher.

« Qu'est-ce qu'il y a exactement là-dedans ? » demanda-t-elle. Outre le peu de riz, elle vit ce qu'elle prit pour des pommes de terre et diverses herbes. Contenait-il aussi d'autres céréales ?

La fille aînée sortit de la maison en titubant et revint avec une poignée d'herbes. Rien de toxique, mais rien de nutritif non plus. Le genre d'herbes qu'on mangeait pour éviter la famine en temps de famine.

« Je sais que ce n'est pas ça. Quoi d'autre ? » demanda Maomao, mais la jeune fille détourna le regard. « Rien ? » insista-t-elle. Finalement, la jeune fille céda et ouvrit un placard d'où elle sortit quelques petits gâteaux.

Plusieurs, chacun soigneusement emballé. Pas d'une qualité qui aurait été appréciée par les consorts du palais arrière, mais ils dégageaient tout de même une odeur particulièrement sucrée. S'ils semblaient un peu humides, c'était probablement parce qu'on les conservait, les dévorant petit à petit.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda le père, les yeux écarquillés de surprise. Apparemment, c'était la première fois qu'il en entendait parler.

« Quelqu'un nous les a donnés. On a décidé d'en manger petit à petit, quand il n'y avait plus rien à manger. On les a montrés à maman, mais elle a dit de ne pas t'en parler, papa. »

Choqué par la supercherie, le visage de l'homme se tordit en une grimace. « Comment oses-tu me cacher ça ! C'est moi qui dirige cette maison ! »

Les yeux sans vie de la fille aînée s'illuminèrent soudain. « Mais tu ne travailles jamais, papa. Tu ne fais que jouer. Tu nous fais mendier au bord de la route et tu nous prends ce que nous gagnons ! »

Ses paroles étaient dures, mais à en juger par la façon dont l'homme baissait la tête, c'était manifestement vrai. Maomao pensait qu'il ne voulait que le meilleur pour sa fille, mais peut-être avait-il simplement peur de perdre une source de revenus.

« Tu as donné ça à ta sœur ? » demanda Maomao, et la fille acquiesça. Maomao déchira un morceau du gâteau, le renifla et lécha quelques miettes sur ses doigts. Ses yeux se plissèrent. « Tu as dit que quelqu'un te l'avait donné. » C'était sucré – assez sucré pour qu'on devine qu'il contenait du sucre. Un don incroyablement généreux pour une enfant abandonnée dans la rue. « Qui te l'a donné ? » demanda Maomao. « Quand ? »

« Je ne sais pas. C'est ma petite sœur qui l'a eu, et elle ne peut pas parler. C'était avant la mort de maman, donc il y a un mois, je crois. »

Un gâteau bien sucré était un véritable luxe pour un roturier. Quiconque se trouvait en possession d'un tel aliment le mangerait sans hésiter avant qu'on ne le lui confisque.

« Connaissez-vous quelqu'un d'autre qui a eu ce genre de symptômes ? » demanda Maomao, mais la fille secoua la tête. « D'accord. Quelqu'un présentait-il des symptômes similaires à ceux de cette fille il y a environ un mois ? »

« Maintenant que tu le dis... » dit Ukyou. Il était toujours aussi cinglant. Quand Maomao le vit partir, elle se retourna vers l'enfant. Elle retira le tissu

qui couvrait ses mains et sa bouche et prit la fillette dans ses bras.

« Hé ! Qu'est-ce que tu fais ? »

« Je la ramène avec moi. Elle ne guérira jamais dans un cloaque pareil. Et suivez mon conseil : débarrassez-vous de ces friandises. »

Surtout, la jeune fille ne semblait pas avoir le moindre espoir de trouver un bon repas ici. Et il y avait autre chose qui agaçait Maomao.

« Laisse-moi la prendre », dit Ukyou en revenant.

« Merci. » Maomao lui tendit l'enfant et, ensemble, ils quittèrent la cabane.

« Le vieil homme d'à côté... ses doigts étaient pourris », dit Ukyou en trottant, la jeune fille à la main. Il raconta avoir parlé au vieil homme alors que celui-ci mendiait au bord de la route. Ses souvenirs étaient flous au début, mais quelques petites pièces dans sa paume lui avaient vite rafraîchi la mémoire. « Il disait qu'une femme les distribuait. Il prétendait ne pas avoir vu son visage. »

« Hmm », dit Maomao. Cette histoire commençait à paraître louche.

Ukyou raccompagna Maomao chez elle, puis se dirigea directement vers la Maison Vert-de-Gris. Elle essaya de lui donner quelques pièces, mais il répondit : « J'ai l'habitude de protéger les enfants », et refusa. Il avait toujours été comme ça.

Maomao amena l'enfant crasseuse dans sa cabane. Chou-u, qui avait été chargée de surveiller la maison, renifla d'un air entendu. « Qu'est-ce qu'elle a ? Elle est sale. »

« Une bonne raison pour aller faire chauffer de l'eau. Et tiens, prends ça et va demander du riz blanc à Grand-mère. » Elle lui donna une poignée de pièces, et il se rendit docilement à la Maison Vert-de-Gris. L'idée de manger du riz blanc devait le motiver.

Il semblait probable que l'état de la fillette s'était soudainement aggravé à cause des gâteaux qu'on lui avait donnés. L'aînée avait dit n'en avoir mangé aucun elle-même, mais les avait gardés pour sa sœur. Si maman était enceinte, peut-être s'était-elle surprise à en grignoter aussi.

Maomao regarda l'étagère. Comme elle tenait une pharmacie dans le quartier des plaisirs, elle gardait sous la main une réserve de divers abortifs, dont beaucoup auraient été mortels à mauvais dosage. L'un d'eux produisait des symptômes similaires à ceux-ci. Il s'agissait d'une toxine présente dans les céréales avariées, et même de petites quantités pouvaient provoquer un

empoisonnement. La toxine limitait la circulation sanguine dans les membres et pouvait rapidement provoquer une nécrose. Le corps était paralysé et les patients souffraient parfois d'hallucinations.

Le traitement était simple : cesser d'ingérer le poison. Cela, associé à un peu d'exercice, permettrait d'éliminer le poison. Malheureusement pour cette fille, si elle était restée à la maison, elle aurait probablement dépéri avant d'aller mieux. Maomao l'avait donc transférée.

« Je me demande si j'avais vraiment besoin de faire ça », pensa-t-elle. Elle ne croyait pas que son père la paierait un jour. Et s'il le faisait, elle devait se douter que l'argent viendrait de la mendicité de sa sœur aînée. Même si elle se disait qu'elle avait vraiment mis les pieds dans le plat cette fois, elle rassemblait déjà des chiffons propres.

Quelques jours plus tard, ils reçurent de la visite, mais ce n'était plus l'homme d'âge moyen. Il s'agissait de sa fille. Elle avait des bleus récents, et Maomao doutait qu'ils aient été causés par une chute.

La petite sœur de la fillette avait récupéré au point de pouvoir marcher, quoique de manière hésitante. La malnutrition la préoccupait bien plus que la toxine. Ses doigts ne bougeaient toujours pas très bien, mais cela guérirait probablement avec le temps. Maomao était soulagée de l'avoir enfin mise au bain la veille. À ce moment-là, la fillette se promenait avec Chou-u, qui commençait à se comporter comme un grand frère pour elle.

« Tu m'as apporté mon argent ? » demanda Maomao à la jeune fille crasseuse, le regard dur.

« Où est ma petite sœur ? »

« Voyez par vous-même. » On pouvait voir Chou-u derrière la fenêtre rudimentaire, aidant l'enfant qui trébuchait. Avec ses cheveux lavés et attachés, elle commençait à ressembler à une petite fille.

Lorsqu'elle aperçut sa sœur, l'aînée faillit courir vers elle, mais Maomao lui attrapa la main. « Mon argent. »

« L'argent... Votre argent... »

Elle ne l'avait pas. Bien sûr que non. Maomao l'avait su dès l'instant où le vieil homme avait omis de venir. C'est pourquoi elle lui avait fait signer ce qu'elle avait. Elle montra le bout de papier à la jeune fille.

« Tu ne l'as pas ? Ce n'est pas grave. Tu peux la vendre. » Elle désigna l'enfant du pouce. « Il n'est probablement pas trop tard, si on commence à l'éduquer maintenant. »

La fille aînée resta silencieuse un instant, puis ses yeux rencontrèrent lentement ceux de Maomao.

Hmm ? Maomao était sûre qu'elle allait fondre en larmes. Mais ses yeux ternes, presque morts, brillaient à nouveau.

« J'amènerais bien plus qu'une petite fille muette », dit la sœur aînée en se frappant la poitrine de manière ostentatoire. (Une poitrine, remarqua Maomao, encore moins impressionnante que son propre exemple lamentable.)

Maomao regarda la fille. « Tu dis que tu vas prendre la place de ta sœur ? Tu sais pour quoi tu te portes volontaire ? » Elle s'appuya contre le mur et se gratta le tibia du pied.

« Je sais très bien ! Mais c'est ça, ou continuer à mendier toute ma vie ! De toute façon, je suis sûre qu'il me fera faire des passes avant longtemps ! Papa me prend le peu d'argent que je gagne chaque jour, alors quelle différence ? » Elle tapa du pied : mieux valait se prostituer.

Parfois, des jeunes femmes venaient frapper à la porte de Maomao, persuadées à tort que les courtisanes de la Maison Verdigris jouissaient d'une vie bien meilleure que celles des couches les plus modestes de la société. Sachant que Maomao était liée à cet endroit, elles souhaitaient qu'elle les soutienne. Cette jeune fille semblait être venue avec la même idée en tête.

Maomao lui lança un regard appréciateur, puis soupira d'un ton entendu. « Et tu crois valoir autant ? Dans ton État, une fermière fraîchement sortie des champs rapporterait plus que toi. »

« Mais ma petite sœur est dans le même état ! Et elle ne peut même pas parler ! »

« Mais elle est plus jeune que toi. Ça veut dire qu'elle apprend plus vite la discipline. De plus, tu serais surprise de voir combien d'hommes préfèrent les types silencieux. » Elle était volontairement cruelle, mais le regard de la jeune femme restait fixé sur elle. Elle ne détournait pas le regard ; la lueur dans ses yeux n'en était que plus vive.

« Il faut que je m'en aille. C'est ça, ou je passerai le reste de ma vie à le piéger. Et je prendrai n'importe quoi, n'importe quoi, avant ça ! »

Maomao mit son petit doigt dans son oreille et se mit à se gratter avec acharnement. C'était une histoire tout à fait courante. Quand on était coincé dans la boue, plus on luttait pour se libérer, plus on s'enfonçait. Mais peut-

être valait-il mieux se battre que de ne rien faire du tout, en attendant de sombrer dans la catastrophe. Maomao aimait ceux qui essayaient de prendre les choses en main, même en vain, au lieu d'attendre et d'espérer que quelqu'un vienne miraculeusement les en sortir.

Malgré tout, elle n'avait aucune raison particulière d'aider cette fille, mais elle n'avait pas non plus de raison particulière de l'arrêter.

« La propriétaire de ce bordel est la vieille sorcière la plus avare de toute la capitale », dit Maomao. « Si elle ne pense pas que vous lui ferez gagner de l'argent, elle ne vous accordera pas une seconde – et même si elle vous achète, elle vous fera payer le moins cher possible. »

La jeune femme ne broncha toujours pas.

Si tu viens la voir sans rien offrir d'autre que ton corps décharné, elle te mettra probablement un collier pour t'empêcher de t'enfuir. Et si tu parviens à t'échapper quand même – ou du moins à essayer – eh bien, prépare-toi à le payer d'une côte ou deux.

« C'est tout ? Ce ne serait rien comparé à... comparé à mon propre père qui me casse le bras ! J'en ai marre de vivre comme un rat dans un trou ! »

« Alors, qu'est-ce qu'on fait de ta petite sœur ? »

« Je suis sûr que la vieille dame l'acceptera dès qu'elle verra que je travaillerai assez dur pour nous couvrir tous les deux ! »

La Maison Verdigris était un endroit pratique. Si la jeune fille pouvait gagner autant d'argent, la tenancière lui ferait probablement plaisir.

« Si elle ne peut pas se servir de toi, vous ne valez rien de mieux que des rats. » L'air toujours aussi mécontent, Maomao se dirigea vers un coffre à vêtements et le fouilla, en sortant une tenue presque au hasard. Une de celles qu'elle avait achetées à la friperie. C'était presque ostentatoire, mais elle la lança à la jeune fille crasseuse. « Utilise le puits pour te laver. Tout, même tes cheveux. Il fera froid. Dommage. Si tu as une seule puce sur toi en arrivant, elle te chassera à coups de balai avant même que tu aies franchi la porte. »

La jeune fille agrippa ses vêtements et se dirigea vers le puits. Ce qui allait lui arriver ensuite ne concernait pas Maomao. Elle avait choisi cette voie pour elle-même. Si elle devait le regretter, elle pouvait rester dans la boue jusqu'à disparaître.

Chapitre 6 : Le dernier volume

Basen, le fils de Gaoshun, frappa à la porte de l'apothicaire avec plusieurs volumes de l'encyclopédie. Maomao offrit au jeune homme (qui semblait aussi contrarié que d'habitude) le coussin usé et lui versa du thé.

« Maître Jinshi est occupé », dit Basen. Visiblement, il n'avait pas le temps de venir.

S'il continuait à utiliser le « nom d'eunuque » de Jinshi, c'était en partie pour lui donner un pseudonyme, mais surtout parce que Basen ne pouvait tout simplement pas prononcer son vrai nom. Les noms des nobles ne devaient pas être prononcés à la légère devant le peuple.

Les courtisanes de la Maison Verdigris étaient toutes émues de voir Maomao recevoir quelqu'un d'autre que la belle et sa servante. La dame, en particulier, s'efforçait d'afficher une attitude nonchalante, mais Maomao voyait le boulier fonctionner dans sa tête.

Contrairement à ses relations avec Jinshi, la porte de la boutique restait ouverte en présence de Basen, leurs échanges étant parfaitement visibles. Peut-être s'agissait-il d'un geste de considération de la part de Basen, une façon de montrer qu'il ne se passait rien d'inapproprié entre eux.

« J'ai apporté ce que vous avez demandé », dit Basen, et il ouvrit un paquet enveloppé de tissu pour révéler plusieurs gros livres, dont l'un que Maomao reconnut parfaitement. Une encyclopédie des insectes, faisant partie d'une collection comprenant également des livres sur les oiseaux, les poissons et les plantes. Maomao s'intéressait principalement aux plantes ; elle avait dévoré le volume sur la vie végétale, mais celui sur les insectes, elle l'avait à peine parcouru.

J'espère que c'est là, pensa-t-elle. Sazen avait dit que son prédécesseur travaillait sur des recherches sur les sauterelles. Ça devait être là. Mais elle ne le vit pas. Elle eut beau chercher, rien ne se produisit. Finalement, même Basen se mit à feuilleter les pages, à la recherche de l'entrée insaisissable.

« Ce n'est pas ici ? » demanda-t-il finalement.

« Il semblerait que non. »

« Tu avais dit que ce serait le cas. »

Et alors ? Ce qui n'était pas là, n'était pas là. C'était pour le moins déroutant. Sazen leur avait-il joué un tour ? Probablement pas ; qu'en tirerait-il ?

« Quelqu'un a-t-il manipulé ce livre pendant qu'il était entreposé ? » demanda Maomao, même si elle savait que c'était pour jeter le doute sur le soldat qui l'avait obtenu.

« Qui serait intéressé par quelque chose comme ça ? »

« Les gens aiment ce qu'ils aiment. »

Néanmoins, cette possibilité semblait peu probable. Si quelqu'un voulait piller les lieux, il y avait des objets de valeur bien plus évidents à voler.

Maomao gémit de découragement, mais elle aperçut quelqu'un s'approcher de la boutique. Quelqu'un qui se déplaçait avec la grâce d'un saule dans une douce brise, et pourtant profondément bien doté : c'était sa sœur aînée Pairin.

Maomao la regarda, le visage renfrogné. La dame suivait Pairin sans faire aucun effort pour l'arrêter. Elle semblait déjà avoir bien évalué Basen.

Pairin était une courtisane très agréable. Elle était la doyenne de la Maison Verdigris, mais sa beauté était intacte et elle attirait toujours l'attention de nombreux hommes. Le gros chien, Lihaku, en était un parfait exemple. Elle était également réputée pour être la meilleure danseuse de la capitale. Sans oublier qu'elle était une sœur aînée remarquable ; elle était toujours bienveillante envers les jeunes courtisanes et les apprentis.

Cependant, elle n'était pas sans défauts.

Pairin se glissa derrière Basen et passa un beau doigt bien dessiné le long de sa joue.

Basen a failli bondir hors de sa peau, même s'il a réussi à rester assis. Non, ce n'est peut-être pas très logique, mais il était visiblement assez agile pour « sauter » sans jamais se relever.

« Sœur... »

« Oh, pardon. Il avait de la poussière sur l'épaule. »

C'était impossible. Si la poussière était sur son épaule, pourquoi lui caresser la joue ?

Chaque geste de Pairin était étudié et élégant ; chacun respirait la féminité. Ses yeux souriaient doucement, mais aux yeux de Maomao, elle ressemblait à une carnivore affamée. Pairin « prenait du thé » depuis

plusieurs jours ; autrement dit, elle n'avait pas reçu de clients. Cela ne signifiait pas qu'elle ne parvenait pas à attirer des clients payants ; c'était plutôt le signe que travailler tous les jours était indigne d'elle. Mais il y avait un hic : Pairin n'aimait pas prendre le thé. Son appétit était insatisfait.

« Qu-qu'est-ce qui se passe ?! » Basen essaya de reculer, mais c'était une petite boutique ; Pairin le coinça bientôt.

« Mon Dieu, il est toujours là. Tiens, ne bouge pas, je vais te le chercher. »

Maomao fit glisser son mortier et son pilon et les posa sur une étagère avant que Basen ne trébuche dessus. Elle tenait le plateau de tasses à thé et de friandises à la main.

Elle lui offrira la première fois gratuitement.

Le visage de Basen était à la fois pâle et rouge. Si Lihaku apparaissait à ce moment précis, les choses deviendraient vraiment intéressantes. Maomao enfila ses chaussures et grignota un des en-cas qu'elle gardait précieusement. Ils n'étaient pas aussi bons que ceux apportés lors de la visite de Jinshi – c'était tout à fait dans l'esprit de la vieille dame. Malgré tout, c'étaient de fins crackers de riz parfaitement luxueux, au léger goût de crevette. Exactement le genre de choses que Maomao appréciait.

Oh là là ! J'ai compris ! Il est puceau, pensa-t-elle. Il avait quelque chose en lui qui le disait. C'était logique maintenant, pensa-t-elle, s'appuyant contre un mur et prenant une autre bouchée de cracker de riz, puis arrosant le tout de thé. Elle vit un apprenti la regarder avec envie, mais elle pouvait difficilement lui donner un morceau juste devant la dame. Au lieu de cela, elle résolut de ne pas manger le dernier cracker, mais de le garder pour le donner à la fille plus tard.

« Arrgh ! Je t'ai donné ce que j'étais censé te donner. Je m'en vais ! » dit Basen en essayant de resserrer sa ceinture (Pairin avait failli la lui arracher) et en s'enfuyant du magasin. Maomao se demanda si elle devait lui dire que ses sous-vêtements étaient visibles.

« Oh », dit Pairin en s'asseyant. « Putain, et j'ai failli l'avoir ! »

Elle le pensait aussi. Pairin aurait été une sœur aînée exemplaire, sans un tel comportement. Et Maomao avait l'impression que son état empirait d'année en année.

« Et dire qu'une seule dégustation et c'est le paradis... » dit la dame avec regret.

Euh, je suis presque sûr que tu parles de l'enfer, pensa Maomao.

Elle ferait mieux de dire à Lihaku de se dépêcher d'économiser son argent pour racheter la part de Pairin. Avant que Chou-u ne soit assez grande pour attirer l'attention de la princesse.

Sazen balayait devant la porte d'entrée. Jusqu'à ce qu'il soit assez fort pour servir comme domestique, il était contraint de faire ce qui équivalait à un travail d'apprenti. C'est ainsi qu'Ukyou, le contremaître des domestiques, dirigeait les choses. Si le candidat semblait trop satisfait de ces tâches subalternes, Ukyou estimait qu'il n'avait pas l'étoffe d'un employé compétent, et il était renvoyé en temps voulu. Les hommes qui manifestaient de l'indignation à l'idée de devoir faire le travail de jeunes filles et tentaient d'apprendre d'autres métiers étaient embauchés.

La vue de Sazen fredonnant un air tout en balayant le sol ne laissait aucun doute dans l'esprit de Maomao qu'il ne tarderait pas à venir dans leur établissement.

« Hé », dit brusquement Maomao.

« Hm ? » Après avoir enlevé ses vêtements sales et rasé sa barbe, Sazen paraissait plusieurs années plus jeune.

« Le livre est là. » Elle lui montra les volumes que Basen lui avait apportés, qu'elle avait enveloppés dans un tissu. Un bruit sourd retentit lorsqu'elle le posa. « Et ce n'est pas ce que tu avais dit. »

En incluant les livres que Sazen avait emportés, l'encyclopédie comptait quatorze volumes. Aucun d'entre eux, cependant, ne semblait contenir quoi que ce soit sur les sauterelles. Maomao se souvenait des quatorze livres de l'époque où elle était dans cette petite pièce, et savait donc que les numéros correspondaient.

« Quoi ? Mais ça n'a aucun sens. » Sazen défit le tissu et regarda les livres. Il plissa les yeux, les inspecta attentivement, puis son visage s'assombrit. « Ce n'est pas tout », annonça-t-il.

« Ce sont tous les livres qui étaient dans cette pièce », dit Maomao, sûre qu'elle-même pouvait compter jusqu'à quatorze.

« Non, je parle précisément de ceux-là », dit Sazen en ramassant les volumes consacrés aux insectes. Il y en avait deux, clairement étiquetés I et II. « Il était censé y avoir trois volumes sur les insectes. »

"Quoi?"

Cela signifiait qu'il y avait au moins un livre qui n'avait jamais été dans

cette pièce - ou du moins, que quelqu'un l'avait retiré avant l'arrivée de Maomao.

« Hein ! Je me demande qui accepterait un truc pareil », dit Sazen.

« On dirait que tu le ferais. »

« Non, non. Du temps du vieux, le livre était là, je le sais. »

Le « vieux » était probablement le médecin banni du palais arrière. Il recherchait un élixir d'immortalité, du moins c'est ce qu'avait entendu dire Maomao.

« Je me demande s'ils l'ont enterré avec ou quelque chose comme ça », a déclaré Sazen.

« Pourquoi diable feraient-ils ça ? »

« C'est une tradition dans ma ville natale. »

Eh bien, elle ne demandait pas d'où venait Sazen, n'est-ce pas ? Mais elle était curieuse de connaître le « vieux ».

« Pourquoi est-il mort, au fait ? » Était-ce simplement de vieillesse ? S'il avait vécu, il aurait eu à peu près le même âge que le père de Maomao, ce ne serait donc pas si surprenant. On disait aussi que le médecin décédé avait étudié en Occident, alors peut-être se connaissaient-ils.

« Ah... Eh bien. C'était une expérience qui a mal tourné. »

« Ça a mal tourné ? »

« Ils essayaient de créer un élixir d'immortalité, n'est-ce pas ? Et pour y parvenir, il faut le tester, n'est-ce pas ? »

Est-ce que ça veut dire...

Maomao s'était interrogé sur quelque chose, quelque chose à propos du médicament de résurrection utilisé sur Chou-u et les autres enfants. Chou-u s'en était tiré avec une légère paralysie, mais un médicament qui tue et ramène à la vie ne fonctionnerait jamais aussi bien du premier coup. Ils avaient dû mener une série d'expériences, augmentant progressivement les chances de succès.

Alors, comment avaient-ils mené ces expériences ? Ils avaient utilisé des rats, certes, mais pour être sûrs que ça marcherait, il faudrait finalement les tester sur des êtres humains.

« Hé... Qu'est-ce qui ne va pas ? » grimaça Sazen. Un instant, Maomao se demanda pourquoi, mais elle comprit vite : elle souriait horriblement jusqu'aux oreilles.

« Dites-moi. Où l'ont-ils enterré ? »

« Aucune idée. Ce n'est pas moi qui m'occupais de ce genre de choses. »

« Qui était-ce ? »

Sazen se gratta la tête. « Je suppose que tu la connais sous le nom de Suirei. C'était l'assistante du vieux. Tu sais, celle qui n'avait pas d'expression. La demi-sœur aînée de la jeune maîtresse, je suppose qu'ils l'appelaient. »

Maomao fut sous le choc et, avant même de comprendre ce qu'elle faisait, elle frappa Sazen sur l'épaule de toutes ses forces. Pourquoi ne l'avait-elle pas compris plus tôt ? Suirei : une survivante du clan Shi, petite-fille de l'ancien empereur et demi-sœur de Shisui.

« Aïe ! Pourquoi as-tu fait ça ? »

« J'ai compris ! Continue à balayer. Ne te relâche pas ! »

Maomao remballa le livre dans son tissu, puis se précipita vers sa boutique pour écrire une lettre.

Elle demanda à un domestique de lui remettre sa missive au plus vite. Écrire directement à Jinshi aurait été un excès de pouvoir, aussi adressait-elle généralement ses lettres soit à Gaoshun, soit à Basen. Mais comme Basen ne semblait pas toujours très à l'aise, elle écrivait principalement à Gaoshun.

Le lendemain matin arriva rapidement, accompagné d'une réponse à sa lettre, suivie de près par une voiture qui venait la chercher. Elle la conduirait là où se trouvait Suirei – Maomao avait entendu dire qu'elle vivait désormais avec Ah-Duo, une ancienne grande consort. Maomao remit les volumes de l'encyclopédie à un serviteur qui accompagnait la voiture, puis ferma la porte de la boutique.

« Oh, tu peux sortir ? Quelle chance ! » dit Chou-u en tirant Maomao par la manche. Elle fronça les sourcils. « Emmène-moi aussi ! »

« Absolument pas. »

Non seulement Suirei, mais aussi les autres enfants du clan Shi vivaient avec Ah-Duo. Tenir Chou-u à l'écart d'eux était tout l'intérêt de sa présence ; elle n'allait pas le conduire directement chez eux.

« Connard ! C'est toi qui t'amuses ! »

« Je vais travailler. Tu pourrais peut-être passer le temps en nettoyant devant la boutique, par exemple. » Elle lui tapota la tête et le passa à Ukyou. Ukyou, qui aimait les enfants, partit avec Chou-u sur ses épaules.

La nouvelle, la fille du pauvre, traînait aussi dans le coin. Sa sœur aînée était en période d'évaluation comme apprentie. La patronne avait clairement fait comprendre que si elle s'avérait être une mauvaise élève, elle serait bientôt renvoyée, point final. Le père des filles était venu les chercher à plusieurs reprises, mais à chaque fois, les domestiques l'avaient chassé. Il avait lui aussi tenté d'intimider Maomao, mais c'était sa fille qui avait dit vouloir devenir courtisane. Maomao n'était pas impliquée à l'époque et ne l'est toujours pas – et surtout, elle n'avait toujours pas touché d'argent.

Allez, dépêche-toi de me payer... Elle espérait que son paiement refléterait à la perfection le succès de ses efforts. Maomao regarda Chou-u, assis sur les épaules d'Ukyou. Et qu'allons-nous faire de lui ? S'il n'avait pas été partiellement paralysé, ils auraient pu le former comme domestique, mais être videur dans un bordel exigeait une certaine aptitude physique.

Peut-être devrais-je le nommer apothicaire, pensa Maomao. Pour l'instant, cependant, Chou-u ne manifestait aucun intérêt pour les questions médicales. Maomao, en revanche, connaissait déjà une centaine de formules différentes à son âge. Comment ne pas s'y intéresser, alors que c'est si fascinant ! Maomao monta dans la voiture en faisant la moue.

La résidence d'Ah-Duo était grandiose et somptueuse, digne d'une villa impériale. Maomao fut obligée de se changer avant de descendre du carrosse. Elle savait qu'Ah-Duo n'appréciait guère ces raffinements, mais la bienséance l'exigeait.

Maomao se retrouva donc à marcher, tenant le bas de sa longue jupe pour ne pas la salir. Elle passa sous un magnifique portail et traversa une cour recouverte de gravier. On aurait dit un tableau : pierres, gravier et mousse. La beauté du lieu exprimait pleinement la fierté des jardiniers pour leur travail.

Après une courte marche, Maomao arriva dans une pièce où elle trouva Ah-Duo, la maîtresse de maison, et une autre personne, tous deux habillés comme des hommes.

« Bienvenue. » La voix d'Ah-Duo était aussi claire et forte que jamais ; peut-être même plus qu'avant.

La personne qui l'accompagnait était Suirei. Peut-être était-elle habillée en homme parce qu'elle y était habituée, ou peut-être pour une autre raison. Elle était aussi inexpressive que d'habitude et se tenait un pas derrière Ah-Duo.

« Je suppose qu'il n'y a pas besoin de formalités. Je serai présente, mais ne vous inquiétez pas. Parlez librement. » Ce disant, Ah-Duo s'assit sur un canapé, puis fit signe à Maomao, qui, en tant qu'invitée, prit place à côté, et finalement Suirei prit place.

« Ne fais pas attention à moi. » Facile à dire. Comment Maomao pouvait-elle ne pas s'en soucier ? Malgré quelques difficultés avec la requête, Maomao prit les volumes de l'encyclopédie apportés par le serviteur et les posa sur la table. Si c'était quelque chose qu'ils ne voulaient pas qu'Ah-Duo sache, Jinshi aurait sans doute agi différemment. Maomao n'eut d'autre choix que d'aller de l'avant.

« Reconnaissez-vous ceux-ci ? »

« Mon mentor les utilisait. » Le ton de Suirei était plus poli que d'habitude, peut-être parce qu'Ah-Duo était là.

« Est-ce que c'est tout ? »

Suirei pencha la tête et regarda les livres. Au bout d'un moment, elle dit : « Il en manque un. Je crois qu'il devrait y avoir quinze volumes. »

« Et savez-vous où pourrait se trouver le volume manquant ? »

« J'ai bien peur que non », dit-elle doucement, et on ne voyait pas qu'elle mentait. Quelle raison avait-elle de mentir, de toute façon ? Tout lien entre elle et le clan Shi était déjà discutable, mais elle ne pouvait pas non plus se montrer en public. Sa seule voie dans la vie était d'être séquestrée dans un endroit comme celui-ci. Maomao ignorait ce qui pourrait lui arriver, ce que l'Empereur lui réservait, mais elle estimait que c'était du gâchis. Suirei était une pharmacienne talentueuse.

Si elle ne savait pas où se trouvait le livre, il faudrait passer à la question suivante. « Alors, ton mentor. Sais-tu où il est ? »

Le léger sursaut de Suirei n'échappa pas à Maomao. Ah-Duo sirota son thé et les observa.

« Je le savais. Il est vivant », dit Maomao, plus une affirmation qu'une question. « Il a dû tester le médicament de résurrection sur lui-même. »

Suirei baissa les yeux, puis les ferma lentement. Finalement, elle hocha la tête avec résignation. « C'est vrai. C'était le seul moyen de sortir de cette forteresse. »

Le mentor de Suirei avait donc lui-même pris le médicament de résurrection, sous prétexte de mener une expérience. Et à en juger par sa façon de parler, il avait survécu à l'expérience.

Mais Suirei ajouta : « Tu ne pourras pas obtenir ce que tu veux savoir de lui. Peu importe que tu lui parles ou non. »

« Que veux-tu dire ? » demanda Maomao.

Les yeux de Suirei s'écarquillèrent légèrement. « Le garçon... Chou-u, c'est comme ça que tu l'appelles maintenant, n'est-ce pas ? Tu sais ce qui lui est arrivé. Tu ne peux pas relier les points ? »

Chou-u avait bel et bien pris le médicament, était mort et était revenu à la vie. Mais cela avait altéré la mobilité d'un côté de son corps et il avait également perdu la mémoire.

« Suggérez-vous que votre mentor est amnésique ? »

« Pas exactement, mais tu as raison. En fait, tu l'as peut-être déjà croisé sans même le savoir. »

« Où veux-tu en venir ? »

Le regard de Suirei se baissa tristement. « Tu te souviens de la ville thermale ? »

« Oui. » Un village caché où l'on vénérât une divinité renarde. La lumière des lanternes brillait encore dans sa mémoire.

« L'un des vieillards alités était mon mentor. » La ville thermale était un lieu de ressourcement et de convalescence, et plus d'une personne correspondait à cette description. « Il ne se souvient plus de qui il était. S'il avait été en bonne santé, je ne crois pas qu'elle aurait imaginé t'entraîner dans tout ça. »

Son visage s'assombrit à nouveau lorsqu'elle prononça le mot « elle ». Maomao ignorait quel genre de relation les demi-sœurs Suirei et Shisui avaient bâtie ensemble, mais elle soupçonnait fortement Suirei d'être assez intelligente pour comprendre qu'elle était l'une des raisons pour lesquelles Shisui avait agi ainsi. Shisui voulait peut-être contribuer à la prospérité du pays, mais elle voulait aussi libérer sa sœur aînée de la tutelle de leur mère.

« Je vois... » dit Maomao, le corps flasque de déception. Elle avait enfin osé espérer qu'ils obtiendraient des réponses.

Non, il était trop tôt pour abandonner. « Dans ce cas, j'aimerais en savoir plus sur les recherches sur les sauterelles menées par votre mentor. »

Maomao plaça les deux volumes sur les insectes devant Suirei, mais l'autre femme secoua de nouveau la tête.

« Je n'avais rien à apporter à cette recherche. Je déteste les insectes. C'était plutôt sa spécialité. »

« Ah. »

Suirei avait développé une phobie des serpents et des insectes à cause de la « discipline » – une véritable torture – qu'elle avait subie. Et l'autre fille à laquelle Suirei faisait allusion avait disparu. Les épaules de Maomao s'affaissèrent à nouveau.

« Lorsque mon mentor a reçu l'ordre de créer l'élixir d'immortalité, presque toutes les recherches qu'il avait menées jusque-là ont été détruites. Il n'a pu préserver que ce qui se trouvait dans cette pièce. »

Ils avaient donc détruit ses autres travaux afin de le forcer à se concentrer sur l'élixir. Le mentor de Suirei, déterminé à poursuivre le projet sur les sauterelles, avait fait appel à Sazen, chargé de lui procurer des fournitures, pour mener des investigations.

Soudain, Ah-Duo, restée silencieuse tout au long de la conversation, prit la parole. « Maintenant, je comprends. » Elle posa sa tasse de thé sur la table et regarda Suirei. « “Elle” semblait être une jeune femme très intelligente. »

« Peu importe son intelligence. Elle est partie. » Et rien ne pouvait la ramener. Suirei semblait s'être résignée à la disparition de sa sœur. Maomao serra le poing.

« Et tu penses que quelqu'un d'aussi intelligent aurait pu oublier quelque chose ? »

L'esprit de Maomao vacilla. Il y eut un bang : Maomao posa une main sur la table tandis que Suirei se levait brusquement.

« Mes excuses », dit Suirei.

« Pas du tout. Tu n'as pas besoin d'être si rigide », dit Ah-Duo. « Je déteste les formalités excessives. Détends-toi. Tu sais que je ne suis pas du genre à faire des excès. »

Non, pensa Maomao, le moment était venu de s'excuser. Néanmoins, les paroles d'Ah-Duo lui rappelèrent quelque chose. Qu'était-ce ? Qu'était-ce ?

Elle essaya de se remémorer ce qui s'était passé. Quelque chose qui s'était passé dans la forteresse ? Ou peut-être avant... Avant, dans l'arrière-palais. Ou au cabinet médical ? Non, non. Ça devait être...

Maomao frappa la table. « La clinique ! Et la clinique ? Qu'est-ce qui lui est arrivé ?! »

Juste avant d'être kidnappée au palais arrière, Maomao était allée à la clinique. C'est là qu'elle l'avait vu : un livre sur l'étagère. Une encyclopédie.

Sur les insectes.

Elle était d'une extrême minutie. Maomao imagina la jeune femme qu'elle ne reverrait plus et sourit. L'idée qu'elle avait trouvé le seul moment possible pour montrer à Maomao ce qu'elle lui avait montré surpassa la douleur et élargit son sourire.

Avec le visage souriant et malicieux de Shisui en tête, Maomao donna une bonne claque à la table.

La clinique avait été temporairement fermée, avait-on dit à Maomao. Il était possible que toutes les femmes qui y travaillaient n'aient pas été au courant du plan d'évasion, mais celles qui l'avaient été étaient coupables d'un crime grave, et celui de Shenlü était le plus grave de tous. Elle avait tenté de se suicider, mais avait été interpellée et arrêtée.

Cependant, le palais arrière ne pouvait pas continuer sans la clinique, et il avait donc été rouvert, sous la surveillance d'un eunuque. Cependant, tout ce qui se trouvait dans l'établissement au moment de l'enlèvement de Maomao avait été confisqué, y compris l'encyclopédie.

« C'est ça que tu cherches ? » demanda Jinshi en lui tendant un livre. Il avait visiblement eu sa journée de congé. Devant la boutique, Gaoshun accepta une tasse de thé offerte par l'un des apprentis.

« Si vous me le permettez », dit Maomao en prenant le volume et en feuilletant les pages jusqu'à trouver l'endroit le plus marginal. Elle ouvrit lentement le livre et une feuille couverte d'écriture en tomba. Elle posa le livre par terre pour que Jinshi puisse le voir, puis ramassa délicatement la feuille tombée. « Oui, c'est bien ça. »

La feuille était couverte d'illustrations détaillées d'insectes. Ils se ressemblaient tous, et comme la légende indiquait « sauterelles », il s'agissait probablement de cela. Certaines illustrations montraient l'insecte en entier, tandis que d'autres étaient des études détaillées des pattes ou des ailes. Il y avait même des couleurs, bien qu'un peu délavées.

Les illustrations semblaient divisées en deux grandes catégories, voire une troisième, pour être précis. Maomao les esquissa en lisant le texte. « Je suppose que c'est l'apparence normale d'une sauterelle », dit-elle en désignant une image barbouillée de vert. Difficile de le dire à partir des illustrations en pied, mais les études des ailes montraient que ces insectes étaient un peu plus courts que les deux autres types.

« Et c'est cette variété qui devrait proliférer cette année », a-t-elle poursuivi. « C'est elle qui provoque une invasion d'insectes. »

Jinshi était parfaitement capable de lire le texte lui-même, mais Maomao voulait quand même le dire à voix haute. Cela aidait l'information à se fixer dans sa mémoire et la rendait plus facile à retenir. Jinshi ne l'en empêcha pas ; peut-être avait-il la même idée.

La sauterelle brune avait des ailes plus longues que celle verte.

Enfin, Maomao indiqua l'illustration au centre, dont la taille se situait entre celle des sauterelles vertes et brunes, et dont la couleur était également un mélange des deux. « Le texte suggère que ces dernières pourraient être à l'origine des dégâts limités aux cultures de l'année dernière. »

« En d'autres termes, une étape de transition vers la sauterelle brune. »

« Il semble que ce soit le cas. »

Dans certaines circonstances, la coloration et la forme des ailes des sauterelles changeaient. Ce changement s'opérait sur plusieurs générations, leur nombre augmentant à chaque couvée. Quant à savoir si leur corps avait changé en raison de l'augmentation de la population, ou si la population avait augmenté en raison de la modification de la forme de leur corps, le texte avançait l'hypothèse de la première hypothèse. Autrement dit, les insectes qui causaient des dégâts limités aux cultures laissaient présager des destructions bien plus graves par la suite.

« Vous dites qu'il y aura une famine plus généralisée cette année ? »

« Oui, même si nous ne pouvons pas dire quelle sera l'ampleur exacte de ce phénomène. »

Seulement, s'ils se trompaient, beaucoup de gens risquaient de mourir de faim. « Ce ne sont que des insectes », pourrait-on railler, mais parfois ces insectes pouvaient masquer le soleil et dévorer toutes les récoltes. Maomao, née et élevée dans la capitale, n'avait jamais vu une telle chose, mais nombre des filles du quartier des plaisirs étaient des filles de fermiers vendues lorsqu'un tel fléau avait laissé leurs familles sans rien à manger.

Et le moment n'aurait pas pu être plus mal choisi. La nation entière était en émoi après la destruction du clan Shi l'année précédente. Si une épidémie majeure devait survenir l'année suivant l'extermination du clan, cela serait de mauvais augure pour le pays tout entier.

Mais ce n'était pas ce qui intéressait Maomao ou Jinshi. Ce qu'ils voulaient savoir, c'était plutôt : si cette personne avait étudié les invasions

d'insectes, avait-elle trouvé un moyen de les enrayer ?

Hum...

Cependant, aucune des notes ne suggérait de produits chimiques particulièrement efficaces. Elles indiquaient seulement qu'en cas de destruction de cultures à petite échelle, il était crucial de traiter le problème avant qu'il ne passe à l'étape suivante. À cette fin, le texte énumérait quelques possibilités. Toutes s'apparentaient à une stratégie de « vagues humaines » : le mieux était de détruire les insectes alors qu'ils étaient encore au stade larvaire, et les notes décrivaient comment fabriquer plusieurs insecticides jugés particulièrement efficaces. Les ingrédients étaient relativement faciles à obtenir ; ils avaient sans doute été choisis en raison de la quantité importante de produit chimique nécessaire. Si les insectes étaient déjà matures, le texte recommandait d'allumer des feux de joie – une méthode ancestrale pour lutter contre les punaises, surtout en été. Les insectes se précipitaient simplement dans le feu et se consumaient.

« Tout cela, et nous n'avons pas vraiment appris quelque chose de significatif », a remarqué Maomao.

Je ne suis pas d'accord ; la situation aurait pu être bien pire si nous n'avions rien su de tout cela. Même la simple formule de l'insecticide peut être considérée comme un résultat valable.

Jinshi se gratta la tête, puis sortit une grande carte de sa robe. Elle représentait le pays de Li, de la capitale au centre jusqu'à la province de Shihoku-shu au nord, et même jusqu'à ses confins occidentaux. Plusieurs endroits étaient marqués de cercles à l'encre écarlate. Le nom de la zone centrale était d'ailleurs Kae-shu ; comment le nom de Shihoku-shu, qui incluait le nom même du clan Shi, pourrait-il évoluer à l'avenir ? Restait à voir, mais pour l'instant, rien ne semblait être prévu.

« Voici les villages agricoles où les cultures ont été endommagées », a demandé Jinshi. « Avez-vous remarqué quelque chose à leur sujet ? »

« Je crains de ne pas savoir exactement ce que je suis censée remarquer », dit Maomao. Elle avait entendu dire que les dégâts causés aux cultures par les insectes se produisaient souvent en plaine, et d'ailleurs, chacun des villages indiqués se trouvait dans une telle plaine. « Peut-être que le fait d'être en plaine donne aux sauterelles de la place pour se développer. »

« Peut-être. Mais il n'y a pas eu de dégâts importants causés par les insectes dans cette région depuis des décennies. » Jinshi balaya du doigt une

partie précise de la carte : les terres du nord qui avaient autrefois appartenu aux Shi. La région regorgeait de ressources naturelles et était bordée de forêts et de montagnes. Jinshi tapota la forêt du doigt avec irritation.

« Ne s'attend-on pas normalement à ce qu'une forêt abrite suffisamment d'oiseaux pour manger les insectes ? » a demandé Maomao.

« C'est drôle que tu dises ça. » Jinshi se gratta la tête d'un air gêné.

Shihoku-shu était, en principe, richement boisé, mais le bois de la région avait déjà été dénudé. L'impératrice régnante avait interdit l'abattage sauvage des arbres du pays, mais à sa mort, il semble que certains membres les moins scrupuleux du clan Shi aient repris l'exploitation forestière sans en informer la capitale. Ils augmentèrent le prix de leurs ventes sur le marché intérieur afin de ne pas attirer les soupçons, et vendirent le reste aux pays voisins. La déforestation se poursuivit jusqu'à l'épuisement des ressources naturelles de la région.

« Laisse-moi deviner. Grâce à ça, il n'y a plus d'oiseaux, ce qui ne suffit pas à endiguer une invasion d'insectes. »

« Cela semble être une hypothèse très raisonnable. »

Waouh, c'était déprimant.

Le désespoir de Jinshi s'expliquait donc en partie par ses espoirs déçus quant aux ressources forestières de Shihoku-shu. Il espérait probablement compenser le manque à gagner en vendant du bois et en utilisant les bénéfices pour acheter des céréales, mais cette situation ruina son projet.

Attendez...

S'il avait raison, Maomao pensa pouvoir deviner pourquoi l'impératrice régnante avait limité l'exploitation forestière – mais elle y réfléchirait plus tard. Au lieu de cela, elle consulta les schémas de l'encyclopédie. Puis elle révisa plusieurs fois la formule de l'insecticide, puis se leva enfin. Elle prit un livre sur l'étagère, le feuilleta et le montra à Jinshi.

« Je ne pense pas que cette formule produise suffisamment de produit chimique. Je vais préparer autre chose, même si ce ne sera peut-être pas aussi efficace. » Puis elle eut une autre idée. « Je suppose qu'il ne serait pas possible de brûler les zones où se trouvent les larves ? »

« Hum. Ça dépend de l'endroit, je suppose. Je suis d'accord, le feu pourrait être le moyen le plus rapide... »

Elle essaya de réfléchir à d'autres suggestions. « Tout ce que je trouve, c'est peut-être d'interdire la chasse aux moineaux. »

Les moineaux étaient habituellement considérés comme des nuisibles, mais ils se nourrissaient d'insectes, ce qui pouvait s'avérer important. S'ils pouvaient agir avant la maturation des céréales, il serait peut-être possible de limiter les dégâts. Mais cela risquait de provoquer des protestations de la part de ceux qui chassaient les moineaux pour gagner leur vie.

Il était difficile de dire quelle destruction pourrait être évitée si toutes ces idées étaient mises en pratique. Bien sûr, il se pourrait que rien ne se produise de toute façon, mais si c'était le cas, ce ne serait qu'une question de chance. Le rôle de ceux qui pratiquaient la politique était d'éliminer le risque de crise, même si les gens n'appréciaient pas toujours ce qu'ils faisaient.

« Interdire la chasse aux moineaux ? Si on l'instaure trop brutalement, on risque de se retrouver avec une rébellion », dit Jinshi. Même ici, dans la capitale, il y avait des restaurants spécialisés dans la « cuisine aux moineaux ». C'était un plat de base ; on en trouvait partout. « Peut-être que si on trouvait quelque chose pour les remplacer... »

Maomao eut une inspiration soudaine : « Et si tu parvenais à convaincre les gens que les plats à base de sauterelles font fureur à la cour ? » On croirait alors que les aristocrates recherchent des sauterelles pour se nourrir, et davantage de gens en attraperaient. Et si l'empereur en mangeait, les aristocrates qui suivaient ses caprices en adopteraient sans doute aussi.

Il y avait juste un problème : Jinshi était assis là, figé, son visage habituellement magnifique, blême.

« Je n'arrive pas à croire ce type », pensa Maomao. Elle avait presque envie de produire le reste des sauterelles mijotées, ici et maintenant.

Jinshi bougea enfin à nouveau, mais ce ne fut que pour lever les yeux, presser ses doigts contre son front et gémir. Il semblait partagé. Il finit par dire : « On pourrait peut-être envisager ça... en dernier recours. »

« S'il n'y en a pas trop, ça ne se verra pas », dit Maomao, un peu déçue. Elle sentait au moins que Jinshi était plus déterminé qu'avant. Apparemment, il détestait l'idée de manger des sauterelles.

Un léger sourire éclaira le visage de Maomao, figeant Jinshi. « Hum. Maître Jinshi ? »

« O-Oui, qu'est-ce que c'est ? » réussit-il à dire en bégayant un peu.

« Tu ne veux pas manger un morceau avant de rentrer ? » demanda poliment Maomao. Elle souriait maintenant.

Jinshi décida donc de dîner avant de partir. La boutique d'apothicaire étant, bien sûr, trop petite pour un service correct, Maomao trouva une pièce libre pour les accueillir. Naturellement, elle sortit les sauterelles restantes. Elle n'avait pas vraiment l'intention de le forcer à les manger ; c'était juste une plaisanterie. Elle avait bien l'intention de les lui reprendre dès que Jinshi semblerait le moins du monde contrarié par sa plaisanterie. (Et puis il y avait Grand-mère, qui la fusillait du regard.)

Cependant...

« Dis ahh ! » Maomao en prit un avec ses baguettes et fit mine de le lui donner avec une ardeur inhabituelle. Jinshi la regarda en silence.

Bon, peut-être que ça suffit, pensa-t-elle. Mais à cet instant, Jinshi, avec une légère hésitation, mordit dans la sauterelle que Maomao lui avait offerte pour plaisanter. Elle grimaça, et ce n'était même pas elle qui la mangeait.

Regarder Jinshi froncer les sourcils et mâcher, c'était avoir l'impression de voir quelque chose d'invisible. C'était différent, d'une certaine manière, de la fois où elle l'avait vu maquillé en femme, mais malgré tout, c'était comme si quelque chose n'existait pas en ce monde. Tous les autres présents semblaient avoir la même impression ; ils semblaient avoir été frappés par un éclair collectif.

Les mains de Gaoshun tremblaient. L'apprentie qui avait apporté le repas semblait sur le point de fondre en larmes, comme si elle avait laissé tomber sa poupée préférée dans la boue. Chou-u, venu chercher de la nourriture, fronçait les sourcils et secouait la tête comme pour dire : « Mauvaise nouvelle. » Même la patronne affichait un air de dégoût.

Jinshi les ignora tous tandis qu'il mâchait et avalait. Il paraissait toujours profondément perturbé, mais il tourna néanmoins vers Maomao un regard suppliant. « Congee. »

« Hum, tout de suite, monsieur. » Elle lui tendit le bol de bouillie, mais Jinshi ne fit aucun geste pour le prendre. Son regard alla de la bouillie à Maomao, puis de nouveau à Maomao.



Euh... Il va faire froid. Maomao choisit des lotus, se demandant où Jinshi voulait en venir. Peut-être n'aimait-il pas les ingrédients. Quoi qu'il en soit, il ne faisait que fixer le porridge. Puis, finalement, Jinshi mangea pratiquement le lotus dans sa main. Maomao ne dit rien, mais se demanda : « C'est quoi, un bébé ? » Elle prit un peu de bouillie avec le lotus ; elle semblait sur le point de déborder, alors elle le porta à sa bouche et il mangea goulûment.

Fronçant les sourcils, Maomao attrapa ensuite une sauterelle avec ses baguettes. Jinshi fronça les sourcils, mais mordit néanmoins l'insecte. On entendit Gaoshun inspirer bruyamment. On entendit aussi un léger bruit : c'était l'apprentie, recroquevillée par terre, au bord des larmes. Chou-u lui tapota le dos pour la consoler. Maomao se demanda si la vision était vraiment si choquante. Peut-être était-ce trop pour des yeux d'enfants.

« Je vais la sortir d'ici, Taches de son. Et monsieur, tu devrais prendre tes responsabilités. »

Jinshi était trop occupé à mâcher la sauterelle pour répondre. Il n'avait pas l'air d'apprécier la tâche, mais quand Maomao lui en tendit une autre, il la mangea docilement.

Chou-u conduisit la petite fille hors de la pièce ; à présent, de la morve coulait de son nez.

J'ai mal agi, pensa Maomao. Jinshi, malgré sa beauté, s'efforçait de ne pas se montrer plus que nécessaire, même à la Maison Vert-de-Gris. La tenancière ne voulait pas que les courtisanes le voient, s'il ne leur fournissait pas de travail. C'est donc la petite muette, la plus jeune des deux sœurs du quartier pauvre, qui lui avait apporté son repas. Elle n'avait pas été officiellement vendue, mais plutôt que de la renvoyer à son père, ils décidèrent de la laisser à la Maison Vert-de-Gris. Il y avait juste un hic : la tenancière, bien sûr, n'était pas assez altruiste pour la nourrir et la nourrir gratuitement, elle lui confia donc le travail d'apprentie. L'enfant avait un côté timide, mais, encore une fois, si l'alternative était de retourner auprès de son père, elle se montrerait à la hauteur.

Chou-u, qui se considérait comme le roi des gamins, intercédait fréquemment en faveur de l'apprentie nerveuse. (« C'est ma fidèle complice, après tout », expliqua-t-il, comme s'ils formaient une sorte de gang.)

Jinshi, qui avait enfin réussi à avaler la sauterelle, regarda à nouveau Maomao.

Ouais, d'accord, pensa-t-elle en portant à nouveau le lotus à sa bouche.

Après le départ de Jinshi, Chou-u apparut, ayant fini de protéger l'apprenti. « Hé, Taches de son. »

À la surprise de Maomao, il portait un pinceau et du papier. « Où as-tu trouvé ce papier ? »

« Oh, c'est grand-mère qui me l'a donné. »

« Ce vieux radin ? » Elle compta chaque pièce qui lui tombait sous la main. Maomao doutait fort qu'elle donne un objet aussi luxueux que du papier.

« Hé, tout ce que je sais, c'est qu'elle a dit que je pouvais l'avoir. Bref, assieds-toi là. »

"Pourquoi?"

Maomao voulait ranger la boutique et rentrer, plutôt que de céder aux exigences d'un enfant. Elle allait essayer de le chasser lorsqu'elle entendit une voix rauque derrière elle. « Bah, écoute Chou-u. Dors ici ce soir. Ce serait vraiment compliqué de devoir rallumer un feu en rentrant, non ? J'ai même préparé un pyjama pour toi. »

« Grand-mère, que se passe-t-il ? Voir quelque chose d'aussi dérangeant t'a-t-il rendu folle ? » Devant la gentillesse de la dame, les mots lui échappèrent. Les phalanges de Grand-mère frappèrent la tête de Maomao avec une rapidité inespérée de la part d'une femme aussi âgée. Malgré son pied dans la tombe, la vieille femme était plus grande que Maomao, et le coup fut si violent qu'elle vacilla.

« Ne me posez pas de questions. J'ai disposé un sac de couchage dans la chambre que nous avons utilisée plus tôt. Prends un bain avant de te coucher ; il devrait être encore chaud. »

Ça sent mauvais, pensa Maomao, mais ça ne l'empêcha pas de se diriger vers la chambre. Tandis que Chou-u étalait son papier, la dame préparait l'encre avec soin.

Tellement louche.

Les sœurs de Maomao, Pairin et Joka, étaient là, observant la scène, sans que Maomao comprenne pourquoi. Elles prenaient toutes deux le thé ce jour-là. Les autres courtisanes étaient occupées à recevoir les clients.

« Grand-mère, tu ne dois pas t'occuper de l'encens ? » demanda Maomao.

« Oh, Ukyou s'en occupe pour moi. Tout ira bien. »

Maomao se demandait encore pourquoi ils étaient tous réunis dans cette pièce alors qu'il y avait du travail à faire lorsque Chou-u eut fini de préparer son pinceau et la regarda. « Quoi ? » dit-elle.

« Dis-moi quel genre de gars tu aimes, Taches de rousseur », dit-il.

"Excusez-moi?"

De toutes les choses qu'elle avait imaginées, elle ne s'attendait pas à une telle bêtise. Elle sortit le pyjama du panier et commença à se préparer pour le bain. La dame, cependant, la tira par la manche pour l'arrêter. « Allez, sois sérieuse », dit-elle.

« Maomao, ma chère, tu ne dois pas te disputer avec notre charmante dame », dit Pairin. Même elle s'en mêlait !

Joka fumait la pipe, l'air mécontent. À cette heure-là, les clients allaient affluer au bordel, mais cette pièce était réservée à ceux qui préféraient la discrétion, et les risques de les croiser par hasard étaient minimes. Même la tenancière ne semblait pas disposée à râler sur l'impolitesse de Maomao.

« Allez, Taches de son, crache-moi dessus. Quel genre ? Tu les aimes grands ? Avec beaucoup de muscles ? »

« Je n'arrive pas à croire que je fais ça », pensa Maomao, mais elle décida qu'il valait mieux jouer le jeu. Elle s'assit sur le matelas et dit : « Je préfère qu'ils ne soient pas trop grands. » Ses pieds avaient froid, alors elle les glissa sous les couvertures.

« Hein ! D'accord », dit Chou-u.

« Et je préfère qu'ils aient un peu de chair sur les os, plutôt que d'être trop maigres. »

Avec un homme trop grand, la petite Maomao tendait le cou pour le regarder. Et s'il était trop maigre, on penserait qu'elle ne le nourrissait pas, et elle ne le voulait pas.

« Et les poils du visage ? »

« Ça ne me dérange pas, mais pas trop épais. »

Une moustache ou une barbe pouvaient être perçues comme viriles, mais pour Maomao, elles étaient tout aussi susceptibles de véhiculer une certaine obscénité. Elle était toujours agacée de voir un homme si négligé dans sa toilette qu'il avait encore du riz dans la barbe.

« Parlons des visages. »

« Doux, pas dur. » Elle ne voulait pas de quelqu'un avec l'air intense et

rusé d'un renard – en fait, elle le détestait. De telles personnes, selon elle, pourraient mourir dans un incendie.

« Si doux que leurs sourcils tombent ? »

« Tu peux prendre des libertés artistiques là-dessus. »

« Hmm. À peu près comme ça, alors ? » demanda Chou-u en brandissant le papier pour qu'ils puissent le voir.

« Mon Dieu, il est un peu ennuyeux, n'est-ce pas ? » dit Pairin, qui aimait les hommes plus costauds.

« Un peu à l'abri, à en juger par ce visage », dit la dame, peu impressionnée.

« Waouh. Impossible », fut la seule réponse de Joka. Bien qu'elle fût l'une des Trois Princesses, un défaut majeur pouvait la rendre difficile à gérer en tant que courtisane : elle détestait les hommes. Elle les rejetait d'emblée.

Finalement, Maomao a pu bien regarder le portrait et est devenu complètement silencieux.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? » demanda la dame en la regardant.

« Rien. J'ai juste été frappé par la ressemblance. »

« Une ressemblance ! Maomao, as-tu repéré quelqu'un de spécial ? » taquina Pairin, mais la dame ne parut pas plus ravie qu'avant.

Certes, elle ne le détestait pas, comme on le disait.

« Qui est cet homme exactement ? » demanda la dame.

« Eh bien... Homme n'est peut-être pas le mot juste. » C'était un eunuque, après tout. « Le portrait... Il ressemble exactement au médecin du palais arrière. »

Il y eut un long moment pendant lequel chacun enregistra cette réponse plutôt décourageante. Puis ils quittèrent promptement la pièce.

« Quelle déception », dit Pairin, qui s'apprêtait à entamer une conversation romantique. Complètement désenchantée, elle partit la première. Elle jeta un coup d'œil à Maomao en partant, mais Maomao fit semblant de ne rien remarquer. Puis la dame sortit, l'air elle aussi intéressée. Chou-u, quant à elle, se dirigea vers le bain.

Finalement, seule Joka resta avec Maomao, fumant sa pipe. La vieille femme ouvrit une fenêtre, laissant entrer un souffle d'air frais. Une demi-lune flottait dans le ciel, aussi sombre qu'une flaque d'encre et parsemé d'étoiles. De leur point de vue, ils pouvaient apercevoir d'autres fenêtres où

se dessinaient des silhouettes d'hommes et de femmes. Une succession d'histoires d'amour naissait ce soir-là, ici, dans ce bordel, et était vouée à s'éteindre avec la lumière du matin.

Joka regarda Maomao, une fumée violette s'échappant de ses lèvres. « Je ne peux pas dire que je ne compatissais pas avec vous. Les hommes ! On ne sait jamais quand leurs sentiments vont changer. Et s'ils sont puissants, ils n'en sont que pires. »

Elle posa sa pipe, d'un geste timide et pourtant magnifique. Joka était la plus jeune des Trois Princesses, et les clients appréciaient profondément l'éducation qu'elle avait reçue en tant que femme pleine de potentiel. Certains prétendaient que si l'on parvenait à suivre la conversation de Joka, on pouvait espérer réussir les concours de la fonction publique, et parmi ses habitués figuraient de jeunes hommes fortunés qui aspiraient à passer ces épreuves.

« Si tu ressemblais davantage à notre grande sœur Pairin, je ne t'en empêcherais pas. C'est une sorte de diablesse. Mais toi, tu es différente. Pairin s'impatiente, mais j'aimerais qu'elle comprenne que tu n'es pas elle. En fait, Maomao, tu me ressembles davantage. »

Maomao pensait avoir compris où Joka voulait en venir. C'était presque certainement...

« Tu ne trouveras jamais de prince dont le cœur ne changera jamais. C'est une leçon à laquelle tu ne peux échapper ici. Que peut bien te rapporter la confiance ? » Joka prit sa pipe et y déposa les cendres, puis elle y remit du tabac et prit un charbon dans le brasier. Une fumée blanche l'enveloppa. « En fin de compte, je suis une catin, et tu es la fille d'une catin. »

C'était la réalité.

Maomao regarda les cendres tomber dans le brasero et sentit un léger froncement de sourcils se former sur son front. « Ma sœur, tu ne trouves pas que ça suffit de fumer ? »

« Ça va, de temps en temps. Le problème avec ces bureaucrates sombres, c'est qu'ils détestent voir une femme avec une pipe. »

Quand elle ne recevait pas de clients, au moins, elle faisait ce qu'elle voulait. Comme pour le prouver, elle tira une longue bouffée de sa pipe et expira la fumée dans le ciel.

Chapitre 7 : L'Immortel au Serpent Blanc

Tout a commencé avec une histoire racontée par un client.

« Eh bien, au moins, ça explique pourquoi il y a si peu de joueurs ces derniers temps », dit Meimei, la sœur aînée de Maomao, allongée sur le côté, tout en plaçant une pierre de Go sur un plateau. L'apprentie qui lui était assignée était assise de l'autre côté du plateau, l'air nerveux, tandis qu'elle y posait quelques pierres. On aurait dit qu'elles travaillaient à des problèmes de stratégie à mort.

« Les hommes importants et imposants raffolent de choses étranges et nouvelles », dit Joka en expirant un peu de fumée de pipe. Pendant ce temps, Maomao préparait ses outils ; ses sœurs lui avaient demandé de pratiquer la moxibustion pour elles. La vie de ces femmes était dure, et elles avaient parfois besoin de se détendre et de se défouler. D'où des journées comme aujourd'hui, où elles n'avaient pas vraiment de travail à faire.

Meimei affirma que c'était l'homme avec qui elle jouait au go la veille qui le lui avait dit. Il prétendait qu'il y avait quelqu'un d'encore plus remarquable que les Trois Princesses de la Maison Vert-de-Gris, une jeune femme qui semblait être une immortelle mystique.

« Je crois qu'on est trop vieux pour eux maintenant », faillit cracher Joka. « Et dire qu'avant, ils nous traitaient comme des bijoux ! »

« Oui, bien sûr », dit Maomao d'un ton apaisant en encourageant Joka à s'allonger sur le ventre et en commençant à placer des herbes à des endroits précis de son corps avant de les allumer. « Ahhh », gémit Joka avec sensualité. Ses orteils se recroquevillèrent presque. Maomao aurait aimé pouvoir rassurer sa sœur en lui disant qu'elle était encore plus qu'une femme.

« Il a dit que ses cheveux étaient d'un blanc immaculé », leur expliqua Meimei. « Et si c'était ça, on pourrait dire que c'est une fille aux cheveux blancs. Mais... Il a aussi dit que ses yeux étaient rouge vif. »

Cheveux blancs et yeux rouges ? C'était effectivement inhabituel, reconnut Maomao d'un hochement de tête. Ayant terminé avec Joka, elle commença à appliquer le moxa sur Meimei. Meimei tendit une jambe fine sous l'ourlet de sa robe. Maomao roula soigneusement le tissu pour éviter qu'il ne brûle, puis alluma les herbes.

« Pas seulement des cheveux blancs, mais aussi des yeux rouges ? Alors elle est albinos ? » demanda Maomao.

« Probablement », dit Meimei, acquiesçant avec Joka. L'apprentie tenant les pierres de Go, incapable de suivre, tira sur la manche de Maomao. C'était la jeune fille qui avait failli fondre en larmes en voyant Jinshi manger les sauterelles. Maomao avait appris qu'elle s'appelait Zulin. Sa sœur aînée portait le même nom, mais l'aînée avait l'intention de changer de nom pour symboliser sa rupture avec son père. Et Maomao n'avait aucune intention de se soucier de retenir un nom qui allait bientôt changer.

Maomao lança un regard à la fillette, mais voyant l'enfant reculer, elle céda. « Il est très rare qu'une personne naisse sans couleur de peau. Sa peau et ses cheveux sont blancs, et ses yeux sont rouges parce qu'on peut voir le sang à l'intérieur. On les appelle albinos. »

Cela se produisait aussi chez les animaux. Les serpents et les renards blancs étaient considérés comme porte-bonheur et vénérés comme des dieux. Mais qu'en était-il des humains ? Maomao avait entendu parler d'un pays lointain où les enfants albinos étaient considérés comme des panacées et parfois mangés. Elle n'accordait cependant aucun crédit à cette histoire. Luomen, le père de Maomao, lui avait expliqué que les cheveux et la peau blancs ne représentaient rien d'autre qu'une absence de coloration ; autrement, les albinos étaient comme tout le monde.

Un jour, une seule fois, Maomao avait attrapé un serpent blanc. C'était l'une des créatures les plus étranges qu'elle ait jamais rencontrées. Quant à cette femme albinos, il semblait que la fascination qu'elle exerçait sur elle avait conduit les gens à la considérer comme une immortelle. Autrement dit, elle était perçue comme un bon signe plutôt que comme un mauvais signe.

« Ces connards pompeux se laisseront bientôt d'elle », a déclaré Joka.

« Je ne sais pas », répondit Meimei en tendant l'autre jambe. « Ils prétendent qu'elle peut vraiment utiliser les arts immortels. »

Cela fit froncer les sourcils à Maomao. D'après l'histoire de Meimei,

cette femme pouvait lire dans les pensées et transformer les métaux. Cela semblait aussi absurde que tout ce que Maomao avait pu entendre, mais les imbéciles et leur argent étaient vite séparés, surtout les imbéciles fortunés. L'« immortelle » avait débuté dans un petit espace d'exposition, mais elle louait désormais le plus grand théâtre de la capitale.

Elle ne donnait qu'un seul spectacle chaque soir, et les hommes fortunés qui fréquentaient habituellement le quartier des plaisirs faisaient la queue pour la voir. Les dames d'ici auraient bien pu se plaindre. Et lorsqu'un de leurs clients se présentait enfin après une longue absence, il ne pouvait parler que de la beauté surnaturelle de cette immortelle et de ses incroyables pouvoirs. Pas vraiment de quoi allumer les flammes du romantisme.

La baisse de vingt pour cent des revenus du bordel était suffisante pour que la tenancière claque sa pipe sur tout ce qui se trouvait à proximité. Les courtisanes de la classe moyenne voyaient toujours autant de clients, mais la Maison Verdigris était un bordel de luxe. Sa survie dépendait de sa capacité à attirer les meilleurs clients.

« Qui a besoin de voir un spectacle plus d'une fois ? » marmonna Maomao.

Elle avait l'intention de faire cette remarque pour elle-même, mais Ukyou, le serviteur en chef, répondit : « Oh, vous seriez surpris. »

Ukyou, un homme d'une quarantaine d'années, avait eu fort à faire ces derniers temps, s'occupant de Chou-u et de Sazen. Il semblait avoir enfin réussi à reprendre son souffle juste avant que les lanternes ne s'allument pour la nuit. Il grignotait un gros pain à la viande en guise de déjeuner tardif. Maomao lui offrit du thé (infusé avec les feuilles restantes) ; il dit « Merci » et but une gorgée pour faire passer son repas. « Tu connais le liandan-shu, n'est-ce pas ? »

« Tu parles de ça maintenant ? »

Le Liandan-shu était un art qui visait à aider une personne à atteindre l'immortalité. Cela avait suffi à faire briller les yeux de Maomao lorsque son père lui en avait parlé, mais il avait rapidement ajouté qu'elle ne devait jamais s'y essayer. C'était peut-être une pratique douteuse.

« Tu dis qu'elle prétend avoir le pouvoir de l'immortalité ? »

« Peut-être. Elle a une apparence inhabituelle, et on dit qu'elle peut lire dans les pensées. »

« Ah. »

Les grands et les puissants pourraient arriver sceptiques, mais lorsque cette femme leur a révélé leurs pensées, que ressentiraient-ils ? Tout sentiment d'être ridiculisé pourrait se transformer, pour ainsi dire, en foi. Et cela pourrait les convaincre de l'existence d'un élixir d'immortalité.

Mais si ce n'est pas la chose la plus stupide que j'ai jamais entendue...

Maomao connaissait quelqu'un qui, après de nombreuses tentatives pour créer un élixir d'immortalité, avait réussi à produire un médicament de « résurrection ». Un véritable exploit pour un médecin, mais les effets secondaires laissaient encore beaucoup à désirer.

Maomao serra les poings. Elle savait qu'il était vain de souhaiter la présence du médecin, mais s'il l'avait été, il aurait peut-être pu leur donner une meilleure idée de la manière de prévenir les dégâts causés par cette invasion d'insectes. La catastrophe n'était pas encore arrivée. S'ils pouvaient agir maintenant, ils pourraient peut-être changer les choses. Jinshi et ses proches se creusaient la tête pour trouver des mesures préventives, mais le reste des notables du pays prenait la question à la légère, au mieux.

Maomao s'interrogeait sur les prétendues capacités de cette femme. « Et alors ? Elle prétend posséder un élixir d'immortalité, et c'est comme ça qu'elle attire les clients ? »

« Aucune idée », dit Ukyou. « Je viens d'apprendre ce que disaient les gardes du corps des gros bonnets. » Il enfourna le reste de son pain à la viande et le fit passer avec le reste du thé. Il était temps d'allumer les lanternes. « Si tu es si curieux, pourquoi n'irais-tu pas voir le spectacle ? »

« Tu penses que je paierais autant pour voir si peu ? »

« Alors, je demanderai à quelqu'un de t'emmener ? » Il lui fit un clin d'œil amical et partit.

Supplier qui ? pensa Maomao en grognant de dégoût. Personne n'a autant de temps libre.

Quelques jours plus tard, Maomao reçut un visiteur inattendu.

« De tous ceux que j'imaginai, je ne l'avais jamais imaginé », dit Ukyou en se grattant le menton. Il était souvent à la Maison Verdigris ces derniers temps pour s'occuper des enfants. À peine avait-il amené le visiteur à Maomao qu'il disparaissait à nouveau.

« Oui... De tous les gens... » dit Maomao.

« Je vous remercie d'être un peu plus poli », souffla le visiteur. C'était un homme de petite taille, avec des lunettes rondes encadrant des yeux

perçants de renard, et il tenait un boulier. Il s'appelait Lahan – oui, du clan La. Il était le neveu et le fils adoptif du stratège excentrique, et il était venu inviter Maomao à voir le célèbre spectacle. Il avait même des amis pour les accompagner.

« Je ne savais pas que tu t'intéressais au... divertissement », dit Maomao, qui avait préparé du thé tiède infusé à partir de quelques feuilles restantes, uniquement pour la forme.

« Quand tout le monde semble intéressé, comment ne pas être intrigué ? » Lahan remonta ostensiblement ses lunettes sur son nez.

À côté de lui se tenait un homme que Maomao ne reconnaissait pas, arborant un large sourire. Probablement pas trente ans, il avait les traits délicats et une expression posée. Maomao lui fit un bref signe de tête poli avant de reprendre sa conversation avec Lahan.

« On dit que cette femme albinos est vraiment belle », remarqua-t-il. Maomao savait pertinemment que Lahan ne s'intéressait pas particulièrement aux belles choses. Contrairement aux hommes ordinaires, il prétendait voir la beauté dans les chiffres. De toute évidence, le fils adoptif de l'excentrique était lui-même plutôt atypique.

« Et tu m'invites, pourquoi ? »

« Ne me dis pas que ça ne t'intéresse pas. »

Il avait raison sur ce point, au moins. Mais quel intérêt Lahan avait-il à l'emmener avec lui ? Maomao jeta un coup d'œil autour de lui.

« Si tu t'inquiètes pour mon père, il n'est pas là. Et il ne sera pas là. »

« Tu es sérieux ? » Maomao n'aurait pas hésité à se servir d'elle comme d'un agneau sacrificiel pour s'attirer les faveurs du stratège excentrique.

« Je suis sérieux. Cependant, un de ses subordonnés est avec nous. » Lahan désigna l'homme à côté de lui. Maomao fronça les sourcils avant de pouvoir se retenir.

« Ne me regarde pas comme ça », dit le jeune homme, blessé. « Lak... » Il allait prononcer son nom, mais un regard sur le visage de Maomao le dissimula rapidement sous une toux. « Hum. Puis-je, euh, l'appeler le stratège ? »

L'expression de Maomao se transforma en quelque chose qui méritait d'être regardé en face, ce qui le fit pousser un soupir de soulagement. « Je suis le subordonné du stratège. Je m'appelle Rikuson. »

« Maomao », dit-elle après un moment.

« Oui, j'ai entendu parler de vous. »

Maomao lança un regard dur à Lahan. Pourquoi l'excentrique n'était-il pas là lui-même ? Pourquoi envoyer quelqu'un à sa place ? L'homme aux cheveux crépus et à lunettes écarta les bras, impuissant. « On dirait que mon père ne va pas quitter la maison avant un moment. » Cela ne semblait pas lui faciliter la vie.

« Hein. » Cette remarque semblait significative, mais Maomao ne prévoyait rien de bon à sa venue. « Je ne comprends toujours pas pourquoi vous m'invitez. » Lahan ne faisait jamais rien sans en calculer le bénéfice potentiel ; il était le seul que Maomao connaissait capable de rivaliser avec la vieille dame en matière d'avarice.

« Il y aura bientôt des négociations avec l'Ouest, et nous pensions demander à cette troupe de se produire pour eux. »

"Continue."

« Il y aura des femmes parmi la délégation, voyez-vous, et j'ai pensé qu'il serait judicieux d'avoir le point de vue d'une femme sur la performance. »

« Foutaises », rétorqua Maomao. Certes, Rikuson était là, mais elle s'en fichait ; elle n'avait aucune intention de se montrer polie juste parce qu'un des laquais du stratège était là.

Lahan écarta à nouveau les mains, plus délibérément cette fois. Franchement, le geste était agaçant. Elle soupçonnait qu'il ne lui avait donné cette excuse que pour voir si elle allait le démasquer.

Soudain, Rikuson intervint : « En fait... » Il semblait mal à l'aise. Anxieux, même. Ne sachant pas comment s'expliquer. « Mon... euh. Mon supérieur. Le stratège. Il a laissé échapper que... il est effectivement curieux. C'est aussi simple que ça. »

Rikuson, motivé par ce qui semblait n'être qu'une remarque en passant, avait commencé à enquêter sur cette troupe d'artistes. Il ne trouva aucun fondement aux dires du stratège, si ce n'est ses propres instincts vaguement surnaturels.

« Mais j'ai entendu une rumeur à leur sujet qui m'a fait réfléchir », dit-il, puis, l'air étonné, il commença à raconter l'histoire qu'il avait entendue.

J'espère que ça ne va pas lui causer plus de problèmes, pensa Maomao en enfilant une veste matelassée en coton, un excellent article qu'elle avait reçu gratuitement à la boutique de vêtements. La couleur était plus criarde

qu'elle ne l'aurait souhaité d'habitude, mais elle n'allait pas refuser des vêtements gratuits, ni même les négliger.

Bien au chaud, elle sortit et se dirigea vers la voiture qui l'attendait. Il faisait déjà nuit et des flocons de neige flottaient dans le ciel. Elle avait demandé à Ukyou de donner le dîner à Chou-u ; si elle avait dit au gamin où elle allait, il aurait simplement exigé de l'accompagner.

« On y va ? » demanda Rikuson en lui ouvrant poliment la portière du carrosse, comme à une princesse. Lahan était déjà assis à l'intérieur. Il portait une paire de lunettes différente de d'habitude – peut-être sa façon de se déguiser. Rikuson s'assit à côté de lui, puis le cocher fit claquer les rênes.

Le théâtre où se produisait la prétendue mystique se trouvait à l'extrémité est du centre de la capitale. Situé à proximité des résidences huppées, c'était le quartier le plus chic d'une ville dont chaque recoin regorgeait de boutiques. Ce bâtiment, cependant, accueillait habituellement des troupes de théâtre ; une femme seule – même une prétendue immortelle – se produisant seule était tout à fait inhabituel.

Elle semble être une mystique populaire, pensa Maomao : lorsqu'ils descendirent du wagon, une foule entière faisait déjà la queue. Un homme prenait des pièces et conduisait les clients à l'intérieur.

La femme était surnommée Pai-niangniang, « la Dame Blanche », d'après son apparence. Un nom plutôt somptueux pour une artiste simple.

« De quoi s'agit-il ? » demanda Maomao, sans avoir l'intention de le dire à voix haute. Tous les clients étaient parés, mais la plupart avaient le visage couvert de voiles ou de masques étranges, seuls quelques-uns s'en passant.

Lahan couvrit la tête de Maomao d'un voile agréable au toucher, puis lui, Rikuson et l'homme musclé qui leur servait de garde du corps mirent tous des masques qui cachaient la moitié de leur visage.

« C'est la règle », expliqua Lahan. « Tout se passe tellement mieux quand on a un petit prétexte pour faire semblant de ne reconnaître personne. »

Autrement dit, certains des personnages riches et importants attirés par ce spectacle s'en sont peut-être un peu trop amusés. Ou peut-être était-ce là l'attrait de l'atmosphère de carnaval : l'occasion de s'abandonner à l'étrange.

Elle devait avoir des sponsors, pensa Maomao en voyant le prix des billets ; il serait difficile de louer une salle aussi prestigieuse à ces prix. Même la plupart des représentations théâtrales complètes étaient financées

par des sponsors ; un spectacle solo avec un artiste itinérant en aurait d'autant plus besoin. Pendant ce temps, Maomao remarquait à peine ce qui, en rapport avec l'économie, échappait à Lahan ; elle le voyait regarder autour de lui, le boulier tournant dans sa tête.

À l'intérieur, il y avait une scène, avec une vingtaine de tables dressées devant. Le plafond était voûté, offrant une vue dégagée depuis le deuxième étage. L'endroit pouvait probablement accueillir une centaine de spectateurs, voire plus. Des bâtiments plus grands, situés à l'arrière du palais, permettaient d'accueillir davantage de personnes, mais celui-ci avait été conçu pour que chacun puisse avoir une vue sur la scène. Par respect pour le public, les piliers et les chevrons étaient sculptés de motifs délicats et ravissants.

Une immense lanterne était suspendue au plafond, baignant l'espace d'une lueur trouble. Maomao et les autres étaient assis à gauche, à deux rangs de la scène. Les tables comptaient quatre places, ce qui signifiait qu'avec leur garde du corps, ils formaient le nombre idéal. Les sièges au premier plan étaient occupés par un homme corpulent et la jeune femme pendue à son bras.

« La section centrale est la plus populaire. Ça fait grimper les prix à des niveaux exorbitants », lui expliqua Lahan, visiblement agacé. Mais les places qu'ils occupaient ne devaient pas être bon marché non plus. Ça devait être une source d'irritation pour un radin comme lui.

« Je pense qu'on aurait pu se contenter d'être un peu plus en retrait », dit Rikuson. Certes, les meilleures places suggéraient le pouvoir et la richesse de leurs occupants ; il était clair que l'homme au premier rang avait beaucoup d'argent, à tout le moins. (Maomao se souvenait d'un marchand qui avait récemment vécu dans le quartier des plaisirs, quelqu'un qui lui ressemblait beaucoup.)

À peine assis, des serveuses souriantes les abordèrent avec des boissons, et des gâteaux cuits au four leur furent servis en guise d'en-cas. Une combinaison inhabituelle, observa Maomao. Elle huma la boisson pour tester.

« C'est de l'alcool. Tu ne vas pas boire ? » demanda Lahan.

En fait, Maomao aimait l'alcool. Mais elle voulait avoir les idées claires en voyant cette Dame Blanche.

« Plus tard. Ou préfères-tu que je vérifie s'il y a du poison ? » demanda-

t-elle.

« Ne vous inquiétez pas. » Lahan posa également son verre sur la table – il ne tenait guère mieux l'alcool que le stratège excentrique. Rikuson, suivant l'exemple de Lahan, ne montra aucune intention de toucher à ses rafraîchissements.

« Tu ne veux pas boire ? » lui demanda Maomao.

« Je ne devrais pas être le seul à ne pas être sobre. »

Et bien sûr, le garde du corps ne voulait pas boire, même si sa bouche, non cachée par son masque, révélait sa déception à ce sujet.

Un rapide coup d'œil autour de lui suggéra que l'alcool était plutôt bon, et à en juger par le nombre de personnes dégustant les gâteaux, les deux allaient bien ensemble. Maomao, bien que pensant que Rikuson n'avait pas besoin d'être aussi prévenant, reporta son attention sur la scène.

Une brume blanche flottait dans la salle obscure. Au son d'un gong, l'artiste principale apparut sur scène tel un rayon de lumière. Sa peau était blanche, ses vêtements blancs, et ses cheveux blancs n'étaient pas attachés, mais tombaient en cascade dans son dos. Sur ce fond blanc, ses lèvres et ses yeux rouges se détachaient avec éclat.

Alors que le son du gong résonnait dans la salle, la Dame Blanche se dirigea vers le centre de la scène, où un magnifique bureau l'attendait. Debout devant, elle prit un morceau de papier posé dessus et le montra au public ; il contenait un schéma représentant la scène et le bureau.

Un homme vêtu de blanc monta sur scène. Ses cheveux étaient noirs, mais son apparence ressemblait beaucoup à celle de la Dame ; il était manifestement son assistant. Il lui prit le schéma des mains et le colla au mur de la scène. Puis il se tourna vers lui et lui lança quelque chose – une sorte d'arme de jet, peut-être. L'objet long et fin transperça le papier et s'y planta. Le mur avait visiblement été préparé à l'avance pour qu'il soit facile d'y planter le couteau.

Il y avait maintenant un trou dans le papier. Il se trouvait précisément à l'emplacement de la deuxième rangée à gauche. « Qui est assis à ce siège ? » demanda l'assistant.

« C'est nous, n'est-ce pas ? » demanda Lahan à Maomao.

« Oui, monsieur, il semblerait que oui », répondit-elle.

« Que devrions-nous faire à ce sujet ? »

« J'ai bien peur de ne pas savoir, monsieur... »

Lahan ne s'intéressait guère au sujet, et Rikuson ne semblait guère du genre à faire le pitre sur scène. Leur garde, bien sûr, était là pour... eh bien, les surveiller.

« Et si tu montais ? » demanda Lahan en désignant Maomao. « C'est l'occasion idéale de la voir travailler de près. »

Maomao resta silencieuse un moment, se demandant ce qu'elle devait faire, mais elle décida que c'était une occasion à ne pas manquer. « Je reviens dans quelques minutes », dit-elle avant de monter sur scène.

La Dame Blanche paraissait encore plus éclatante sous la lumière vacillante de la lanterne, sa peau si pâle que les veines étaient visibles en dessous. Il ne s'agissait clairement pas de quelqu'un se faisant passer pour albinos en se saupoudrant de poudre.

« Veuillez écrire un numéro. N'importe lequel », dit-elle d'une voix à peine audible. L'homme à côté d'elle répéta l'instruction assez fort pour que toute la salle l'entende. La Dame poursuivit : « Ne me laissez pas voir ce que vous écrivez. Pliez le papier quand vous avez terminé, assez petit pour que personne ne puisse le lire. »

Puis, elle et son assistante tournèrent le dos à Maomao. Maomao prit le pinceau fourni et commença à écrire ; il était déjà chargé d'encre, à tel point qu'il était presque difficile d'écrire. La sensation légèrement désagréable de l'encre suggérait qu'elles n'avaient pas fait l'effort de se procurer des instruments d'écriture de qualité supérieure. Un tampon était posé sur le bureau pour éviter que l'encre ne transperce.

Ils n'avaient pas besoin de rendre l'encre si collante, pensa Maomao. Elle était presque granuleuse. Juste une de ces choses bizarres qui la dérangent.

Après avoir écrit un numéro, elle a plié le papier et a dit : « J'ai fini. »

La Dame Blanche et son assistante se retournèrent. L'homme emporta le bureau et le remplaça par quelque chose apporté sur un chariot bruyant. On aurait dit une boîte contenant une collection de cylindres étranges. Cent cylindres, disposés en dix rangées et dix colonnes.

« Puis-je vous demander d'insérer le papier dans l'un de ces tubes ? » demanda la Dame Blanche, puis elle et l'homme se retournèrent. Maomao ne jugea pas cela vraiment nécessaire ; les tubes n'étaient visibles ni de la scène ni des spectateurs. Néanmoins, elle fit une boule de papier encore plus petite et l'enfonça dans l'un des tubes. Le papier était souple, mais le

tube était étroit et il lui fallut un peu de travail. D'un bon coup de pouce, elle y parvint, sans toutefois envier la personne qui dut le retirer. Une fois terminé, elle recouvrit la boîte d'un fin voile pour dissimuler les tubes.

L'assistant de la Dame prit alors la boîte et la transporta vers un autre bureau, dans un coin de la scène. Le voile, aussi fin et léger soit-il, flottait à mesure qu'il avançait.

« C'est prêt », annonça-t-il. Immédiatement, un coup de gong retentit. Maomao fut surprise, et elle fut heureuse de porter elle-même un voile pour que personne ne voie ses yeux s'écarquiller.

Quant à la Dame Blanche, elle sourit et tendit la main. Maomao comprit le message et tendit la sienne ; elle sentit des doigts pâles et glacés saisir son poignet. Cette fois, on entendit un tintement de clochettes. La Dame Blanche fixa Maomao avec insistance.

Ah... Elle doit avoir une mauvaise vue, pensa Maomao, remarquant que les yeux de la Dame s'agitaient parfois dans différentes directions. Ses yeux étaient également dépourvus de pigment. La vie devait être dure pour elle.

Alors que Maomao était perdu dans ses pensées, la Dame Blanche dit : « Le nombre que tu as écrit est sept. »

Maomao sursauta. « C'est exact. »

Les lèvres rouges se tordirent en un regard méprisant. Quand Maomao croisa ces yeux cramoisis, ils lui rappelèrent le serpent blanc qu'elle avait attrapé autrefois. Lui aussi avait les yeux rouges et la peau blanche. Lorsqu'elle avait essayé de le rôtir, son père s'était mis en colère ; il avait dit que c'était un messenger des dieux et qu'elle ne pouvait pas le manger. Maomao savait que ce n'était pas un messenger divin. C'était un animal qui avait la peau blanche pour des raisons tout à fait banales. Mais son père, à sa grande frustration, pouvait parfois se comporter ainsi, soulevant des arguments illogiques aux moments les plus inattendus.

Au moment où Maomao menaçait d'être engloutie par ces grands yeux ronds, le gong retentit de nouveau. Peut-être était-ce le brouillard qui la réchauffait et lui donnait mal à la tête. Elle ressentit une pointe d'irritation à la sensation d'une mouche bourdonnant autour de ses oreilles, mais la Dame Blanche reprit la parole.

« La troisième rangée à partir du haut, la deuxième à partir de la gauche. »

Maomao marqua une pause.

"Bien?"

L'assistant retira le voile pour révéler au public le contenu de la boîte. Il prit le tube trois rangées en partant du haut et deux en partant de la gauche et y enfonça un bâtonnet fin.

Pop ! Le papier que Maomao avait glissé dedans s'envola. L'homme le déplia pour révéler le chiffre sept – de la main de Maomao, bien sûr.

Maomao retourna à sa place, se demandant ce qui se passait. La salle résonnait de voix joyeuses et enjouées ; une grande partie du public semblait agréablement ivre. Lahan et les autres, cependant, attendaient avec attention le retour de Maomao.

« Alors, dis-moi, c'était quoi ça ? » demanda Lahan, maintenant plein d'enthousiasme.

« Fouillez-moi. »

« Attends... Elle t'a peut-être glissé une petite pièce dans la main ? »

« Contrairement à certains d'entre nous, je ne travaille pas de cette façon. »

« Moi non plus ! Il n'y a aucune beauté là-dedans. »

Cet homme n'avait aucun sens pour Maomao : il adorait même les plus petites pièces, et pourtant, il prétendait qu'elles distinguaient la beauté de l'impureté. Mais elle remarqua Rikuson qui riait tout bas.

« Vous voyez bien que je n'ai rien », dit Maomao en ouvrant les mains et en retroussant ses manches pour prouver qu'elle n'avait pas été achetée.

« Quelqu'un t'a vu alors ? »

« J'en doute vraiment. »

Seules la Dame Blanche et son assistante étaient montées sur scène avec elle. Maomao pensait que personne ne l'avait vue écrire le numéro, et le tuyau dans lequel elle avait placé le papier avait été masqué par le tissu. Mais peut-être... pensa-t-elle.

Elle jeta un coup d'œil vers la scène, baignée par la lueur inégale de la lanterne suspendue au plafond. Elle avait cru qu'il y avait peut-être un miroir permettant aux artistes de voir le numéro qu'elle avait écrit, mais ce ne semblait pas être le cas. Il semblait difficile d'accrocher un tel objet au plafond – et de toute façon, il en fallait un.

Mais surtout, la vue de la Dame Blanche était trop mauvaise pour cela. Tout ce qui se trouvait devant elle, à part un shaku, paraissait flou. Maomao y réfléchissait encore lorsque la partie suivante du spectacle commença. Un

nouveau bureau fut apporté et divers ustensiles disposés dessus. La Dame prit une petite pièce de métal fine parmi eux avec des baguettes. Elle choisit également un plat.

Son assistant prit le métal et le plat, les déposa sur un plateau et se mit à arpenter le théâtre avec. Le morceau de métal ne semblait être qu'une simple plaque de bronze poli ; le plat, quant à lui, était profondément encastré pour que le liquide ne se répande pas. L'assistant sauta le deuxième étage – visiblement, il n'eut pas le temps de monter jusqu'en haut –, provoquant quelques protestations d'en haut. Mais, selon Maomao, c'était exactement ce qu'on attendait des sièges bon marché.

Lorsque l'homme revint sur scène, la Dame Blanche reprit la plaque de métal et le plat. Elle plaça ensuite le métal dans le plat et le plaça dans un feu allumé presque sans que personne ne s'en aperçoive. Elle se mit à réciter ce qui ressemblait à un sort, puis se mit à danser. Dans la pièce sombre et brumeuse, son corps tout entier semblait briller.

Lorsque la danse fut terminée, la Dame prit les baguettes et retira le morceau de métal du feu.

La couleur avait changé. La teinte rougeâtre du bronze était devenue argent pur. Plusieurs personnes au premier rang s'exclamèrent d'émerveillement.

« Le bronze s'est transformé en argent ! » a crié quelqu'un.

« Quoi ? Vraiment ?! »

Ceux qui étaient au fond ne voyaient pas bien ce qui se passait sur scène, mais ils voyaient les réactions des autres et s'avançaient avec intérêt. Les gardes parvinrent à empêcher quiconque de monter sur scène, mais c'était largement suffisant pour voir ce qui se passait.

La Dame trempait le métal dans un liquide, puis l'essuyait avec un chiffon. Cette fois, elle l'exposait directement au feu.

Les cris se firent plus forts : « L'argent s'est changé en or ! »

En effet, la feuille d'argent s'était transformée en or scintillant. La Dame la secoua avec ses baguettes pour en évacuer la chaleur et la déposa sur le plat. Son assistante la souleva pour que chacun puisse voir clairement l'or brillant.

« Peux-tu expliquer cela ? » demanda Lahan à Maomao en essuyant ses lunettes.

Maomao eut un sourire narquois. « Oui, plus tard. Pour l'instant,

profitons du spectacle. » Ses yeux pétillaient ; en fait, elle répugnait à détourner le regard de la performance sur scène. Avec Lahan, sa voix prit un ton qu'elle réservait habituellement aux plaisirs ; cela aurait pu paraître un peu étrange à Rikuson, mais vu qu'il servait quelqu'un de vraiment étrange, peut-être était-il prêt à ne pas se laisser perturber.

De toute façon, Maomao avait d'autres préoccupations. C'est fascinant, pensa-t-elle, si impatiente de découvrir la panoplie de techniques inhabituelles déployées qu'elle en oublia presque de cligner des yeux. La femme n'était peut-être pas immortelle, mais il était clair qu'ils ne pouvaient pas la rejeter d'emblée.

La Dame Blanche leur montra une grande variété de divertissements fascinants. Elle plaça une pierre humide sur un morceau de papier et récita un sort dessus, peu après quoi ils s'enflammèrent. Elle fit apparaître des papillons comme par magie, et tandis qu'ils s'envolaient, ils semblèrent s'incinérer à leur tour, se réduisant en cendres en plein vol. Chaque démonstration suscita un concert de « oh » et de « ah » du public.

Finalement, la Dame brandit un liquide argenté scintillant. Tous les regards de la maison étant rivés sur la substance mystérieuse, elle le versa dans une petite tasse et le but d'un trait.

Maomao faillit s'étouffer, résistant de justesse à l'envie de bondir de son siège. Heureusement, elle s'arrêta avant de se relever et se concentra intensément sur la Dame.

« J'espère que vous avez passé une agréable soirée à mon spectacle », dit la Dame en souriant, puis elle descendit de scène. Pendant ce temps, le public continuait de bavarder avec enthousiasme sur ce qu'il venait d'observer. Certains avaient les yeux qui brillaient comme des flammes, tandis que d'autres fixaient avec adoration l'endroit où l'immortel venait de se trouver. Seul le groupe de Maomao semblait moins intéressé, peut-être en partie parce qu'ils n'avaient pas bu de vin.

« Elle est vraiment spéciale », remarqua Rikuson en tendant enfin la main vers sa tasse. Maomao, cependant, l'arrêta instinctivement, le regardant avec inquiétude. « Il y a quelque chose qui ne va pas ? » demanda-t-il.

« Oui », dit Maomao en prenant sa propre tasse. Elle la renifla, puis déposa une goutte de vin sur sa peau. Voyant son comportement, elle en but une petite gorgée. « C'est mélangé à quelque chose », dit-elle. Il n'y avait

pas beaucoup d'alcool. C'était plus proche du jus – très buvable, mais avec plusieurs autres saveurs contradictoires. Il semblait que les boissons avaient été frelatées par plusieurs autres substances, dont peut-être du sel.

« Ce n'est pas toxique », dit Maomao. Mais malgré sa faible teneur en alcool, il semblait avoir un effet percutant. C'est tout.

Puis il y eut la lumière vacillante de la lanterne. La salle obscure. La brume inquiétante et la femme fantasmagorique sur scène. Les étranges phénomènes dont le public avait été témoin.

Eh bien, maintenant.

C'était plus que suffisant pour inspirer une confiance aveugle. Maomao se demanda combien de spectateurs avaient été touchés par ce sentiment. En y réfléchissant, elle continua de siroter son verre. C'est un peu salé, pensa-t-elle. Ce serait mieux sans, pensa-t-elle, et c'est là qu'elle réalisa.

Elle plongea un doigt dans sa boisson, puis le fit courir sur la table, utilisant le jus comme de l'encre.

« Que fais-tu ? » demanda Lahan.

« Vous vouliez savoir ce qui se passe ? Voilà. » Maomao les regarda. Si c'est comme ça, ça doit aussi avoir un piège. Elle aurait aimé regarder autour d'elle de plus près quand elle était sur scène. Y avait-il quelque chose ? Il y avait plus de brume là-haut que dans les sièges – plus chaud, ce qui lui donnait mal à la tête et perturbait étrangement sa concentration.

Brume... Dent...

Elle soupçonnait que c'était de la vapeur, provenant peut-être de quelque chose qui bouillait dans les coulisses. Cela expliquerait aussi la chaleur. Mais alors, pourquoi lui faisait-elle mal à la tête ? Elle avait eu l'impression qu'une mouche bourdonnait autour de ses oreilles. Qu'est-ce que c'était ?

Hmm ? Juste au moment où elle pressentait ce qui se passait, elle aperçut la Dame Blanche dans les coulisses. Maomao mit ses doigts dans sa bouche, ferma les lèvres et souffla.

« Pourquoi sifflez-vous ? Quelle façon vulgaire de lui témoigner votre reconnaissance. » Lahan la regardait, les yeux plissés.

Le sifflement de Maomao n'était pas très fort, tandis que le brouhaha autour d'elle était bruyant. Le son n'aurait pas dû porter bien loin. Et pourtant, elle vit la Dame regarder autour d'elle en sifflant.

Ah ! Maintenant, je comprends. Maomao sourit et commença à manger les gâteaux.

Il faisait froid dehors. Ils auraient facilement pu attendre de rentrer à la Maison Verdigris pour parler de ce qu'ils avaient vu, mais Lahan et les autres semblaient impatients de savoir ce qui se passait au plus vite. Ils décidèrent donc de s'arrêter dans un restaurant pour discuter. Maomao choisit un restaurant plutôt cher, ce qui laissa Lahan peu enthousiaste, mais elle s'en fichait. Un serveur les conduisit à leurs places, et une fois installés autour d'une table ronde, Maomao demanda les plats qu'il recommandait, accompagnés d'une bouteille de leur meilleur alcool.

« Tu as déjà entendu parler de modération ? » grommela Lahan.

« Le gros salarié dit quoi ? »

« Ma famille a acheté quelque chose de très cher l'année dernière ; nous sommes pratiquement fauchés. »

Elle le savait parfaitement : il l'avait acheté à la Maison Verdigris.

Tout d'abord, Maomao a choisi d'expliquer comment la Dame Blanche avait transformé le bronze en argent et en or.

« C'est très similaire à ce qu'ils appellent la transmutation. »

Peut-être aurait-elle dû simplement dire « liandan-shu ». En fait, la fabrication de poudre à canon relevait de la même catégorie. La transmutation était une sous-catégorie du liandan-shu, une méthode permettant de transformer des métaux vils en métaux nobles.

Maomao joua avec la cuillère apportée par le serveur. L'art du liandan-shu visait à prolonger la vie, mais beaucoup de choses qui lui étaient attribuées étaient de pures absurdités. Les histoires racontaient l'histoire d'un ancien empereur, obsédé par l'immortalité, qui avait perdu la vie en essayant des méthodes malavisées pour l'obtenir.

Oui, les deux étaient assez similaires. « Mais si je devais les distinguer, je dirais que c'est plus proche de ce qu'on appelle l'alchimie en Occident. »

« L'ouest ? » demanda Lahan, et Maomao hocha la tête.

« Ouais. » Lahan semblait déstabilisée par le fait que Maomao s'adressait plus poliment à Rikuson qu'à lui. Peut-être qu'elle pourrait aussi parler à Rikuson avec désinvolture, maintenant, songea Maomao. « Mon père m'en a parlé, mais je ne l'ai jamais vu de mes propres yeux. Ce morceau de métal ne s'est pas transformé en argent ou en or. Il était simplement recouvert d'un placage métallique qu'on pouvait brûler au feu pour le transformer en or. »

Maomao avait voulu essayer elle-même, mais son père avait refusé de

lui indiquer les ingrédients nécessaires. Elle soupçonnait que même s'il l'avait fait, ce n'étaient pas des choses qu'elle aurait pu trouver dans une humble échoppe d'apothicaire.

« Qu'est-ce que tu racontes ? C'est quoi ce « placage » ? »

« C'est quand on enferme un métal dans une “coquille” d'un autre métal », dit Maomao en pinçant la cuillère entre ses doigts. « Si tu veux en savoir plus, tu devrais demander à mon père. Et si tu veux bien me dire ce que tu apprends... Non, tu dois me le dire. » Ses yeux lançaient des éclairs.

Le papier qui brûlait tout seul pouvait être attribué aux sous-produits de ce processus, et si les papillons avaient eux aussi été faits de papier, cela pourrait les expliquer. De plus, la vision du public avait été gênée par la brume dans la salle, et ils avaient bu du vin spécialement conçu pour provoquer un état d'ivresse. Même elle, Lahan et les autres, qui n'avaient pas bu, s'étaient pratiquement laissés prendre ; aucun des autres spectateurs éméchés n'aurait soupçonné quoi que ce soit.

D'ailleurs, les papillons en papier ressemblaient beaucoup à un tour traditionnel de l'île de l'Est. Il s'agissait de découper des formes dans un papier très fin et de haute qualité.

« Explique-moi alors comment elle a pu lire dans tes pensées », dit Lahan, toujours perplexe.

« Oui, à ce sujet... » Maomao essayait juste de décider comment expliquer quand le serveur revint avec leur soupe avant le repas.

Peut-être que cela fonctionnera, pensa Maomao, et elle plongea sa cuillère dans le bol de soupe.

« Du papier », dit-elle.

« Regarde-toi, tu donnes des ordres », dit Lahan en la regardant d'un air renfrogné. Il sortit néanmoins un papier des plis de sa robe et le lui tendit. Maomao passa la cuillère pleine de soupe dessus, gribouillant comme un enfant. Elle fit un geste rapide pour sécher le papier, après quoi le gribouillage disparut.

« Tu le vois ? » demanda-t-elle.

« Les zones humides ont légèrement diminué. »

« C'est une observation un peu trop rapprochée, là. »

« Bah. Montre un peu de respect à ton frère adoptif. »

Absolument pas.

Rikuson prit la parole. « Alors, euh, quel est le rapport avec ce qu'on a

vu ? »

« Regarde. » Maomao s'approcha d'une des lanternes accrochées au mur, retira délicatement le cadre et tint le papier au-dessus de la flamme nue.

Lahan et Rikuson parurent choqués – et même si c'était gratifiant, cela n'aurait pas dû être une nouveauté pour eux. Jinshi et Gaoshun auraient compris bien plus tôt, pensa Maomao. Les parties de la page couvertes de soupe avaient brûlé et noirci sous les flammes.

"Tu vois?"

« Pas vraiment. Quel rapport avec le fait de lire dans les pensées ? »

Maomao enfonça la cuillère dans la bouche de Lahan. « Quel goût ça a ?

»

« Comme s'ils avaient utilisé du bouillon de fruits de mer. Et un peu salé. »

« Oui. Il y a du sel dedans. »

« Et alors ? »

Eh bien, il y avait du sel dedans. Plus précisément, dans cette encre granuleuse qu'elle avait utilisée. Pas étonnant qu'elle ait été si désagréable à utiliser.

Il y avait du sel dans l'encre. Mélangez-le bien, et vous ne le verrez pas forcément, tout comme vous ne le voyez pas dans cette soupe. Mais il était là, tout comme ici. » En le mettant au feu, on a clairement constaté qu'il y avait plus que de l'eau.

« Tu dis qu'elle a signé le papier pour révéler le numéro ? Comment ? »

« Non, elle ne l'a pas fait, mais il existe d'autres moyens. »

Il y avait un bloc-notes sombre sous le papier utilisé par Maomao. Une grande quantité d'encre aurait dû s'y incruste.

Lahan regarda le papier légèrement noirci, traçant les lignes du doigt. « C'est donc ça qui se passait. »

« Oui. Je crois. C'était quelque chose mélangé à l'encre. » Ce n'était pas forcément du sel ; tout ce qui pouvait se mélanger à l'encre mais resterait après séchage ferait l'affaire. Imaginons, pour les besoins de l'argumentation, que ce soit du sel. Maomao aurait écrit son numéro avec l'encre salée, qui aurait imprégné le bloc-notes en dessous. Une fois l'encre sèche, le chiffre salé serait apparu, un motif de poudre blanche sur le bloc-notes sombre.

« Je vois, je vois », dit Rikuson en frappant dans ses mains pour montrer

qu'il comprenait. « Et les tubes, alors ? Comment a-t-elle su dans lequel tu avais mis le papier ? »

« Ah, ça ? » Maomao déchira le papier en deux, plia les deux moitiés, puis perça un trou au milieu. Elle y passa un doigt, puis souffla entre les deux morceaux, produisant un sifflement sourd. « Je suppose que tu sais comment fonctionne une flûte. »

« On souffle dedans et ça fait un bruit. »

« Et comment changez-vous ce son ? »

« On change le nombre de trous par lesquels l'air sort. Même moi, je le sais. »

Il n'avait donc pas encore compris ? Non, peut-être pas : il n'avait pas vu de près les tubes où elle avait caché le papier.

« Et si les tubes agissaient comme les trous d'une flûte ? »

« Je suis désolé, mais je ne les ai pas entendus faire de bruit. »

Le théâtre résonnait de cloches et de gongs. Mais il y en avait un autre, masqué par ces bruits plus forts.

« J'avais un sacré mal de tête en restant là. Je soupçonne qu'il y avait un bruit si aigu qu'on ne l'entendait pas », a déclaré Maomao.

Les bruits forts pouvaient abîmer les oreilles. Elle soupçonnait que même si elle ne les percevait pas consciemment, ils pouvaient la gêner inconsciemment.

« Un bruit aigu ? »

« Oui », dit Maomao, puis elle souffla dans sa flûte. « Tu as entendu ? »

« Bien sûr que oui. »

« Et ça, alors ? » Elle augmenta le bruit, sifflant comme elle l'avait fait dans la grotte avec Jinshi. Lahan fit la grimace, et Rikuson parut perplexe l'espace d'un instant. Le garde du corps, cependant, plissa les yeux.

« J'ai entendu ça aussi », a déclaré Lahan.

« Je... l'ai en quelque sorte entendu », rapporta Rikuson.

Puis le garde, ne sachant pas s'il était autorisé à se joindre à la conversation, dit : « Je n'ai rien entendu... » Maomao se sentit un peu mal pour lui ; il était visiblement embarrassé.

« Bien », dit-elle. « Tu n'es pas censée le faire ; c'est de plus en plus difficile à entendre avec l'âge. »

Le garde avait la trentaine. Il était visiblement choqué de constater qu'il n'entendait pas le bruit ; sa réaction le faisait ressembler à Gaoshun. Peut-

être que toutes les personnes d'âge mûr agissaient ainsi.

« Tout le monde n'entend pas les sons à la même hauteur », leur expliqua Maomao. Il existait des variations même au sein d'une même tranche d'âge. De même que certaines personnes avaient une meilleure vue que d'autres, certaines avaient une meilleure ouïe. De plus, Maomao soupçonnait – sans pouvoir le prouver – que les personnes ayant une mauvaise vue compensaient parfois par une meilleure ouïe.

« Je pense que ce mystique a une ouïe extrêmement fine », dit-elle. Comme la Dame qui avait réagi au sifflement de Maomao, à une distance considérable et malgré tous les bruits qui l'entouraient. Maomao soupçonnait la Dame Blanche de s'exercer régulièrement à discerner les sifflements. Cela lui rappelait le chien de chasse avec lequel Lihaku avait fait le pitre lors de leur excursion. Cela expliquerait aussi pourquoi il n'y avait pas eu de flûtes dans l'ensemble musical lors du spectacle de la Dame Blanche.

Les flûtes verticales et horizontales produisaient des variations de son en ouvrant et fermant une série de trous sur toute la longueur de l'instrument. Imaginez que les cent tubes de cette boîte soient comparables aux trous d'une flûte. Maomao insérant le papier dans l'un d'eux équivaldrait à fermer un trou sur un instrument.

« Vous insinuez qu'elle pouvait distinguer une centaine de sons différents, et que c'est ainsi qu'elle savait de quel tuyau il s'agissait ? Si cette boîte ressemblait à une flûte, à quoi servait-elle à souffler dedans ? »

« Il existe une méthode très simple. »

Et si, avec les gongs et les cloches comme signaux, quelqu'un avait soufflé dix fois dans la flûte ? La boîte avait été recouverte d'un voile, l'assistant de la Dame n'aurait donc eu aucun mal à se trouver à proximité pour actionner un dispositif qui forcerait l'air à travers les tuyaux. Il n'aurait même pas été nécessaire d'apprendre cent sons différents : dix auraient suffi.

« Quant à la façon dont ils ont soufflé dans les tuyaux, c'est la brume qui l'explique. »

La brume était de la vapeur, ce qui signifiait qu'ils faisaient bouillir de l'eau quelque part pour la produire. Et si le bureau avait été conçu de manière à ce que la vapeur y pénètre par le bas ? Le public était tellement concentré sur ce qui se trouvait dessus qu'il n'aurait pas remarqué les petits

appareils en dessous.

« Ça a du sens maintenant ? »

« Mm. » Lahan et les autres hochèrent la tête.

« Il y a une dernière chose », dit Maomao en pensant au liquide argenté que la Dame avait consommé à la fin du spectacle. « Ce truc est un poison très puissant. Je ne sais pas si elle l'a bu ou non, mais ce n'est certainement pas quelque chose à essayer chez soi. Tu devrais en avertir les autres hauts fonctionnaires dès que tu en auras l'occasion. » Elle lança à Lahan son regard le plus sérieux possible.

Quelques jours plus tard, la Dame Blanche et son spectacle disparurent sans laisser de traces. Ils ne laissèrent derrière eux qu'une série de mystérieuses intoxications alimentaires parmi les commerçants de la capitale.

Quel était son objectif ? La « femelle immortelle » qui ressemblait au serpent blanc avait disparu, mais le mystère demeurait.

Il y a bien longtemps, les puissants cherchaient un élixir d'immortalité et consommaient de l'argent semblable à de l'eau, croyant qu'il prolongerait leur vie. Ils étaient loin de se douter que cela ne ferait que la raccourcir.

En raison de sa mobilité, le métal fut surnommé « mercure ». Maomao se demanda ce qui était arrivé à la Dame Blanche après l'avoir bu. Avait-elle simplement fait semblant, ou l'avait-elle vraiment consommé ? Si le mercure pouvait être expulsé du corps à l'état liquide, il ne serait pas trop toxique. Mais s'il était dissous dans la vapeur et inhalé, ou s'il était mélangé à une autre substance pour prendre une nouvelle forme, il était alors très toxique.

Autrefois, on le considérait comme un palliatif. La différence entre un médicament et un poison était souvent une question d'application, songea Maomao en contemplant l'écarlate éclatant d'un morceau de cinabre, et elle résolut de ne plus y penser.

Chapitre 8 : Compétences

« Je m'excuse alors. »

Maomao resta muette lorsque l'homme qui avait déposé la lettre à l'apothicaire sortit, son travail terminé. Elle lut la lettre, impassible, puis la déposa dans une boîte aux lettres.

C'était de Jinshi, mais ce n'était pas une affaire ordinaire. Maomao croisa les bras et pencha la tête, penchée. Que faire, que faire ? Les affaires de Jinshi étaient toujours synonymes de problèmes, mais celle-ci semblait plus problématique que la plupart. Elle pouvait difficilement refuser, ce qui laissait planer la question de la meilleure façon de se préparer. Comment allais-je expliquer ça à Grand-mère ?

Ses réflexions furent interrompues par les bavardages de deux enfants bruyants, Chou-u et Zulin, qui portaient des paniers remplis d'herbes fraîches.

Ah oui... Ils ont dit qu'ils voulaient manger du kusa-mochi. Elle les a observés un instant, distraitement, mais quand elle les a vus se diriger vers la cuisine, elle s'est précipitée pour les attraper par le col.

« Qu'est-ce que tu fais ?! » demanda Chou-u.

« Laisse-moi voir ça », dit-elle en fouillant dans son panier et en inspectant les plantes. Comment a-t-il pu se tromper à ce point ? Maomao lança un regard noir aux herbes rassemblées. « Comment as-tu pu faire une telle erreur pour trouver de l'aconit par ici ? » Elle fixa Chou-u, qui s'assit d'un air maussade. À côté de lui, Zulin, la plus jeune des deux pauvres filles qui les avaient récemment rejoints, observait avec inquiétude. Elle semblait avoir pleinement assumé son rôle d'homme de main de Chou-u.

« Je veux dire, ils se ressemblent vraiment. »

« Fais ton mochi avec ça, et tu mourras. »

Ils ont dû partir à la recherche d'armoise fraîche pour leur collation, mais ils ont réussi à trouver une plante d'apparence similaire mais toxique.

Sauf que je ne pensais pas qu'il y avait de l'aconit par ici.

Comment les enfants l'avaient-ils trouvé alors que même Maomao

l'ignorait ? La question la hantait.

« Bouh. Alors on ne peut pas faire de kusa-mochi ? » Chou-u et Zulin échangèrent un regard, découragés.

« C'est vrai. Laisse tomber. »

« Je sais que tu as cueilli de l'armoise l'autre jour, Taches de rousseur. Tu devrais la partager avec nous. »

« C'était pour la moxibustion. »

Chou-u fit la moue indignée, et Zulin fit de même. Maomao leur enfonça impitoyablement un doigt dans la bouche et tira leurs lèvres.

« Aïe ! Ça fait mal ! Tu es nul. »

Zulin, bien que silencieux, résista également.

« Comment je suis nul ? Quel était ton plan, infliger une intoxication alimentaire à toute la Maison Verdigris ? Je croyais t'avoir dit de ne pas aller te promener dehors toute seule, de toute façon. »

« Nous n'étions pas seuls. Sazen était avec nous. »

Cela fit froncer les sourcils de Maomao encore plus fort, et c'est exactement à ce moment-là que Sazen apparut, entrant avec un sac en tissu à la main.

« Ne partez pas sans moi, les enfants ! Je ne suis plus un jeune homme », dit-il – une phrase bien malvenue à cet instant précis. Il connaissait le passé de Chou-u, et même si Maomao essayait sans cesse de le convaincre de cesser d'agir ainsi, il persistait à traiter le garçon comme un jeune prince.

« Sazen ! C'est ta faute si Taches de rousseur s'est fâchée contre moi. Essaie de suivre ! »

Sans un mot, Maomao frappa la tête de Chou-u de son poing. Zulin parut un peu paniqué, et Sazen ouvrit la bouche comme s'il voulait dire quelque chose, mais Maomao se contenta de les fusiller du regard. Puis elle alla chercher l'armoise qu'elle avait cueillie la veille. Elle était un peu sèche, mais reconnaissable. Elle la prit dans une main et l'aconit de Chou-u dans l'autre, et les plaça sous le nez de Sazen. Ça ne servirait à rien d'essayer d'expliquer ça aux enfants, mais elle pourrait au moins apprendre à un adulte présent à faire la différence.

« Savez-vous ce que c'est ? » demanda-t-elle.

« Bien sûr. De l'armoise et de l'aconit, évidemment », répondit Sazen d'un ton léger. Maomao le regarda, bouche bée. « J'ai pensé remplacer discrètement l'aconit par de l'armoise, mais je n'en ai jamais eu l'occasion.

Pourquoi les enfants sont-ils toujours si pressés ? » Il ouvrit sa bourse pour révéler de l'armoise fraîchement cueillie. Il en sortit également une autre, plus petite, et la tendit à Maomao. Elle l'observa avec curiosité, puis l'ouvrit pour découvrir une sorte de racine.

"Est-ce-?"

« Racine d'aconit. Je suppose que quelqu'un l'a ramenée des montagnes et l'a plantée ici parce qu'il la trouvait jolie, mais c'est dangereux, alors je l'ai arrachée. Mais ce serait dommage de la gaspiller ; on peut bien s'en servir, non ? »

Oui, l'aconit avait des propriétés médicinales. Sans expression, Maomao saisit Sazen par la main.

"Est-?"

Toujours sans un mot, elle l'entraîna dans la boutique et commença à aligner herbes et médicaments sur son étagère. Puis elle demanda : « Qu'est-ce que c'est ? »

« Hein ? Des feuilles de néflier, c'est ça ? »

« Et leur effet ? »

« Ils peuvent notamment soulager la toux et la diarrhée. »

Maomao désigna l'herbe suivante et répéta la question. Sazen parut perplexe, mais il répondit. Chou-u et Zulin les observèrent depuis la porte.

Quand Maomao eut fini d'interroger Sazen, elle croisa les bras et pensa : « Tu connais donc déjà la moitié des ingrédients de ce plat par cœur. »

« Ce que je ne sais pas, c'est ce qui a provoqué ça ! »

Maomao ne répondit pas directement ; elle prit un livre sur l'étagère et le lui tendit. À bien y penser, pensa-t-elle, n'avait-il pas dit qu'une fois remis sur pied, il comptait racheter les encyclopédies ?

« Sais-tu lire ? » lui demanda-t-elle.

« Le vieil homme me l'a appris », dit-il. Le vieil homme – sans doute l'ancien médecin, celui qui ne retrouverait jamais la raison. Si Sazen avait aussi appris tous ces remèdes grâce au « vieil homme », tout aurait pris un sens. Quelle surprise !

« Très bien, alors apprend ce livre ! Et tu passeras tes après-midi ici un moment. » Maomao tapota le livre qu'elle avait donné à Sazen.

"Je suis désolé?"

« Je vais tout expliquer à la patronne et à Ukyou. » Sazen semblait encore perplexe, mais Maomao se sentait assez magnanime pour lui

expliquer. « Tu n'es pas vraiment le videur le plus doué du monde, n'est-ce pas ? »

« Euh, eh bien... Hum... »

« Je pense qu'être apothicaire te conviendrait beaucoup mieux, n'est-ce pas ? »

« Eh bien, je... »

Maomao n'avait aucune intention de prendre sa retraite, mais c'était elle et son père qui avaient toujours dirigé l'établissement ; il serait bon qu'il y ait un ou deux pharmaciens de plus dans le coin. Elle pensait pouvoir inculquer des connaissances médicales à Chou-u, handicapé physique, mais ce petit con ne s'intéressait qu'à jouer et à dessiner. Non, ce serait beaucoup plus rapide de travailler avec Sazen ici. D'autant plus que tant que Jinshi serait dans sa vie, Maomao serait probablement appelée à quitter la boutique régulièrement et sans préavis. Il vaudrait mieux qu'il y ait quelqu'un pour tenir le fort.

La seule question est...

Sazen voulait-il devenir apothicaire ?

À cet instant, il contemplait le livre avec attention. Il tourna une page, l'air sérieux. Finalement, il dit : « Je ne suis qu'un simple fermier. Je suis allé dans cette forteresse parce que j'étais complètement fauché, et je ne sais lire que grâce au vieux. Et la médecine ? Le mieux que je puisse faire, c'est de choisir ce qu'on me dit de choisir. »

Être apothicaire comportait un certain prestige ; Sazen semblait traverser une crise de confiance. Trop de rejets pendant trop longtemps commençaient à avoir des conséquences sur sa vie personnelle.

Aux yeux de Maomao, c'était un problème. Elle avait enfin trouvé quelqu'un de compétent et elle allait le mettre à profit. Alors elle dit : « Et alors ? Certaines personnes gagnent leur vie en récitant des sorts absurdes. Ou bien elles dansent des danses ridicules pour tenter de guérir un rhume, alors qu'il serait bien plus judicieux de garder le patient au chaud et de lui administrer des sirops contre la toux et des antipyrétiques. Tu sais au moins fabriquer ça, non ? »

« Eh bien, oui... Mais que se passe-t-il si quelqu'un de vraiment malade vient me voir ? »

Si vous ne pouvez rien faire, dites-le. Ceux qui doivent mourir mourront, qu'ils prennent des médicaments ou non. Et si vous pensez que le

pronostic est trop sombre, envoyez-les ailleurs. Vous en savez déjà plus en médecine que certains médecins.

Comme le charlatan...

Pour être honnête, le médecin du palais arrière semblait posséder un certain savoir médical ; il lui manquait simplement la capacité de l'appliquer. Il était très avenant, mais cela ne suffisait pas.

« Quoi qu'il en soit, c'est réglé », a déclaré Maomao.

« Qu'est-ce qui est réglé ? Tu n'avances pas un peu vite ? »

« Il faut faire vite, sinon on va manquer de temps. » Maomao, repensant à la lettre qu'elle avait reçue le matin même, ignora Sazen, encore sous le choc, et se tourna vers les enfants. « Vous deux, si vous avez le temps de jouer, vous avez le temps de balayer l'entrée du magasin. Et assurez-vous d'apprendre le contenu de ces livres, et de bien l'apprendre. »

Cette dernière phrase était destinée à Sazen : à peine avait-elle chassé les enfants du magasin qu'elle laissa tomber une pile de livres devant lui.

Comme Maomao l'avait soupçonné, Sazen apprenait vite. Il assimilait rapidement des recettes simples et se montrait capable de lire l'encyclopédie, même si c'était lentement et avec hésitation. Maomao lui fit visiter les champs près de la maison ainsi que ceux à l'extérieur, lui indiquant où poussaient les herbes médicinales.

Peut-être que je devrais lui apprendre aussi quelles plantes sont toxiques.

Elle ne craignait pas – surtout – que cela provoque chez lui d'étranges pulsions, mais elle n'allait pas pour autant lui donner tous les détails. S'il était si intéressé, il les apprendrait de toute façon au cours de ses études ; pour l'instant, elle se limitait aux ingrédients les plus courants et à leur manipulation. Sazen fronça les sourcils lorsqu'elle lui apprit à fabriquer un abortif, mais il était assez raisonnable pour comprendre que c'était préférable aux méthodes plus physiques pour provoquer un avortement, comme plonger la femme dans l'eau froide ou simplement la battre – deux pratiques qui arrivaient parfois aux courtisanes.

Elle avait raconté les mêmes choses à Chou-u, mais le gamin n'avait manifesté aucun intérêt ; chaque fois qu'elle levait les yeux, il s'enfuyait jouer quelque part. Son petit commerce semblait aussi lui faire gagner de l'argent, au point qu'il réalisait même des portraits pour les courtisanes des bordels des environs.

Un jour, Maomao demanda à Sazen de préparer une recette simple, tandis qu'elle allait livrer un médicament demandé par une courtisane d'un de ces établissements. À peine sortie, elle entendit une clochette tinter. Elle leva les yeux, se demandant ce que cela pouvait être, et vit quelque chose qui la fonçait dessus : il semblait s'agir d'un chat calicot courant pêle-mêle.

Elle se demandait sans doute ce que le chat faisait là. Les calicos n'étaient pas rares, mais celui-ci avait un collier remarquablement fin, tissé de soie et orné d'une clochette importée. Pas le genre de chose qu'on voit sur tous les félins du quartier.

« Maomao ! Où es-tu ? » appela une voix familière. Elle vit bientôt un homme corpulent d'âge moyen s'approcher à une allure à mi-chemin entre le pas et la course. C'était le charlatan.

Maomao prit le chat, qui avait considérablement grandi depuis leur dernière rencontre, et le tendit au docteur tandis qu'il s'approchait enfin.

« T...Jeune demoiselle, ça fait un moment », dit-il en souriant alors même qu'il luttait pour reprendre son souffle.

« Oui, monsieur, c'est vrai. Mais que se passe-t-il donc ? » Le chat et le charlatan auraient dû être tous deux à l'arrière du palais, pas ici, dans le quartier des plaisirs.

« Oui, à ce propos... » Le charlatan ne parvenait pas à reprendre son souffle, alors Maomao le ramena à l'apothicaire et lui prépara du thé. Elle le servit froidement, avec prévenance, et il le but d'un trait.

« Si je peux me permettre, que fais-tu ici ? Euh... À bien y réfléchir, peu importe. » Maomao se sentit désolé pour lui : ils avaient dû le laisser partir. C'était quelqu'un de tout à fait convenable, mais on ne pouvait pas rester assis à percevoir son salaire longtemps sans se demander si on le justifiait. Il lui serait difficile de trouver un nouvel emploi d'eunuque, mais Maomao résolut de se montrer aussi cordial que possible.

Le charlatan, cependant, la regarda avec scepticisme et dit : « Je pense que vous êtes sous le coup d'un malentendu, mademoiselle. »

« S'il te plaît, ne sois pas gênée avec moi. Ça arrive à tout le monde un jour ou l'autre. »

« Non, je n'en suis pas certain... » Le charlatan caressa sa moustache pas très fournie, tandis que Maomao (le chat) bâillait à genoux. Apparemment, il avait continué à la soigner. Une fois la consort Gyokuyou devenue l'épouse de l'empereur, elle avait déménagé dans un palais attendant

à celui de l'impératrice douairière, où de nombreuses règles et réglementations devaient être respectées – au grand dam de la petite fille du souverain, la princesse Lingli. Ça n'aurait pas pu lui faire de mal de lui permettre un seul animal de compagnie, n'est-ce pas ?

Je suppose que si ce n'était que l'impératrice douairière, elle s'en serait bien sortie, pensa Maomao. Mais les autres femmes du palais vivant à proximité ne l'auraient jamais supporté. Et Gyokuyou avait sans doute plus de dames d'honneur maintenant ; même dans le palais arrière, elle s'en sortait à peine avec ses sept femmes.

Maomao ressentit un pincement de solitude, mais elle savait qu'elle avait bien fait de ne pas suivre l'impératrice Gyokuyou. Maomao était persuadée qu'elle pouvait provoquer plus de scandale que son homologue félin, si elle pouvait le dire elle-même.

« Hum, voilà, le sujet », dit le charlatan, ayant enfin repris son souffle. Il but encore un peu de thé. « J'ai obtenu la permission de rentrer chez moi pour la première fois depuis longtemps, et j'étais justement en route... »

« Hein ! Ils te renvoient enfin, c'est ça ? »

« Tu te moques de moi, jeune fille », dit le charlatan avec une pointe d'exaspération. Il avait raison, et comme cela empêchait la conversation de progresser, Maomao décida d'en rester là.

« Alors, au lieu d'être chez toi, tu es ici. Pourquoi ? » demanda-t-elle.

« Oui, eh bien... » Il la regarda d'un air impénétrable. « L'autorisation a été accordée à une condition plutôt inhabituelle. Vous n'en avez pas entendu parler, mademoiselle ? »

« Quel genre de condition exactement ? »

« Rien de grave. Mais apparemment, quelqu'un veut m'accompagner une partie du chemin. C'est une demande personnelle de la directrice des servantes, donc je suis sûre que ce n'est pas... étrange. »

Il s'est avéré que cette boutique d'apothicaire devait être le lieu de rencontre.

Maomao repensa à la lettre qu'elle avait reçue quelques jours auparavant, une demande unilatérale de Jinshi de l'accompagner dans une expédition qu'il allait entreprendre. Aucune durée n'était précisée, ni destination, ni même date de départ. Maomao hésitait à fermer boutique à chaque fois qu'ils se lançaient dans une de ces petites aventures, et elle savait que la patronne ne verrait pas cela d'un bon œil non plus, c'est

pourquoi elle avait été si pressée d'enseigner les ficelles du métier à Sazen.

Je pensais que j'aurais peut-être un peu plus de temps...

Heureusement, Sazen apprenait vite et avait préparé une réserve de médicaments à l'avance. Elle se demandait cependant pourquoi ils voyageaient avec le charlatan. Elle lui poserait la question plus tard.

« Quant à la raison de la présence de Maomao, je me suis dit que je pourrais peut-être demander à ma famille de s'en occuper », dit le charlatan. Sachant qu'il était manifestement la seule alternative, cela semblait judicieux. Il se sentirait seul, certes, mais le chaton n'était resté au palais qu'à cause d'un caprice de la princesse Lingli. Il serait probablement difficile de justifier sa présence au cabinet médical plus longtemps. « Ils seront ravis qu'elle attrape des rats pour eux. »

« Je vois », dit Maomao.

Le charlatan semblait ravi à l'idée de revoir sa famille pour la première fois depuis plus de dix ans. Maomao se souvenait qu'ils produisaient du papier, approvisionnant même la cour impériale. Ils apprécieraient certainement la présence d'un garde pour surveiller les rats qui pourraient tenter de ronger le produit. Cela semblait lointain, cependant, et Maomao (la fille) ne pouvait s'empêcher de se demander si Maomao (le chat) se comporterait bien pendant le long voyage.

« Oh, regardez ! Un chat ! » crièrent les courtisanes. Ce n'était que l'après-midi, et il leur restait encore du temps avant l'arrivée des clients. Malheureusement, le chat fut surpris par les cris ; il gratta vigoureusement les genoux du charlatan, puis s'enfuit de la boutique.

"Oh! Non, Mao, attends !

« Quel nom ! » dit l'une des courtisanes en riant en regardant le chat s'éloigner.

L'animal au malheureux surnom se faufila par une fente de la porte du magasin et se dirigea vers l'entrée de la Maison Verdigris. Maomao et le charlatan enfilèrent leurs chaussures aussi vite que possible et la poursuivirent.

Maomao (la chatte) se faufila parmi les femmes fraîchement sorties du bain (et l'air mal maquillées), se glissa entre les jambes des domestiques qui préparaient les chambres et arriva à la cuisine. Elle aperçut quatre petites pattes : les enfants en train de déjeuner tard.

« D'où viens-tu ? » demanda Chou-u tandis que le chat s'arrêtait devant

lui. Il mâchonnait ses baguettes et regardait le calicot. Zulin cligna des yeux humides. Maomao (le chat !) s'étala sur le pied de Chou-u.

« C'est ça que tu cherches ? » demanda Chou-u en attrapant du poisson avec ses baguettes. C'était juste du dos bleu grillé, mais il avait un goût agréablement salé, sans aucun assaisonnement.

« Mrow ! » Maomao engloutit la nourriture de Chou-u.

« Hé ! Hé, toi ! »

Le poisson tomba sur le sol en terre battue et Maomao l'engloutit. Des manières de table terriblement indélicates pour quelqu'un qui dégustait un si beau festin – un peu comme quelqu'un d'autre.

« Non, Maomao, ne fais pas ça ! » cria le charlatan en arrivant, respirant fort.

« Imbécile de chat ! Et c'est qui le type ? » Mais ce n'était pas la seule question de Chou-u. « Attends... Maomao ? Sérieusement ? » Il sourit ouvertement à Maomao (la fille). Même Zulin semblait rire à voix basse, à sa façon muette.

Maomao, profondément mécontente, réussit au moins à attraper le calicot, mais il n'y avait aucun espoir de récupérer le poisson, que la chatte tenait fermement dans ses mâchoires. Chou-u regarda son repas avec regret, mais la chatte semblait l'intriguer. Lorsqu'il tapota ses coussinets roses et moelleux, il s'exclama « Oh ! » et ses yeux pétillèrent.

Ils décidèrent de laisser Maomao (la chatte) avec Chou-u et Zulin, avec la consigne stricte de ne pas la laisser s'échapper. Ils alertèrent l'un des domestiques, afin que les enfants ne fassent pas trop de bêtises.

De retour à la boutique, Maomao eut enfin l'occasion de demander au charlatan ce qui se passait réellement. Jouant avec sa barbe, mal à l'aise, il dit : « Je crois que vous êtes au courant pour la papeterie de ma famille. »

"Oui Monsieur."

« Euh, eh bien, la raison pour laquelle je rentre à la maison, c'est en fait parce qu'il y a eu un petit problème. »

Il y a quelque temps, il avait reçu une lettre de sa sœur cadette l'informant que la qualité du papier s'était soudainement dégradée. Le problème était censé être résolu, mais peut-être qu'un nouveau problème était apparu.

« C'est pourquoi j'ai demandé à pouvoir visiter mon village, mais apparemment, quelqu'un d'important espérait simplement pouvoir le visiter

lui-même. »

Jinshi s'intéressait à la production de papier depuis l'époque où il était eunuque ; c'était peut-être l'occasion idéale pour observer le processus de près. Mais Maomao se demandait encore quel était le problème cette fois-ci.

« Que disait sa lettre ? » demanda-t-elle.

« Je ne suis pas sûr de pouvoir vous le dire ici », dit le charlatan, visiblement mal à l'aise. « S'il vous plaît, laissez-moi vous expliquer une fois sur place. »

« Très bien », dit Maomao, et comme par magie, on entendit un cheval hennir dehors.

C'était un jeune homme sombre qui apparut, au visage d'une beauté classique, mais avec une frange longue qui dissimulait une cicatrice de brûlure sur sa joue droite. Maomao reconnut le visiteur sombre.

Pas mal, pas mal.

C'était le client qui était venu à la Maison Verdigris lorsque toutes les courtisanes avaient été convoquées pour recevoir. Il ne leur avait prêté aucune attention, restant assis là à boire du vin. C'était l'un des alter ego de Jinshi. Jinshi avait utilisé la fausse brûlure pour cacher la vraie cicatrice sur sa joue, et son apparence était tellement moins... eh bien, moins brillante qu'à l'accoutumée qu'il semblait différent. Maomao lui avait appris un jour à se déguiser ; il semblait avoir mis la leçon à profit. Si elle ne l'avait pas vu dans ses moments les plus sombres et sous quelques déguisements, elle n'aurait pas compris que c'était lui.

Quant au charlatan, il ne semblait pas particulièrement méfiant, même face au charmant noble. Il ne le reconnaissait pas du tout.

« Tu es prêt à partir ? » demanda Basen à la place de Jinshi, déguisé. Ses vêtements étaient plus raffinés que ceux de Jinshi, et celui-ci se comportait avec lui comme un serviteur. Cela semblait mettre Basen légèrement mal à l'aise, même s'il était probablement encore plus inquiet à l'idée d'être repéré par Pairin, la sœur de Maomao, avant qu'ils ne puissent sortir.

« Suis-je prête ? J'imagine que c'est un peu soudain pour ça », dit Maomao. Certes, la lettre était arrivée plusieurs jours auparavant, mais aucune indication précise n'avait été donnée quant à leur date de départ. Franchement, elle n'avait rien préparé du tout.

« J'ai bien peur que ce soit indépendant de notre volonté. Il y avait des

problèmes de timing à prendre en compte. On a déjà fait vos valises. »

Certes, l'apparence de Jinshi suggérait qu'ils allaient espionner – et cette mission suggérait qu'ils allaient y rester un moment. Maomao comprit donc qu'ils avaient dû se forcer pour être prêts. Mais dire qu'ils avaient préparé des vêtements de rechange pour une femme... comprenaient-ils ce que cela signifiait ?

Peu importe. Quelle que soit leur relation – fraternelle ou autre – l'Empereur jugeait bon de faire travailler Jinshi comme un chien. Il y avait sans doute encore des choses à régler à l'arrière du palais, sans compter les nombreux autres soucis professionnels auxquels Jinshi devait sans doute faire face. C'était son travail, il ne pouvait donc pas vraiment se plaindre, mais quand même...

C'est comme s'il préparait un successeur, pensa Maomao, avant d'abandonner l'idée. Pour l'instant, c'était le fils de la consort Gyokuyou – non, de l'impératrice Gyokuyou – qui était l'héritier présomptif. De plus, la consort Lihua avait également donné naissance à un fils. L'empereur n'avait qu'une trentaine d'années et était encore en pleine forme. Il était fort probable qu'il resterait facilement sur le trône jusqu'à la majorité de ses enfants. À condition, bien sûr, qu'il ne lui arrive rien – mais Maomao préféra ne pas envisager une éventualité aussi fâcheuse.



Chapitre 9 : Le village de papier

Après avoir voyagé vers l'ouest pendant deux jours en calèche, ils atteignirent le village natal du charlatan. Il était situé à proximité de montagnes et d'une forêt, en aval de la source du grand fleuve qui divisait le pays en deux. Des fossés longeaient le fleuve, mais on aurait dit que seules des mauvaises herbes poussaient dans les champs.

Maomao les regarda attentivement et le charlatan, qui adorait parler, eut la gentillesse de lui expliquer. Il baissa la voix, peut-être par respect pour Basen, assis en diagonale face à eux. Jinshi était assis à côté de Basen, mais le charlatan n'avait toujours pas compris qui il était.

« C'est de l'orge », dit-il.

« De l'orge, monsieur ? Elle semble extraordinairement bien irriguée. » Les fossés couraient tout autour des champs, mais Maomao ne pensait pas que l'orge avait besoin d'autant d'eau.

Maomao, la chatte, était à ses pieds. Lassée de voyager dans son panier, elle alternait entre se prélasser sur les genoux du docteur et regarder par la fenêtre. Elle, pour sa part, semblait savoir qui était Jinshi et se blottissait parfois contre ses chevilles. Basen gardait ses distances – peut-être n'avait-il jamais eu affaire à des chats auparavant. Il semblait y avoir beaucoup de choses qu'il ne supportait pas très bien.

« C'est pour la saison du riz d'été. Ils font deux récoltes par an ici, voyez-vous : du riz et de l'orge. »

« Ahh. »

« Tenez-vous-en au riz de zone humide et vous pourrez cultiver une autre culture dans le même champ sans épuiser le sol », a ajouté le charlatan.

Cultiver deux cultures la même année impliquait de prélever davantage de nutriments au sol, mais l'eau utilisée pour les rizières a en réalité restauré les nutriments du sol, le protégeant ainsi de l'épuisement. Une forme d'agriculture idéale pour une région aussi riche en eau.

Alors qu'ils dépassaient les champs, la forêt apparut et le village niché à

proximité.

« Il semble y avoir une grande variété de ressources naturelles par ici », a remarqué Maomao. Tellement, pensait-elle, qu'il ne semblait pas y avoir de raison impérieuse de se concentrer sur la production de papier ; mais d'autres facteurs entraient en jeu.

« Quand nous sommes arrivés ici, la plaine appartenait déjà à quelqu'un d'autre », expliqua le charlatan. « Mais ils n'avaient pas accordé une seconde attention à la forêt. »

Cette forêt, traversée par l'eau des montagnes voisines, fournissait les ressources nécessaires à l'industrie papetière du village. La production était insuffisante pour permettre une production en masse, mais ils avaient réussi en privilégiant la qualité. Heureusement, la rivière constituait également un moyen pratique de transport. Les deux groupes fabriquaient des produits différents, si bien que les villageois s'entendaient bien avec les premiers habitants du village.

« Quand nous sommes arrivés ici, le propriétaire était un homme plutôt bien », a déclaré le charlatan.

Pendant, quelque chose tracassait Maomao. Alors qu'ils traversaient les champs, son regard avait croisé celui d'un fermier piétinant l'orge. C'était une façon de renforcer le grain, mais sa façon de procéder semblait presque empreinte de colère. Son regard était dur et sombre.

Maomao avait fait semblant de ne pas l'avoir vu, se retournant plutôt pour poursuivre sa conversation avec le médecin.

À leur arrivée au village, ils furent accueillis par une femme d'une quarantaine d'années. La douceur de ses yeux, et la façon dont ils s'affaissaient, rappelèrent à Maomao le charlatan lui-même. Cette femme devait être sa sœur cadette, supposa-t-elle.

Le charlatan passa le chat à la femme, qui sourit et caressa sa fourrure. Il avait dû lui dire à l'avance qu'il emmènerait l'animal. Il ne lui avait visiblement pas dit qu'il voyagerait avec toute sa suite, car elle regarda Maomao et les autres avec surprise.

« Ah, frère aîné, bienvenue à la maison », dit-elle.

« Oui, merci, c'est bon d'être de retour. » Le charlatan semblait calme, mais des larmes perlaient au coin de ses yeux. Difficile de lui en vouloir, lui qui revoyait sa maison pour la première fois depuis plus de dix ans. «

J'aimerais aller visiter les tombes », dit-il. « Vous savez, Père et... »

Ils ont dû mourir pendant qu'il était au palais arrière. Il renifla bruyamment.

« Oui, bien sûr. Mais si vous permettez que je vous pose la question... » La femme jeta un coup d'œil à Maomao et aux autres. « Ce sont... des amis à vous ? » Maomao réalisa, en les regardant, qu'elle voyait une ménagère en train de préparer le dîner.

« Ah ! Voici donc votre supérieur hiérarchique et votre assistant. Vous auriez pu le dire plus tôt. »

Je suis donc son assistante maintenant. Ce n'était pas tout à fait vrai, mais ce n'était pas tout à fait faux non plus. On pourrait en dire autant du mot « supérieur », mais comme Basen avait choisi de ne rien dire, il voulait apparemment jouer le jeu.

Tante Coin-coin (elle leur avait dit son nom, mais il avait été difficile à saisir et Maomao, franchement, ne s'en souvenait plus, alors elle décida de penser à la femme de cette façon) s'activait à garnir la table. Poisson d'eau douce vapeur aux herbes, baozi dans un panier vapeur et riz frit doré et pétillant, tout semblait délicieux. Parfait, d'ailleurs, vu qu'elle avait dû les préparer au pied levé compte tenu de la taille du groupe. Il y avait même un mélange de poisson et de bouillie pour Maomao, la féline, qui mangeait de bon cœur et sans la dignité qu'on associe habituellement aux chats. Elle aurait certainement pris le poisson sur la table si elle avait pensé pouvoir s'en tirer.

« Je dois dire que je ne m'attendais pas à ce qu'un eunuque comme toi revienne à la maison avec une si jolie jeune mariée. »

« Ha ha ha ! J'en ai bien peur. »

« Je suppose que non ! »

Ces plaisanteries étaient accompagnées du bruit d'un bol heurtant un objet dur. Maomao regarda et constata que Jinshi avait laissé tomber son plateau.

« Bon sang ! Ne t'inquiète pas, je vais t'apporter un nouveau plateau tout de suite », dit Tante Coin-Cou, refusant d'ignorer l'homme à la brûlure inquiétante. Selon Maomao, si Jinshi voulait vraiment jouer les domestiques, il aurait dû rester dans la voiture et manger des rations de campagne. Basen ne l'avait probablement pas autorisé. Le déguisement de Jinshi était parfait ; Maomao espérait qu'ils ne se trahiraient pas par une

petite erreur de ce genre.

Alors que tout le repas était sur la table, la famille de tante Quack était arrivée. Il y avait deux jeunes hommes et un homme d'âge mûr, la tête enveloppée d'un foulard. L'homme d'âge mûr était probablement le mari de tante Quack, et les autres étaient ses fils.

« Beau-frère. Ça fait longtemps qu'on ne s'est pas vu », dit le mari en retirant son foulard et en saluant respectueusement le charlatan.

« Oui, depuis un bon bout de temps », répondit le charlatan en souriant.

L'un des fils suivit son père pour saluer le docteur, mais l'autre ignora complètement le charlatan, s'asseyant plutôt et commençant le repas avec passion.

« Arrête ! Comment oses-tu ne même pas dire bonjour ! » dit Tante en fusillant le garçon du regard.

« Frère aîné... » dit l'autre fils en lançant au jeune homme un regard angoissé. Il était donc le cadet, et l'homme au comportement désagréable était le frère aîné.

Le Neveu N°1 ouvrit un baozi et en prit une bouchée. Il était farci de porc, ce qui mit l'eau à la bouche de Maomao.

« Tu dis que je devrais respecter mon oncle ? C'est un eunuque qui n'est pas rentré depuis une éternité. Que fait-il ici maintenant ? Et il traîne avec lui toute une foule de visiteurs ? »

À ces mots, le charlatan esquissa un de ces sourires gênés et froncés dont il semblait avoir la spécialité. Il était désormais habitué aux moqueries liées à son statut d'eunuque, mais subir de telles moqueries de la part de son propre neveu devait être douloureux. Même Maomao se sentit rebutée par l'attitude du garçon. Allait-elle rester là à le laisser s'énerver et à manger toute la bonne nourriture ? Non ! Elle s'assit fermement sur sa chaise.

« Si ça ne te dérange pas, je m'en occupe avant que ça refroidisse », dit-elle, avant de saisir d'un geste expert le morceau de nourriture que le neveu cherchait. Il lui lança un regard noir, mais elle s'en fichait. Elle connaissait plein de domestiques et de soldats bien plus costauds et costauds que lui. Basen avait semblé vouloir parler, mais il sembla se calmer en voyant Maomao gérer la situation. Jinshi, quant à lui, garda son sang-froid.

Tante Quack était visiblement en colère, car lorsqu'elle apporta le congee et la soupe, il y en avait pour tout le monde, sauf pour son fils aîné. Son mari et son fils cadet, sachant visiblement ce qui était le mieux pour

eux, choisirent de ne pas commenter. Le fils aîné, peut-être vexé par la façon dont sa famille le traitait, prit un autre baozi et sortit de la pièce d'un pas raide.

Une fois le garçon parti, le mari de Tante Quack, se grattant la tête avec embarras, s'inclina devant le charlatan. « Je suis vraiment désolé, beau-frère. Il ignore tout le travail que tu as accompli pour ce village, tous les sacrifices que tu as faits. Et devant ton supérieur, en plus. »

« Oh, ce n'est pas grave. Je ne suis pas dérangé. J'ai l'habitude de ce genre de choses », répondit le charlatan, bien qu'il semblât conscient de la présence de Basen. Maomao le frappa du bout du doigt, et il sursauta légèrement avant de dire : « C'est nous qui devrions nous excuser d'être arrivés si soudainement. »

Il pouvait donc au moins se montrer poli quand la situation l'exigeait. C'était un soulagement. Le regard incessant que Jinshi lui lançait l'encourageait probablement à se méfier.

« Bien, bien, alors tout va bien », dit le charlatan en sirotant un peu de congee avec appréciation.

Pour lui, l'affirmation selon laquelle il était « habitué à ce genre de choses » était une remarque désinvolte, mais Tante Quack en était visiblement troublée. C'était pour éviter d'être vendue à l'arrière-palais que le charlatan s'était converti au statut d'eunuque. Et ce, même si leurs parents préféraient vraisemblablement un fils à une fille.

« Cependant... je sais que je ne suis pas venu ici juste pour dîner. N'y a-t-il pas quelque chose dont vous aimeriez parler ? » demanda le charlatan. Le reste de la famille se tut. Ils avaient, semblait-il, trouvé la véritable raison de son retour.

Maomao, quant à elle, n'était qu'un spectateur, elle n'avait donc aucune intention de s'arrêter de manger. Le poisson vapeur était parfaitement salé et les herbes étaient délicieusement parfumées. Il faudrait qu'elle demande à sa tante ce qu'elle y avait fait.

Le mari posa ses baguettes et regarda le charlatan, puis, après un instant, baissa la tête. « Beau-frère, on dit que vous êtes devenu un médecin renommé, si célèbre que vous avez même accouché de l'enfant de l'Empereur. Vous devez avoir l'oreille attentive de Sa Majesté, et nous vous prions de lui demander une faveur personnelle. »

"Hein?!"

Il a accouché de l'enfant de l'Empereur, n'est-ce pas ? pensa Maomao. C'était bien son père adoptif, Luomen, qui avait procédé à l'accouchement, mais connaissant le charlatan, il avait peut-être enjolivé l'histoire dans une de ses lettres. Maomao elle-même, cependant, avait eu la décence de garder le silence à cet instant. Basen fronça légèrement les sourcils, et Jinshi sembla regarder au loin.

Le charlatan, de son côté, posa ses baguettes, les sourcils encore plus froncés que d'habitude. « Demander à Sa Majesté de m'écouter serait bien au-delà de mes fonctions. »

« Même si vous avez assisté à l'accouchement de la consort royale ? »

C'était impossible. Même les plus hauts dignitaires n'étaient autorisés à parler à l'Empereur que de temps à autre ; le simple fait de solliciter une audience personnelle pouvait être considéré comme un manque de respect et coûter la tête au charlatan. Maomao elle-même avait eu l'honneur de s'entretenir avec l'Empereur à plusieurs reprises, mais à chaque fois, c'était grâce à la permission de Sa Majesté. Et désormais, Gyokuyou n'était plus seulement une consort, mais l'Impératrice. La contacter allait être difficile.

À ce rythme-là, le charlatan allait probablement se voir imposer la tâche quoi qu'il arrive – et si Basen décidait d'intervenir avec une réplique maladroite, cela n'arrangerait rien. Maomao décida donc de reprendre la conversation. « Un ancien médecin du palais arrière s'est mêlé d'affaires qui ne relevaient pas de sa responsabilité, et il a été puni de mutilation, puis banni du palais », dit-elle.

Les autres semblaient surpris.

« La rumeur dit qu'il a été assez stupide pour apprendre quelque chose qu'il n'avait pas besoin de savoir – on dit que c'est pour ça qu'il a eu des ennuis. »

Elle parlait de son propre père, certes, mais elle ne mentait pas vraiment. Elle se demanda brièvement si elle pouvait en dire autant, mais Basen et Jinshi restèrent muets, et elle était heureuse de ne pas les avoir incités à commettre de telles frasques.

Tante Quack et sa famille déglutirent avec difficulté et se regardèrent avec inquiétude. Leurs épaules s'affaissèrent.

Le charlatan, cependant, se pencha en avant et fit un signe de la main. « C'est vrai que je ne peux probablement pas parler à Sa Majesté, mais il y a d'autres personnes que je pourrais peut-être contacter. Dites-moi ce que

vous pensez. »

Tante Quack et son mari échangèrent un regard. Maomao se demanda si elle n'était pas imposante, mais elle était arrivée jusqu'ici ; elle voulait entendre la suite. Jinshi et Basen, visiblement du même avis, ne semblaient pas vouloir bouger.

« S'il vous plaît, parlez. Je ne peux pas vous promettre l'aide que nous pourrions vous apporter, mais nous pouvons au moins vous écouter. » Cette exhortation venait de Basen. Les mots auraient plutôt dû être adressés à Jinshi, mais ici, c'est Basen qui parlait en son nom.

Le charlatan les regarda, hocha la tête, puis dit : « Vous pouvez leur faire confiance. » C'était ce rare moment où il disait la bonne chose au bon moment.

« Eh bien... si tu le dis », dit lentement Tante Quack, avant de prendre la parole. « Le problème concerne les droits fonciers du village. »

Le terrain sur lequel le village a été construit, expliqua-t-elle, était en fait loué. Le propriétaire, qui habitait à proximité, ne l'utilisait plus et était donc disposé à le leur louer à bas prix. Mais au fil des ans, les deux parties commencèrent à envisager de vendre le terrain. Le propriétaire de l'époque était un homme facile à vivre qui s'entendait bien avec les villageois, du moins c'est ce que raconta tante.

Cependant, quelques années auparavant, cet homme était mort et son fils avait pris la relève comme propriétaire, ce qui avait entraîné un changement radical. Contrairement à son père, le nouveau propriétaire méprisait les étrangers et avait la fâcheuse habitude de mépriser les artisans. Lorsque le village reçut une commande impériale pour fournir du papier à la cour, il en eut du mal à supporter la situation.

Lorsque la qualité des journaux du village s'était dégradée, le nouveau propriétaire était venu à plusieurs reprises exiger le remboursement de la dette. Selon le contrat avec l'ancien propriétaire, la terre et la forêt étaient prêtées aux villageois pour vingt ans. Le montant du paiement était clairement stipulé, et le village payait toujours à temps.

« Mais il n'arrêtait pas de répéter que la récolte de riz était en baisse parce que nous polluions l'eau. Il répétait sans cesse qu'ils n'avaient pas assez d'eau pour cultiver le riz », raconte Fils n° 2, l'air angoissé. « Récemment, la situation a empiré. Il nous a dit de payer immédiatement, sinon de quitter ses terres. »

Il restait encore cinq ans au contrat. Le village pouvait difficilement réunir l'équivalent de cinq ans d'argent d'un coup, et dans un délai aussi court. Mais ils traitaient avec leur propriétaire. Tout comme Maomao ne pouvait pas donner des ordres à la vieille dame, le village devait agir avec prudence.

« Si nous devons partir, nos maisons et la plupart de ce qu'elles contiennent resteront ici. Et qui sait combien de temps il nous faudra pour trouver un nouveau logement ? »

« Nous pensons qu'ils veulent simplement nous chasser du village pour pouvoir s'installer et commencer à fabriquer eux-mêmes du papier. »

« Pourquoi feraient-ils ça ? Ils savent faire du riz, nous savons faire du papier, et nous devrions nous en tenir à nos affaires », dit le charlatan, sa fine moustache ondulant doucement. Maomao, le chat, ayant fini son repas et n'ayant rien à faire, le vit et s'accroupit, prêt à bondir sur les poils du visage.

« On pourrait le croire », dit tante en secouant la tête. « Mais la taxe sur les céréales a soudainement augmenté cette année. »

« Bien que la taxe sur notre journal ait diminué il y a quelques années, croyez-moi, cela n'a pas amélioré nos relations. »

Ah, c'est ça.

L'assouplissement de la taxe sur le papier s'expliquait clairement par la volonté de rendre le papier plus universel et, à terme, d'améliorer l'alphabétisation. Quant à l'augmentation de la taxe sur le riz, on pensait probablement qu'elle ne représenterait pas une charge trop lourde pour une région produisant deux récoltes par an, tout en renforçant les réserves pour l'avenir.

Maomao jeta un coup d'œil furtif à Jinshi. Il semblait calme, mais elle le vit s'agiter légèrement.

Il s'agissait sans doute de lutter contre les dégâts causés par les insectes, pensa-t-elle. Expédier les récoltes des régions abondantes vers les endroits les plus durement touchés permettrait de réduire le nombre de personnes souffrant de la faim. Elle savait que Jinshi et l'ensemble du gouvernement faisaient tout leur possible, et elle ne pensait pas qu'ils avaient tort. Mais les habitants dont les impôts avaient augmenté étaient naturellement mécontents. Ils devaient se sentir obligés de compenser autrement. En faisant pression sur ce village, par exemple.

Cependant, comme le suggérait le charlatan, il n'était pas possible de s'installer simplement au village et de commencer à fabriquer du papier. Il y avait certaines choses à savoir ; la bonne méthode n'était pas évidente sans expérience.

« Le problème, c'est qu'on a un autre problème aussi : lui », dit le mari, faisant visiblement référence au jeune homme au comportement désagréable. « Pour certaines raisons, il est plutôt du côté des agriculteurs d'ici. »

« Mon frère, il... » Le cadet sourit, gêné. « Comment dire ? Il est aveuglé. » Il semblait avoir du mal à prononcer ces mots.

« J'ai honte de l'admettre, mais ce garçon n'y connaît pas grand-chose. Il pense que tous les fonctionnaires sont pareils. » C'est pourquoi il s'en était pris au charlatan : il devait penser que les eunuques étaient indissociables des bureaucrates qui avaient augmenté les impôts. « C'est pourquoi nous avons besoin de votre aide. »

La demande était la suivante : obtenir une baisse des impôts.

Ça n'arriverait pas, pensa Maomao. C'était impossible, même si Jinshi était assis là. Si un ordre donné le matin était annulé l'après-midi, le pays sombrerait dans le chaos. Ça aurait pu être une chose si ces gens avaient été au bord de la famine, mais d'après ce qu'elle voyait, la situation ne semblait pas si grave.

Cela plaça le charlatan dans une position très délicate. Il ne pouvait vraiment rien faire pour l'aider. Le chat s'assit sur ses genoux, tapotant sa moustache tremblante, laissant des marques de griffures sur son menton.

« J'ai bien peur de n'être qu'un eunuque, voyez-vous... » dit-il.

La famille s'affaissa à ces mots. Le mari se ressaisit cependant et dit : « Il y a une conférence demain. Tu pourrais au moins nous accompagner ? »

« Oui, je pourrais faire ça... » Il jeta un coup d'œil à Maomao. Elle lança son regard à Basen.

« Pourrais-je être présent ? » demanda Basen. Il feignit la nonchalance, mais il ne put s'empêcher d'être intéressé ; il était, à sa manière, directement impliqué dans l'affaire. « J'aimerais être présent en tant que tiers », expliqua-t-il.

« Eh bien... » commença le mari, sans plus. Il était sans doute ravi d'avoir Basen avec lui, mais il craignait que le propriétaire ne s'y oppose.

« Je vais simplement rester en retrait et rester à l'écart. Je ne parlerai que

si l'autre personne devient trop agressive », dit Basen. Puis le mari acquiesça, toujours réticent.

« Et je serai là, bien sûr », dit le charlatan.

Non pas qu'il soit d'une quelconque aide, pensa Maomao. Elle se demandait cependant si elle pourrait être présente. Elle attrapa l'autre Maomao des genoux du charlatan au moment même où celui-ci lui faisait une nouvelle griffure.

Le mari de Tante Quack était le chef du village, et la maison familiale était suffisamment spacieuse pour héberger quelques visiteurs pour la nuit. Le groupe de Maomao avait prévu de séjourner dans une auberge en bord de route, mais ils finirent par rester sur place. Maomao se vit attribuer une petite chambre, tandis que le charlatan occupait la chambre principale, tandis que Jinshi et Basen occupaient une grande chambre d'amis. Les gardes du corps qui les accompagnaient étaient logés dans une annexe. Il y avait largement assez de lits et de matelas ; des journaliers étaient embauchés à l'échéance des impôts, et le mobilier était abondant.

Tante Quack proposa de leur préparer le bain – ils étaient des invités, après tout – mais Basen déclina, prétextant qu'ils lui avaient déjà causé bien assez de soucis. Franchement, Maomao aurait aimé faire la vaisselle, mais elle ne pouvait pas contredire Basen, qui devait obéir aux instructions discrètes de Jinshi.

Au lieu de cela, Maomao demanda qu'on lui apporte un seau dans sa chambre et s'essuya avec une serviette. Elle se contenta d'essuyer la sueur – l'eau était trop froide pour en faire plus – mais elle décida de se laver les cheveux, qui commençaient à devenir gras. Pour cela, elle versa de l'eau chaude dans le seau, mais seulement l'équivalent d'une tasse. Elle laissa ses cheveux se détendre, puis, une fois bien mouillés, ajouta du savon. Elle se frotta le cuir chevelu doucement, méthodiquement, pour éliminer les impuretés.

Elle rinça la mousse et enveloppa ses cheveux trempés dans une serviette pour les sécher. Ses pieds étaient froids, alors elle les trempa dans l'eau, encore chaude. Alors qu'elle s'essuyait assidûment les cheveux, on frappa à sa porte.

« Entrez », dit-elle, mais aucune réponse ne vint de l'extérieur. Perplexe, elle entrouvrit légèrement la porte et regarda dehors. Elle fut accueillie par la vue d'un homme inquiétant, brûlé, debout.

Elle ne dit rien, ouvrit simplement la porte, et l'homme inquiétant – Jinshi – entra. La fenêtre de sa chambre était fermée – elle était en train de se laver, après tout – et la chambre d'à côté appartenait à Jinshi et Basen. La chambre d'à côté était assez loin.

« Tu peux parler. Je ne pense pas que quiconque nous entendra », dit-elle.

« Je t'ai interrompu pendant que tu te lavais ? » demanda-t-il. Sa voix avait cette douceur si caractéristique. Visiblement, il n'avait pas décidé de la modifier cette fois, ce qui expliquerait son silence.

« Juste mes cheveux. Je suis désolée de ne pas être plus présentable », dit Maomao en continuant de lui tapoter la tête tout en déplaçant le seau dans un coin de la pièce. L'espace était exigu, et le lit était pratiquement le seul endroit où s'asseoir, alors Maomao resta debout, regardant Jinshi.

« Tu devrais t'asseoir », dit-il.

« Mes cheveux sont encore mouillés », répondit-elle en lui lançant un regard qui, espérait-elle, signifiait : « Pourquoi es-tu ici, au fait ? »

Jinshi, touchant sa joue brûlée, lui montra un paquet enveloppé dans un tissu. « J'aimerais me débarrasser de cette chose pendant un moment. Penses-tu pouvoir reproduire le maquillage ? »

Le paquet contenait de la teinture rouge, de la colle et une poudre blanche. La colle, à base de riz soigneusement broyé, était collante. En l'examinant, elle constata que la cicatrice de Jinshi commençait à s'éclaircir ; on transpirait même par temps froid, et dès qu'il s'allongeait pour dormir, elle commençait à s'effacer.

« Probablement. Je pense que je peux y arriver », dit-elle. Elle pourrait utiliser de la colle colorée pour plisser la peau, puis appliquer la poudre blanche par-dessus pour obtenir un effet plus ou moins réussi. Ajouter quelques ombres pour donner un teint jaunâtre complèterait l'illusion.

« Si vous voulez bien, alors. Retirez-le pour l'instant. » Il trempa un mouchoir dans le seau.

Oh...

"Qu'est-ce que c'est?"

« Laissez-moi préparer de l'eau fraîche. »

« Non, ce serait trop compliqué. C'est parfait. »

Maomao ne dit rien de plus, mais fixa le seau. Il n'avait pas l'air trop sale, mais...

« Quelque chose ne va pas ? » demanda Jinshi.

« Non, monsieur, rien. »

Elle avait trempé ses pieds dans le seau après s'être lavé les cheveux, mais elle pouvait garder ça pour elle. Jinshi ne semblait pas gênée par l'eau usée, alors elle décida qu'il était inutile d'en récupérer.

Elle prit le mouchoir humide et lui frotta le visage. C'était un beau mouchoir en coton neuf, mais il se salissait rapidement de teinture et de colle. C'était du gâchis, estimait Maomao ; le tissu ne perdrait probablement pas sa couleur rouge, même après un lavage assidu. Elle aurait aimé qu'il ait un chiffon moins impeccable sous la main.

Jinshi ferma les yeux et la laissa travailler, appréciant apparemment la sensation du tissu chaud et humide. Il semblait si dénué de toute protection qu'elle craignait qu'il ne se fasse trancher la tête, tandis que l'assassin riait.

Le pied d'athlète ne peut pas se propager au visage, n'est-ce pas ?

Pour être clair, Maomao n'avait pas le pied d'athlète.

La colle se dissolvait, révélant la peau nue de Jinshi, lisse et saine, même si une autre blessure, bien réelle, était encore visible, la traçant. Une rougeur subsistait autour de la cicatrice ; elle s'estomperait probablement avec le temps, dans une certaine mesure. Mais elle ne disparaîtrait jamais complètement ; elle le suivrait toute sa vie.

« Maître Jinshi ? »

"Oui?"

« Pourquoi passons-nous chez le maître médecin ? »

Et avec Maomao à la remorque, rien de moins.

« C'est sur la route vers notre destination. Je me suis dit qu'on pourrait y jeter un œil, vu qu'on allait de toute façon y passer. »

« En route pour notre destination ? » Pour elle, cela signifiait : rentrer à la maison allait prendre encore plus de temps que sortir. Où allons-nous donc ?

« Honnêtement, le timing est idéal. Cela me permet de constater de visu les réactions à l'augmentation des impôts. »

« C'est tout à fait vrai. »

Chaque année, lors de la collecte des impôts, la quantité récoltée était comparée à la population locale, et le ratio était vérifié afin de s'assurer que personne ne subissait une charge excessive. Mais ce n'étaient en fin de compte que des chiffres ; on ne pouvait s'y fier que jusqu'à un certain point.

« De plus, il se passe quelque chose d'étrange par ici. »

« Qu'est-ce que c'est, monsieur ? »

« Je crains de ne pas savoir exactement. Je sais seulement que ton cousin a apporté son boulier et qu'il trouve quelque chose d'anormal. »

L'obsession de Lahan pour les nombres était légendaire. C'était un excentrique invétéré qui travaillait jour et nuit à la recherche de nombres toujours plus beaux, même s'il ne parvenait pas à les rendre parfaits. S'il avait porté l'affaire à l'attention de Jinshi, il y avait certainement quelque chose qui clochait.

« Il prétend qu'il y a une aberration dans la quantité de riz qu'ils ont expédiée ces dernières années. » Lahan était peut-être excentrique, mais il ne se trompait pas sur un point pareil. « C'est ce qui m'a amené ici, mais regardez ce qu'on a découvert d'autre. On ne peut pas remplacer les producteurs de papier professionnels par une bande d'amateurs ignorants au moment même où on essaie d'augmenter la production. »

C'était donc plus qu'une simple distraction touristique ; il travaillait vraiment. Elle se sentait particulièrement mal lorsqu'il lui lavait le visage avec son eau de pieds.

Jinshi devait commencer à s'endormir, car il s'affala peu à peu sur le lit jusqu'à se retrouver allongé. Pensant aux ennuis qu'il pouvait causer, Maomao s'assit sur le lit et se mit à lui caresser doucement les cheveux. Il ne portait pas de parfum, mais une légère odeur florale émanait de lui. À quel point ressemblait-il à une de ces jeunes filles célestes, au juste ?

« Je te refait une brûlure maintenant ? Ou préfères-tu attendre jusqu'au matin ? »

« Maintenant, s'il te plaît. » Sa voix ensommeillée était plus séduisante que d'habitude. Pensant qu'elle pourrait provoquer un véritable désastre si elle le chassait de sa chambre maintenant, Maomao mélangea la colle et la teinture avec son doigt. Elle ajouta un peu d'eau pour obtenir la consistance désirée, puis commença à en badigeonner sa cicatrice.

Je me demande qui a eu cette idée. Ça avait l'air terriblement convaincant. Ça ne résisterait peut-être pas à la pluie, mais c'était la saison sèche, où il pleuvait très rarement.

« Maître Basen ne pourrait-il pas faire ça ? »

« Il n'a pas vraiment le talent nécessaire. »

« C'est donc pour ça que tu m'as amené avec toi ? »

« Ce n'est pas la seule raison. »

Jinshi semblait apprécier le contact physique. Il ferma les yeux comme un enfant tandis qu'elle étalait la colle du bout des doigts.

« Ne t'endors pas », le prévint-elle. « J'appelle d'abord Maître Basen. »

« À quel point penses-tu qu'il serait utile si tu le faisais ? »

Pas vraiment, il faut l'admettre. Contrairement à son père Gaoshun, Basen n'avait pas encore le don. Franchement, elle trouvait qu'il manquait de fermeté en tant qu'assistant de Jinshi.

« Pourquoi est-il ton assistant, au fait ? » demanda-t-elle avant de pouvoir s'en empêcher. Le problème venait en partie du fait qu'elle n'avait pas vu Gaoshun depuis un bon moment, et l'effet réparateur qu'il avait sur elle lui manquait. Le côté espiègle de cet homme d'âge moyen lui manquait.

Jinshi ouvrit lentement les yeux ; ses pupilles sombres trahissaient une pointe de surprise. « Hmm. Je sais de quoi il peut avoir l'air, mais il est... eh bien, parfaitement compétent quand il le faut. »

« Si vous me permettez de le dire, monsieur, vous n'avez pas l'air très convaincu. »

Peut-être que Jinshi était un peu tendre avec Basen ; après tout, ils étaient frères de lait. Mais si Basen se sentait vraiment à l'aise avec Jinshi, c'était déjà un talent en soi.

Maomao termina son maquillage anti-brûlure et s'apprêtait à laver sa main gluante lorsqu'une pensée lui vint à l'esprit. De sa main propre, elle attrapa ses bagages et en sortit la feuille de bronze qui lui servait de miroir. Puis elle essaya de se peindre la bouche avec ce produit. Elle sourit, telle un monstre.

« C'est vraiment horrible », s'exclama Jinshi en riant. Maomao, se disant qu'elle pourrait simplement se laver la glu, fut prise d'une envie soudaine de se peindre également le contour des yeux et des joues. Un visage véritablement inquiétant flottait alors sur la plaque de bronze, presque cadavérique.

Jinshi, complètement absorbée par le spectacle, essayait désespérément de ne pas rire. Elle se sentait désolée pour lui – il souffrait presque – mais elle se pencha pour finir le travail.

Juste à ce moment-là, on frappa à la porte et Basen cria : « J'entre. » La porte s'ouvrit avant qu'ils ne puissent l'arrêter. Ses yeux écarquillés furent

accueillis par la vue de Jinshi, apparemment pliée en deux par la douleur, et de Maomao penchée vers lui, le visage et la main couverts de rouge.

Il n'a rien dit.

Ils n'ont rien dit.

Peu après, Basen resta muet. Alors qu'il s'apprêtait à appeler quelqu'un, Maomao lui fourra le mouchoir dans la bouche ouverte, tandis que Jinshi le maintenait au sol. C'était la chose la plus coordonnée qu'ils aient faite depuis leur rencontre.

Le lendemain, Maomao assistait à la discussion avec les autres. Ils étaient dans un restaurant du village où vivait le propriétaire, non loin du village des papetiers. Il n'aurait probablement pas fallu une heure de marche pour aller d'un endroit à l'autre.

Le restaurant lugubre était néanmoins assez grand. L'endroit faisait également office d'auberge ; il accueillait probablement les voyageurs de la route, et non les locaux. D'ailleurs, Maomao se serait peut-être retrouvée ici la nuit dernière s'ils n'avaient pas finalement logé chez le charlatan.

Étaient présents le beau-frère du charlatan et ses deux fils, ainsi que trois hommes d'âge mûr de leur village. Ajoutez à cela Maomao, Basen et Jinshi, et vous obtenez un groupe de dix personnes. Maomao doutait que Basen puisse protéger Jinshi si les choses tournaient mal, mais Jinshi semblait tout à fait capable de se défendre lui-même. Tout irait probablement bien.

En face d'eux se trouvaient pas moins de quinze hommes bien bâtis, dont un homme d'âge moyen assis impérieusement au milieu du groupe, caressant ses poils du visage.

Le vieil homme et la vieille femme qui tenaient l'établissement les observaient avec un agacement non dissimulé. Ils avaient probablement choisi cet endroit en pensant que les choses pourraient dégénérer, et ce choix n'avait pas dû plaire aux propriétaires.

Le charlatan tremblait visiblement. Hormis la femme du restaurateur, Maomao était la seule femme présente, et il semblait s'en inquiéter. Personne d'autre, cependant, ne semblait s'intéresser à la maigre poulette parmi eux ; au contraire, quelques-uns semblaient ricaner entre eux et se demander pourquoi elle était là.

En fait, la venue de Maomao n'avait pas été facile. Tante Quack avait tenté de l'en empêcher, soulignant que, même si elle n'avait pas l'air de grand-chose, elle était encore une jeune femme célibataire, et qu'il serait

terrible qu'un sort funeste l'attende dans ce restaurant. Mais surtout, elle disait que Maomao n'avait tout simplement pas sa place à cette réunion.

Quoi qu'il en soit, Maomao avait le regard pitoyable du charlatan ; de plus, ce prétendu contrat l'intriguait. « J'ai des connaissances qui s'y connaissent en la matière », finit-elle par dire. « Ne pourrais-je pas leur dire ce que j'ai vu ? » Elle exagérait un peu la vérité, mais il fallait s'en contenter.

Lorsqu'elle le présenta ainsi, tante, s'imaginant apparemment que Maomao connaissait des représentants de la loi, acquiesça à contrecœur. En réalité, Maomao faisait référence à Jinshi et Basen, qui se trouvaient déjà parmi eux, mais il n'y avait aucune raison de le mentionner.

Maomao se retrouva donc assise à une courte distance du groupe. La serveuse lui apporta du thé, mais l'endroit sentait l'alcool – peut-être y avait-il aussi une taverne ici – et Maomao parvint de justesse à se retenir d'en commander. Jinshi et Basen étaient assis à sa table.

« Était-ce vraiment nécessaire que tu sois là ? » demanda Basen, revenant sur ce qui avait déjà été une longue dispute entre tante et le charlatan. S'il avait objecté, il aurait dû le dire à ce moment-là.

« Le médecin-chef a requis ma présence ; il aurait été inhumain de ma part de l'abandonner. »

« Écoute-toi parler... » Basen semblait vouloir insister, mais le charlatan n'arrêtait pas de jeter des coups d'œil à Maomao depuis leur arrivée, et il laissa tomber le sujet. Il regarda autour de lui et dit : « Je dois dire qu'il y a beaucoup d'alcool ici pour un endroit de cette taille. »

Les étagères regorgeaient de vins, mais l'offre principale semblait être un vin brut, ou « trouble », conservé dans un grand tonneau dans la cuisine ; un alcool blanchâtre et trouble. Dans la capitale, les spiritueux « clairs » ou distillés étaient la boisson de prédilection ; ils ressemblaient au classique « vin de campagne ». On supposait que les voyageurs se le servaient directement sur les étagères, tandis que les locaux le servaient directement dans le tonneau.

Pendant que Maomao était distrait par les boissons, les discussions avaient commencé.

« Avez-vous apporté l'argent ? » demanda, naturellement, l'impérieux homme d'âge mûr, sur un ton de méchant de théâtre. Maomao ne savait pas si les hommes à l'air rude qui l'entouraient étaient des métayers ou des

hommes de main. Son beau-frère, ses fils et ses amis étaient costauds, mais clairement en infériorité numérique. Elle regarda autour d'elle, se demandant où elle se réfugierait si la situation dégénérait.

« Il était censé rester du temps. Tu ne peux pas reconsidérer ta décision ? » demanda humblement le beau-frère du charlatan. Entre lui et le propriétaire se trouvait un morceau de papier, sans doute le contrat.

« À quoi bon ? Je ne te prête pas ce terrain par pure bonté d'âme, tu sais. Si tu ne peux pas payer, je veux que tu partes. » Il ne faisait pas de quartier. On aurait dit que ce n'était pas la première fois qu'ils avaient cette conversation. L'homme poursuivit : « Écoute, j'aime à penser qu'on est flexibles. On t'a proposé d'attendre l'année prochaine. On t'a juste demandé de nous apprendre une chose ou deux en attendant. »

C'était ridicule, pensa Maomao. Les artisans pouvaient donc partir immédiatement ou l'année suivante. S'ils choisissaient d'attendre, cela donnerait simplement aux autres villageois le temps d'apprendre les techniques de fabrication du papier. Ils n'avaient évidemment nulle part où aller maintenant, mais s'ils attendaient, ils seraient contraints de livrer leurs secrets de fabrication. Les agriculteurs espéraient probablement eux aussi obtenir la commission impériale, s'intégrant ainsi parfaitement dans la vie antérieure des artisans. C'était de quoi mettre en colère, mais cela n'aurait normalement pas été sans conséquence. La preuve était là, sur la table.

Mais quelque chose clochait. Pourquoi obliger les maîtres papetiers à former des paysans à la fabrication du papier, puis à chasser les artisans ? Pourquoi ne pas utiliser la dette comme levier pour les forcer à travailler pour le village agricole ? Détestaient-ils vraiment les étrangers à ce point ? Maomao observa l'homme d'âge moyen, qui lançait un regard méprisant aux habitants du village papetier. Les fils, en particulier, semblaient être la cible de son regard courroucé.

Maomao trotta jusqu'à eux et se plaça derrière le mari. Le charlatan était à leurs côtés, la moustache tremblante.

« Qu'est-ce que tu fais ? » siffla Basen, mais Maomao l'ignora catégoriquement.

Le contrat avait été rédigé plus de dix ans auparavant, mais le document paraissait encore en excellent état. S'il avait été de moindre qualité, il aurait été abîmé au fil du temps. Le contrat stipulait effectivement des mensualités d'un montant précis sur vingt ans, et à la fin apparaissaient les huaya des

personnes concernées – des « marques de fleurs » tenant lieu de signatures, attestant de la validité et de la régularité du document. Avec tout cela manifestement en règle, Maomao ne comprenait pas pourquoi le propriétaire les pressait ainsi.

Le fils cadet, un homme perspicace et réfléchi, l'informa tranquillement. « Il prétend que le contrat est invalide », dit-il, même s'il avait été rédigé par un scribe et tout.

« Même s'il y a des marques de fleurs dessus ? »

« Oui. Ce sont de vraies marques, mais... Eh bien, le dernier propriétaire ne savait pas lire. »

« Il était analphabète ? » demanda Maomao. Ce n'était pas inhabituel, mais c'était déroutant. Les propriétaires devaient souvent examiner ce genre de documents, et ils étaient généralement formés pour cette tâche.

« C'était un gendre. »

Ah.

Maintenant, c'était logique. S'il avait été adopté par la famille pour prendre la relève, tout se serait mis en place. Fils d'un métayer travailleur, il n'avait probablement pas eu le temps d'étudier, et ses heures n'auraient été que plus précieuses après son mariage, même s'il lui était venu à l'esprit d'apprendre.

« Il n'avait jamais recours à un scribe ; sa femme s'occupait de ces choses pour lui. » Mais ce contrat, de toute évidence, avait été conclu après la mort de sa femme.

Hmm. Maomao voulait croire qu'il s'agissait bien d'un vrai contrat. Le fils cadet prétendait que les marques florales étaient légitimes, ce qui impliquait que le contrat avait été conclu en présence du précédent propriétaire.

« Le scribe est-il toujours là ? Ou le témoin ? »

« Ils ont tous les deux réussi, j'en ai bien peur. » Le contrat avait été signé quinze ans auparavant, et aucun des deux n'était encore jeune homme à l'époque.

Ça ne fait qu'empirer, pensa Maomao. Pendant qu'elle prenait ses marques, le propriétaire continuait d'imposer ce choix impossible au beau-frère du charlatan. Les autres fermiers arboraient un sourire mauvais, et les artisans semblaient se rétracter. Le fils aîné du beau-frère, lui, se mordait la lèvre, l'air partagé.

« Si tu penses ne pas pouvoir partir tout de suite, il ne te reste qu'une seule option. On enverra deux jeunes demain. Ils pourront t'aider, et tu pourras leur apprendre le métier. Tu ferais mieux de leur apprendre. D'ici l'année prochaine. »

Les poings des artisans tremblaient. Le charlatan était passé, mais il ne serait d'aucune aide ; il était aussi impuissant que les autres. Seule Maomao regarda autour d'elle, nettement moins inquiète que les autres. Elle était vraiment curieuse de ce vin. Il faudrait qu'elle en commande plus tard, mais même elle savait qu'il valait mieux ne pas le faire maintenant, au milieu de tout ça.

Les papetiers semblaient assister à un enterrement. Le propriétaire, visiblement d'humeur festive, commença à commander des boissons. « Une tournée pour moi et tous mes garçons », dit-il, sa générosité suscitant les acclamations des fermiers. La maîtresse de maison apporta à contrecœur des plateaux remplis de coupes de vin pour les buveurs.

Maomao renifla. Hein ? Elle regarda le vin que buvaient les fermiers. Ce n'était pas du vin trouble, mais de l'alcool clair. Le propriétaire lui-même buvait autre chose, un liquide ambré qui était manifestement une sorte d'alcool distillé. Le produit provenait d'une étagère. Visiblement, il pouvait tenir le coup.

Le propriétaire, elle le comprenait ; bien sûr, il buvait ce qu'il préférait. Mais commander de l'alcool distillé, même pour les métayers, c'était extrêmement généreux. Et cela alors qu'il y avait largement assez de ce vin trouble, un peu moins distingué, ici.

Maomao y réfléchit un instant, puis, bien qu'elle se sentît mal pour la femme qui transportait les boissons, visiblement agacée, elle leva la main et appela la maîtresse.

"Qu'est-ce que c'est?"

« J'aimerais aussi une coupe, s'il vous plaît. De ce vin. »

La femme haussa les épaules et lui donna à boire.

« Jeune dame, de tous les temps... » Le charlatan parut franchement exaspéré, tout comme son beau-frère. Tout comme, bien sûr, Basen, mais Jinshi lui fit signe d'en commander davantage.

Ah. Alors, il a compris ? Maomao commanda des tasses pour Jinshi et Basen. Puis elle vida son verre. Il avait un goût sucré et un bon corps. Ce n'était pas aussi raffiné que ce qu'on trouvait dans la capitale, mais ce n'était

pas mauvais. Malgré sa douceur, il avait une pointe d'alcool prononcée.

Si ça avait été mauvais, ça aurait suffi. Mais au lieu de ça... Maomao se lécha les lèvres. Ils avaient donc un restaurant obligé d'accueillir des clients indisciplinés, et un tonneau entier de vin trouble. Pourtant, ce n'était pas ce qu'ils servaient au propriétaire indiscipliné et aux fermiers. Tiens. Voilà donc l'histoire, pensa Maomao. Elle se tourna vers le beau-frère du charlatan, toujours exaspéré. « Pardon, mais y a-t-il une distillerie dans le coin ? »

« Non, rien de tel, à ma connaissance... »

« Je m'en doutais. » Les lèvres de Maomao se tordirent en un sourire narquois, et elle alla se poster, tasse à la main, devant le propriétaire bavard et joyeux et ses amis. Maomao posa la tasse sur la table avec un « tok » sonore et leur adressa un sourire qui ressemblait à celui d'un animal sauvage.

« Qu'est-ce que tu veux, petite fille ? Tu nous sers à boire ? » Le propriétaire lui lança un sourire moqueur, puis éclata de rire.

« T-Jeune demoiselle ! » Le charlatan s'accrochait presque à elle, essayant de comprendre ce qu'elle faisait. Basen faillit se lever, mais Jinshi le tira discrètement sur sa manche et le rassit.

Maomao rigola et dit au propriétaire : « Que dirais-tu d'un concours de boisson, mon cher monsieur ? » Elle se frappa la poitrine de manière démonstrative.

« Un concours de boisson ! Ah ! Tu as du culot, je te l'accorde ! » dit le propriétaire, amusé par la jeune femme impertinente qui s'était présentée devant lui. Les fermiers éclatèrent de rire, les papetiers semblaient découragés, et le charlatan était presque hors de lui. Seuls Jinshi et Basen, habitués au comportement habituel de Maomao, parurent impassibles.

« Tu n'es pas sérieux ! » dit le beau-frère du charlatan. Lui et ses fils semblaient profondément inquiets.

« Tout ira bien. Mais j'ai une question : combien reste-t-il sur ta dette ? »

Au bout d'une seconde, l'homme répondit : « C'est mille pièces d'argent par an, et nous avons déjà payé la moitié du montant de cette année, donc cela ferait 4 500. »

Hmm. Ce n'était effectivement pas une somme que n'importe qui serait prêté. Commission impériale ou non, le village n'était pas adapté à une production à grande échelle et n'engrangerait pas vraiment d'argent.

Mais elle se contenta de dire : « Je vois. » Elle s'assit d'un air assuré en face du propriétaire. « Puisque nous faisons ça, pourquoi ne pas parier ? »

« Un pari ! Attagirl ! » Le propriétaire, visiblement sûr de ses talents de buveur, se moquait simplement d'elle. « Alors, tu as quelque chose à parier ? »

« Oui, tu l'as déjà vu. » Maomao se frappa à nouveau la poitrine. « Si tu me vends à un proxénète, je te rapporterai au moins trois cents pièces d'argent. »

Plusieurs fermiers crachèrent leurs boissons, tandis que les artisans restèrent bouche bée. Un fracas retentit, qui se révéla être celui de Jinshi qui sautait de sa chaise. Maomao, quant à elle, hocha simplement la tête, comme pour témoigner de sa confiance sereine.

« Ha ha ha ha ha ! Trois cents ! C'est un chiffre énorme pour une si petite fille. Tu sais comment fonctionne le marché, petite ? »

Eh bien, oui ; c'était pour ça qu'elle l'avait dit. Elle avait l'impression d'avoir vu pas mal de jeunes femmes se faire vendre.

« Le plus beau bijou du monde ne se vend pas plus de cent dollars, et vous croyez... » Le propriétaire riait si fort qu'il en cracha ; il s'amusait à fond maintenant. Ses amis, eux aussi, étaient sages et ivres – parfaits.

Maomao les regarda et rit. « Pff ! » Elle s'assura qu'ils comprenaient que c'était un bruit moqueur. Les hommes ivres le remarquèrent, comme elle l'espérait, et une bonne moitié d'entre eux commencèrent à la fusiller du regard.

« Tu penses ça parce qu'un daikon fraîchement sorti de terre ne se vendra jamais plus de cinquante pièces d'argent », déclara Maomao. « Dire que tu ne t'en rends même pas compte ! »

Elle sentit son corps sursauter lorsqu'on l'attrapa par le col et la tira jusqu'à ce qu'elle se dresse sur la pointe des pieds. Ah ! Sa comparaison peu flatteuse des filles de la campagne aux légumes racines n'était pas passée inaperçue. Jinshi allait faire un geste, mais elle lui lança un regard du coin de l'œil. S'il s'en mêlait maintenant, cela ne ferait que compliquer les choses.

« Répète ! » hurla un fermier – appelons-le Fermier n° 1 –, le visage rouge, s'approchant d'elle les poings levés. Ses mains crispées étaient noircies par la terre des champs, et elle voyait bien que s'il la frappait, ce ne serait pas agréable.

Mais je vais peut-être devoir vivre avec, pensa-t-elle. Elle était arrivée jusqu'ici ; elle ne pouvait plus reculer.

Le charlatan s'était effondré, tandis que ses concitoyens le regardaient avec horreur.

« Tu ne sais même pas lire ni écrire », continua Maomao. « Hé ! Tu n'utiliseras jamais de papier, et encore moins tu n'en feras pas un bon travail, même si on t'apprenait. »

Le poing la frappa, mais ne la toucha pas. On entendit plutôt un bruit sourd heurter la table. Quelqu'un s'était interposé entre Maomao et le fermier mécontent. Une bourse conséquente était maintenant posée sur la table, et Jinshi se tenait entre eux.

Il retourna la bourse et une véritable pluie d'argent en jaillit, cliquetant bruyamment. Tous les présents la regardèrent, les yeux écarquillés et bouche bée, y compris Basen, dont la bouche s'ouvrait et se fermait inutilement, consterné. Que faisait Jinshi, semblait-il se demander ?

« Trois cents pièces d'argent, ce serait peu cher au prix de cette fille », dit Jinshi. Il avait baissé la voix plus bas que d'habitude et utilisait son air séduisant, mais inquiétant, pour maintenir l'ordre dans la salle. Il repoussa presque négligemment la main de l'homme qui tenait Maomao.

Ne montre pas ton argent comme ça ! pensa Maomao, mais elle n'eut d'autre choix que de s'y plier. Elle redressa son col, posa un pied sur la chaise et bomba le torse (si tant est qu'il soit). « Tu vois ? Les hommes qui connaissent la valeur savent ce qu'ils voient quand ils me regardent. »

Le fermier qui s'apprêtait à la frapper grogna et lui lança un regard noir. Maomao et Jinshi adressèrent tous deux aux fermiers leurs sourires les plus agaçants.

« On n'a pas à supporter ça, les gars ! Apprenons-leur à se tenir bien ! » s'exclama l'un des autres fermiers, mais le propriétaire leva la main. « Ne vous emballez pas », dit-il, et les autres fermiers tressaillirent et reculèrent. « Vous avez misé gros. Pour moi, vous avez un pari risqué. »

Il était donc à bord. Maomao sourit – une expression qui aurait pu paraître déplacée à ce moment précis – et retira son pied du siège. « Très bien. Alors, qui est le premier ? »

Les habitants du village papetier fixaient Maomao, incrédules. Le couple qui dirigeait l'établissement semblait, au mieux, anxieux. Le charlatan était toujours étendu par terre. Jinshi, quant à lui, lançait à Maomao un regard

qui trahissait sa profonde contrariété ; Basen semblait contrarié par la colère de Jinshi. Le sac rempli de pièces était posé sur la table.



« Laissez-moi être le premier à l'affronter ! » s'écria l'homme qui avait presque frappé Maomao.

Parfait.

Des bouteilles de vin vides jonchaient le sol, ainsi que trois hommes de grande taille – le quatrième venait juste de les rejoindre.

« Vous plaisantez », dit le neveu du charlatan, qui s'occupait de son oncle handicapé.

« Oh là là, c'est déjà fait ? » demanda Maomao en vidant ce qui restait de sa tasse. C'était une liqueur distillée qui brûlait en s'écoulant. Bien meilleure que tout ce qu'on trouve habituellement dans un établissement rustique comme celui-ci, mais à peine plus enivrante que de l'eau pour Maomao, habituée à des boissons bien plus fortes.

C'était leur erreur, pensant pouvoir se débarrasser d'elle rapidement en la défiant avec des spiritueux distillés fortement alcoolisés. Les hommes eux-mêmes n'étaient pas habitués à boire des boissons aussi fortes, et ils furent rapidement terrassés. (Ils étaient complètement saouls, mais personne n'allait mourir.) Maomao n'avait aucune intention de les ménager.

« Trois cents ? Pas mal », dit Jinshi à son oreille. Imaginer qu'il pourrait essayer de l'« acheter » à nouveau ne fit que renforcer sa détermination à ne pas perdre cette compétition. Il serait peut-être bon de rappeler qu'un proxénète prêt à négocier avec acharnement pouvait obtenir une villageoise pour seulement vingt pièces d'argent. Jinshi avait vraiment un sens des valeurs biaisé.

Quoi qu'il en soit, avec Jinshi à ses côtés, elle avait mieux bu que le premier fermier. Le second avait commis l'erreur de supposer que Maomao serait presque ivre à ce moment-là et l'avait défiée avec un alcool fort, ce qui l'avait mis hors d'état de nuire après une seule coupe. Les troisième et quatrième hommes s'étaient inclinés de la même manière. Certes, elle était, en principe, désavantagée car elle affrontait une succession d'adversaires ; mais malheureusement pour eux, Maomao avait dépassé toutes leurs espérances.

Cela fait quatre, pensa-t-elle. Trois cents pour un, six cents après le deuxième homme, et 1 200 après le troisième. Avec quatre de moins, sa part s'élevait désormais à 2 400 pièces d'argent. Les fermiers restants la fusillaient du regard, le visage rouge. Ils ne savaient pas lire, mais ils

savaient peut-être faire un peu de calcul. Il en restait plusieurs, mais si Maomao parvenait à en vaincre un seul de plus, ses problèmes seraient réglés. La dette des papetiers était censée s'élever à 4 500 pièces d'argent.

Elle était contente que les autres parties aient été ivres. Elle leur avait fait signer un simple contrat sans trop y réfléchir. Quatre contrats, en fait. Les fermiers pensaient probablement que ce n'étaient que des bouts de papier – elle le savait, car même le vénérable propriétaire avait failli les utiliser comme papier à jeter.

En parlant du propriétaire, il grognait et fronçait les sourcils, et il finit par s'asseoir en face d'elle. « Tu veux une allumette ? » L'homme moustachu souriait, mais son regard était dur.

Maomao se tapota le ventre. « J'espère pouvoir en balancer un autre. » Même elle commençait à ressentir les effets après avoir bu quatre personnes jusqu'à l'inconscience. Le propriétaire semblait savoir tenir l'alcool, comme il se doit pour quelqu'un qui boit habituellement des spiritueux. Il esquissa un sourire narquois devant le malaise évident de Maomao, puis jeta un coup d'œil au contrat. « Si tu penses que je vais être un autre poids plume, détrompe-toi. » Puis il griffonna une signature sur le contrat et le claqua sur la table. « Hé, mon frère, tu n'essaieras pas de me voler mon argent, hein ? » dit-il. Jinshi resta silencieux, les bras croisés.

« Personne ne va escroquer qui que ce soit », dit Maomao. Puis, sentant que c'était sa seule option, elle sortit une petite bouteille des plis de sa robe.

L'entourage du propriétaire a immédiatement fait du grabuge. « Hé ! Qu'est-ce que c'est que ça ? »

« Je suis un peu lassée du goût de ce vin. J'ai pensé le rafraîchir un peu », dit Maomao en tapotant un peu du contenu de la bouteille dans le liquide ambré de sa tasse.

Le propriétaire se pencha vers elle. « Bon, attends. Tu ne vas pas partager ? »

Eh bien, s'il insistait... Maomao passa la bouteille au propriétaire, qui l'examina d'un œil critique, puis vida le reste dans sa propre tasse. « Laisse-moi deviner... Un petit quelque chose pour t'aider à tenir l'alcool ? » Il lui sourit.

Maomao, impassible, porta la tasse à ses lèvres et but. Le propriétaire la regarda vider sa tasse, puis, voyant qu'elle était indifférente, il esquissa un nouveau sourire narquois et vida sa propre tasse. Glou, glou, glou...

Crash. Le propriétaire est tombé. Un des fermiers s'est précipité vers lui et l'a aidé à se redresser, mais l'homme d'âge moyen était visiblement abasourdi.

« Hé toi ! Qu'est-ce que tu lui as fait ? »

« Je n'ai rien fait. J'ai mis la même chose dans mon verre ; vous m'avez tous vu. » Le propriétaire s'était retrouvé à terre pour une seule et unique raison : il était ivre mort. « Je crois que ça veut dire que j'ai gagné le pari. »

Il y eut un silence général, pendant lequel Maomao se leva et prit les contrats signés par ses adversaires alcooliques. Elle s'approcha du beau-frère du charlatan sans trébucher et les lui remit. Finalement, elle se tourna vers la tenancière de l'établissement. « Excusez-moi. Où sont les toilettes ? »

« Là-bas et à droite. »

« Merci beaucoup. »

Maomao sortit du restaurant d'un pas rapide. Elle avait vidé plusieurs bouteilles de vin ; qui pourrait la blâmer si elle avait besoin d'utiliser les toilettes ? Et même elle n'était pas effrontée au point de se soulager devant une foule.

« Dis donc, qu'est-ce que tu as fait là-bas ? » demanda le beau-frère du charlatan, toujours en train de serrer la liasse de contrats, d'un air perplexe.

« Pas grand-chose. Comme je l'ai dit, je voulais une saveur fraîche, alors j'ai ajouté de l'alcool. »

Maomao gardait habituellement sur elle quelques herbes et autres médicaments, notamment de l'alcool pour se désinfecter. Conçu pour désinfecter, il était bien plus concentré qu'un vin ordinaire ; la plupart des gens avalaient après une seule gorgée, et le propriétaire l'avait versé dans son verre avec joie.

« Puis-je vous demander quelque chose ? » dit l'homme après un moment.

"Oui?"

« Tu mets la même chose dans ta boisson, n'est-ce pas ? » Il fronça légèrement les sourcils.

« Oui. Je savais que je pouvais gérer ça. J'espérais juste que ça se terminerai vite. » Maomao se doutait que si elle faisait quoi que ce soit de suspect ou d'inhabituel, ses adversaires seraient attirés. Elle était ravie que ça ait marché. Elle aurait pu boire plus que le propriétaire de la manière

traditionnelle... mais elle n'était pas sûre de pouvoir tenir aussi longtemps.

« Je suis juste contente d'être arrivée aux toilettes à temps », a-t-elle déclaré.

« Euh... Oui, c'est important. Écoute, je sais que tu étais confiant, mais je doute que tu risques ta propre liberté – et la nôtre, qui plus est. »

« Je suis désolée, je crois qu'il y a eu un malentendu. » Maomao prit les contrats pliés des mains de l'homme. « C'est mon avis. Oh, mais je dois restituer le capital initial. » Elle sourit.

Le beau-frère ne pouvait pas parler, mais le charlatan, qui avait enfin repris ses esprits, s'exclama : « Un instant, jeune fille ! Vous parlez de nos moyens de subsistance ! »

« C'est possible, mais je n'ai aucune obligation particulière, n'est-ce pas ? Et puis, tu ne m'as pas laissée finir. » Elle jeta un coup d'œil vers le propriétaire qui se relevait avec l'aide d'un de ses laquais, la tête entre les mains, en titubant. À en juger par le vomi, ils avaient expulsé l'alcool pour l'aider à reprendre conscience. « Tu ne crois pas qu'il aurait mieux valu le laisser dormir un peu plus longtemps ? » demanda-t-elle.

« Ce pari ne compte pas ! » s'écria-t-il. Ah ! Elle s'y attendait. « C'était juste une façon de s'amuser un peu en buvant. Je n'ai jamais pris ça au sérieux. »

« Et pourtant, j'ai des contrats ici. Signés, devant témoins. Tu ne vas pas me dire que tu n'as pas pu les lire non plus ? »

« Qui se soucie d'un contrat ? Ils sont nuls, dis-je ! »

Maomao croisa les bras et se plaça devant le tonneau de vin du restaurant. « Je vois qu'on n'a pas le choix. » Elle tapota le tonneau et lança un sourire narquois à Jinshi et Basen. « Il va falloir dire au gouvernement que vous avez fraudé vos impôts. »

On aurait dit une mouche voler dans le restaurant. Le patron la regarda bouche bée, et les paysans, encore debout, vacillèrent sous le choc. Les restaurateurs semblaient à la fois anxieux et soulagés. Quant aux papetiers, ils se regardèrent entre eux, puis se tournèrent vers Maomao. Le charlatan pencha simplement la tête, perplexe.

C'était la source des chiffres discordants qui avaient tant inquiété Jinshi.

« Frapper ses impôts ? Qu'est-ce que ça veut dire ? » finit par dire le fils aîné, rebelle.

Produire du vin nécessite une autorisation gouvernementale. Le

consommer pour sa consommation personnelle est une chose, mais le servir à des fins lucratives dans un restaurant ? Cela devrait sûrement être taxé. » Toute entreprise devait payer des impôts, et le taux était toujours plus élevé sur les articles de confort et de luxe. Un bar était taxé plus lourdement qu'un restaurant (et le taux grimpait en flèche si vous teniez une maison close, comme Grand-mère ne cessait de le râler).

Maomao s'était demandée pourquoi ce restaurant avait accepté d'accueillir le propriétaire. Elle avait pensé que c'était peut-être parce qu'ils étaient locataires, mais c'était la quantité généreuse de vin qui avait attiré son attention. Ne serait-ce pas une bénédiction pour un restaurant de pouvoir proposer une grande quantité d'excellents alcools à prix réduit ? C'était le genre d'offre incontournable, même si elle s'accompagnait de quelques ennuis.

Maomao soupçonnait que c'était pour cette raison que le propriétaire n'avait pas commandé ce vin trouble lorsqu'il avait voulu boire. Les agriculteurs étaient probablement ceux qui produisaient ce vin ; pourquoi se serait-il donné la peine de commander quelque chose dont il avait déjà bu à satiété ?

« Et peut-être que les ingrédients sont également hors normes ? » demanda-t-elle. Pour faire du vin, il fallait du riz, de l'orge ou autre – dans ce cas précis, il s'agissait apparemment de riz. Cela lui rappela le prétendu grief du propriétaire : « Ils polluent l'eau et réduisent la récolte de riz. Il n'y a pas assez d'eau pour la faire pousser », dit-elle, répétant l'affirmation. « Mais ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ? Au contraire, la récolte de riz est meilleure que jamais. »

Si les rizières étaient nourries par la terre et les feuilles mortes apportées par l'eau en amont, cela contribuerait à prévenir l'épuisement des sols. Les papetiers ne rejetaient rien de toxique ou de nocif dans l'eau ; seuls le son de riz utilisé dans la colle, et peut-être les copeaux de bois servant à la fabrication du papier, finiraient en aval. D'excellents engrais, selon Maomao. Elle pensait même que c'était peut-être la raison pour laquelle l'ancien propriétaire avait envisagé de vendre la terre aux villageois.

Les agriculteurs ne comprenaient peut-être pas exactement pourquoi leur récolte de riz était soudainement si bonne, mais ils savaient pertinemment que c'était le cas – et quelqu'un avait décidé de garder les villageois. Puis, à un moment donné, ils avaient décidé de dissimuler les revenus

supplémentaires et de les transformer en vin. Ce serait de la double fraude fiscale, une affaire assez grave.

Dire tout cela à voix haute aurait été contraire aux enseignements de son père, alors elle le garda pour elle, mais l'expression sur les visages du propriétaire et des autres fermiers montrait clairement qu'elle avait raison.

« Avez-vous des preuves ? » a demandé l'un des agriculteurs.

« Oui, c'est vrai ! Tu peux le prouver ? » demanda un autre.

Le prouver ? Peut-être, peut-être pas. Mais Jinshi était là, donc elle avait des témoins.

« Ne vous inquiétez pas », dit Maomao. « Si vous êtes innocent, alors vous ne verriez probablement pas d'inconvénient à ce qu'un fonctionnaire perquisitionne vos maisons ? » Elle prit soin de sourire en prononçant ces mots. Les agriculteurs, qui avaient jusque-là protesté avec tant de véhémence, se turent. Ahh. Bingo.

« Tu as du cran, ma fille », dit le propriétaire en serrant sa tête qui tournait encore. « Mais si tu crois pouvoir parler comme ça et t'en tirer impunément... »

Maomao se tenait debout, regardant le propriétaire. « Je pourrais vous dire la même chose. Regardez autour de vous, et réfléchissez bien à vos paroles. » Au moins un tiers de ses complices étaient ivres – lui aussi, d'ailleurs. Les autres étaient peut-être encore debout, mais ils étaient loin d'être sobres. Pendant ce temps, le groupe de Maomao comprenait six hommes costauds qui n'avaient pas bu une goutte. (Elle n'incluait pas le charlatan dans ce nombre, bien sûr ; il ne serait d'aucune aide en cas de bagarre.) Surtout, ils avaient Jinshi et Basen avec eux, ainsi que les gardes du corps qui surgiraient de l'extérieur si quelque chose les menaçait.

Les propriétaires du restaurant cherchaient visiblement à rester à l'écart de cette affaire autant que possible. Maomao ne souhaitait pas particulièrement régler les choses par la violence, mais si les agriculteurs décidaient d'en venir aux mains, elle craignait que ses amis ne réagissent de la même manière.

Elle agita les contrats sous le nez des agriculteurs, arborant son sourire le plus méprisant. « N'hésitez pas à appeler à l'aide. Et pendant ce temps, on les enverra aux autorités sur le cheval le plus rapide qu'on ait. » Elle était si heureuse qu'elle chantait presque les paroles. Or, quelqu'un de bien plus effrayant que n'importe quel fonctionnaire était là, à leurs côtés.

« Jeune fille, vous semblez un peu... différente de d'habitude », dit le charlatan, mais elle décida de l'ignorer. Elle regarda le propriétaire et les autres fermiers autour d'elle, mais aucun n'avait de réponse à lui donner. Finalement, elle murmura à l'oreille du propriétaire : « Si vous jouez le jeu, soyez au moins prête à donner autant que vous donnez. »

Elle l'entendait presque grincer des dents. Elle regarda froidement le propriétaire, toujours allongé par terre, et demanda : « Mais qu'est-ce que les villageois t'ont fait, au fait ? »

À peine eut-elle parlé que la porte du restaurant s'ouvrit avec fracas. Une jeune femme se tenait là, vêtue d'une robe impeccable. À la vue de la scène, elle pâlit, puis se précipita vers le patron renversé. Juste au moment où Maomao pensait s'arrêter pour s'occuper de l'homme, la jeune femme tomba à genoux et baissa la tête. « Je suis sûre que mon père a encore des exigences extravagantes », dit-elle. « Mais s'il vous plaît ! Il ne mérite pas ça ! » Elle s'inclina encore plus profondément, non pas devant Maomao, mais devant les artisans papetiers.

« Euh... Ce n'était pas nous », dit le plus jeune fils en secouant la tête, mais la jeune femme ne bougea pas. Elle resta le front collé au sol, ignorant que ses cheveux étaient en bataille.

« Je suis tellement désolée. Pardonnez-lui. Pardonnez à mon père, idiot et têtue. » C'était comme si elle n'entendait personne.

C'est alors que le fils aîné passa à l'action. « On ne maltraiterait personne. Surtout pas ton père. » Il prit la jeune femme par les épaules, la calma et l'incita à relever la tête. Les larmes coulaient encore de ses yeux, mais elle le regarda et hocha la tête.

Le propriétaire réagit avec scandale. « Toi ! Espèce d'inconnu venu de nulle part ! Éloigne-toi de ma fille ! » Il essaya de se relever, mais ses pieds tremblaient encore et il s'écrasa au sol.

"Père!"

« Beau-père ! »

« Je ne suis pas ton foutu beau-père, et je ne le serai jamais ! »

Eh bien, eh bien, eh bien. Maomao s'est calmé sur-le-champ. Le Neveu Charlatan n° 2 regardait son frère avec une certaine exaspération.

« Ne me dis pas... » dit Maomao.

« À ce stade, je doute que j'en aie besoin », a-t-il répondu.

Soudain, il devint évident pourquoi le fils aîné était du côté des

agriculteurs, et pourquoi le propriétaire détestait les étrangers et était si désireux de s'en débarrasser. Maomao était ravie que le mystère soit résolu, mais elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'elle aurait pu être tout aussi heureuse de ne jamais le savoir. C'était comme assister à une mauvaise comédie. Difficile de la décrire.

« Mon frère est très... sérieux. »

« Ça lui fera beaucoup de bien s'il détruit tout son village par sa dévotion », dit Maomao, exprimant ainsi ce que pensaient tous les papetiers présents. Ils acquiescèrent tous avec elle. C'était une erreur, pensa-t-elle, d'avoir invité le frère aîné à cette discussion, mais après réflexion, elle se souvint qu'il était un parent du charlatan. Et donc, eh bien, il serait ce qu'il serait.

Attends... Je vais me contenter de ça ?! Allait-elle rester les bras croisés à regarder un village entier se faire anéantir à cause d'une farce ridicule ?

Il y avait juste un problème : les personnes impliquées ne voyaient pas cela comme une farce. Pour elles, c'était tout à fait sérieux. Pouvait-on faire plus absurde ? Plus idiot ? Plus stupide ?

Finalement, Maomao, au bout du rouleau, s'assit fermement sur une chaise. « Apportez-moi du vin », dit-elle en désignant la patronne d'un geste énergique.

« Tu vas continuer à boire ? » demanda la femme.

« Oh, je suis loin d'avoir atteint ma limite. »

Une série de regards incrédules se posèrent sur elle lorsqu'elle dit cela, mais cela ne la déranger pas.

Peut-être que le vin lui était vraiment monté un peu plus à la tête qu'elle ne le pensait : ce n'est qu'après avoir dessoûlé qu'elle s'est rendu compte qu'elle avait été beaucoup plus volubile que d'habitude.

Finalement, il fut convenu que le village d'artisans serait autorisé à régler le solde de la dette sur les cinq prochaines années, comme convenu initialement. Quant aux paiements du propriétaire à Maomao, ils furent réglés à la condition qu'il envoie régulièrement une quantité déterminée de riz à la Maison Verdigris pendant les dix prochaines années. C'était peut-être un peu laxiste, mais quoi qu'il en soit, elle soupçonnait fortement que des représentants du gouvernement viendraient bientôt effectuer une inspection. Il fut toutefois précisé qu'ils ne chercheraient pas à récupérer les pertes passées, ce qui était plus que généreux.

Et qu'est-il advenu du neveu du charlatan et de la fille du propriétaire ?
Comme si ça m'importait !
Et c'est tout ce qu'il y avait à dire à ce sujet.

Chapitre 10 : Le chanvre et la religion populaire

« Je me demande si Yue – la lune – se dirige sans encombre vers l'ouest », demanda l'Empereur à Gaoshun tandis qu'ils contemplaient le disque brillant flottant dans le ciel. Sa Majesté ne demandait pas, bien sûr, si la lune accomplirait son tour sans encombre. Il s'agissait plutôt d'un surnom familial pour un personnage important, même si personne d'autre dans le pays, à part Sa Majesté, n'en usait.

« Ils avaient prévu de s'arrêter et d'inspecter le village des papetiers en chemin, donc je suppose qu'ils n'en sont qu'à mi-chemin. »

Après le départ de l'eunuque Jinshi, Gaoshun était retourné au service personnel de l'Empereur. Depuis des générations, la famille Ma protégeait la « fine fleur de la nation », et Gaoshun était le compagnon de l'Empereur depuis leur jeunesse, tout comme son fils Basen l'était désormais pour un autre. Il jouait souvent à cache-cache avec Sa Majesté et un autre frère de lait, mais la fin de sa jeunesse avait mis un terme à ces jeux.

C'était désormais Basen qui gardait celui qu'on appelait Yue. Gaoshun s'était toujours demandé s'il n'aurait pas dû choisir son autre fils pour ce rôle, mais il l'avait confié au plus jeune. Basen était inexpérimenté, certes, mais chacun avait au moins une qualité rédemptrice. Les inquiétudes de Gaoshun n'avaient fait que s'intensifier après que Basen eut laissé tomber Yue lors de leur dernière expédition, mais ils avaient la jeune apothicaire avec eux ; c'était rassurant. Elle était audacieuse.

Gaoshun avait argumenté auprès de son fils qu'ils devaient emmener la jeune femme, car un empoisonnement serait désastreux lors de ce voyage. Il avait fini par convaincre le garçon. Quant au Prince de la Lune, il avait accepté sans hésiter.

Il savait que l'apothicaire elle-même finirait par acquiescer (même si cela impliquait beaucoup de grogne), et que le médecin de l'arrière-palais les accompagnerait au moins pendant la moitié du voyage. La jeune femme

fit mine de ne pas apprécier le médecin à la fine moustache, mais Gaoshun savait qu'ils s'entendaient plutôt bien.

La véritable préoccupation était de savoir ce qu'ils allaient faire dans la capitale occidentale, après s'être séparés du médecin.

« Je suppose que ce ne sera pas facile pour lui », remarqua l'Empereur. « Je me demande quelles fleurs lui seront favorables. »

« Cueillir des fleurs, Sire ? Une métaphore intéressante. »

« Eh bien, ils seraient probablement furieux si je les comparais à des insectes. Un coup d'œil à mon jardin devrait vous éclairer. »

Il plaisantait juste – une blague qu'il pouvait faire, peut-être, car ils n'étaient pas dans le palais arrière ni dans le palais proprement dit occupé par l'impératrice douairière ou l'impératrice actuelle, mais plutôt dans une villa au-delà de la cour impériale qui était actuellement la résidence d'Ah-Duo, anciennement l'une des quatre dames de l'empereur – ainsi que sa sœur de lait et une amie pour lui et Gaoshun quand ils étaient tous jeunes.

Si l'Empereur semblait un peu seul, c'était peut-être parce qu'Ah-Duo n'était pas là, car elle aussi était partie vers l'ouest, et en compagnie d'une personne en particulier.

Le Prince de la Lune, quant à lui, n'était pas aussi coquet que son apparence le laissait penser. Gaoshun, qui l'avait accompagné dès sa jeunesse, qui avait passé plus de temps avec lui que sa mère ou son père, le savait mieux que quiconque. Le « prince » était une personne remarquablement directe, peu intéressée par l'ostentation. Cependant, même maintenant que son mandat au palais arrière était terminé, ils continueraient d'avoir besoin de son aide et de ses efforts, car il devait désormais servir de frère cadet à l'Empereur, accomplissant tout ce que le souverain, qui ne pouvait quitter la capitale, ne pouvait faire lui-même.

« Alors. Une invasion d'insectes. » Une catastrophe naturelle qui pouvait potentiellement ruiner un pays entier. La tristesse dans la voix de l'Empereur venait peut-être du sentiment que cela reflétait son impuissance en tant que dirigeant, ne serait-ce qu'aux yeux de ses sujets les plus superstitieux. C'était lui qui avait choisi de détruire le clan Shi, puis avait pris la consorte Gyokuyou, l'une des quatre dames, comme impératrice. Les invasions d'insectes commençaient souvent par des sauterelles apportées par le vent d'ouest, à des centaines, voire des milliers de li. Les insectes proliféraient dans leur nouveau foyer, et ce qui n'était au départ qu'une

nuisance, si rien n'était fait, se transformerait en véritable destruction dans les années à venir.

Peut-être s'inquiétaient-ils trop, mais il fallait agir, et c'était le Prince de la Lune qui avait été chargé de cette tâche. Cependant, cette invasion d'insectes ne toucherait pas seulement Li. Si les sauterelles venaient de l'ouest, cela signifiait qu'elles feraient également des ravages là-bas.

La faim a poussé les gens au désespoir. Les agriculteurs affamés se sont tournés vers le brigandage. À mesure que ces troubles s'accumulaient, ils ont fini par dévaster l'État, et un État dévasté a tenté de voler ses voisins plus riches. Elle avait été la cause de nombreuses guerres par le passé.

Le clan Yi, qui régnait sur les régions occidentales, dont Sei-i-shuu, ou « province Yi occidentale », avait été exterminé des décennies plus tôt, sous le règne de l'impératrice. Leurs propres machinations avaient mené à leur destruction, et la région était désormais dirigée par le père de l'impératrice Gyokuyou. En l'état actuel des choses, l'homme n'avait pas de nom de clan, mais il était probable que l'empereur lui en attribuerait un en temps voulu. D'ailleurs, il avait initialement prévu d'accorder un nom à la famille, puis de faire de Gyokuyou son impératrice.

Si une guerre éclatait, l'Ouest serait crucial. C'est pourquoi il avait choisi une dame de cette région comme impératrice. Il comprenait parfaitement que certains jugent cette décision prématurée, même si Gyokuyou lui avait déjà donné une princesse, puis un prince. Le lieu appartenait normalement de droit à la consort Lihua, mais le mariage était un instrument politique, dont l'usage devenait d'autant plus strict que la position sociale était élevée. L'empereur avait beau être au sommet de sa nation, il devait parfois se demander ce qui plairait à son beau-père. Le fait qu'on l'entende se plaindre de tout cela en présence de Gaoshun témoignait peut-être de la confiance qu'il lui accordait.

L'Empereur leva sa coupe de vin d'un air espiègle et ricana. « Cela ne peut pas vous faire de mal de connaître, de temps à autre, les souffrances de votre monarque. » Il leva les yeux vers la lune, puis vida sa coupe d'un trait.

Gaoshun regarda au loin, pensant tristement au bel homme qui était maintenant loin à l'ouest.

Au nord-ouest de Li se trouvait un pays appelé Hokuaren. Ce pays possédait de vastes terres céréalières et des ressources forestières, et était historiquement en conflit avec Li. C'est l'insistance d'Hokuaren qui avait provoqué la récente vague d'attaques des tribus barbares contre Li.

Les relations diplomatiques entre les deux pays étaient inexistantes. Ils ne communiquaient pas directement et, lorsqu'ils avaient des contacts, c'était toujours par l'intermédiaire d'un pays tiers.

Pourquoi parlons-nous de tout cela maintenant ? À cause de la capitale occidentale, où Maomao se rendait à ce moment précis. Là-bas, des discussions auraient lieu avec des personnalités d'autres pays, des personnes susceptibles d'offrir des liens indirects avec Hokuaren.

« Je n'aurais jamais imaginé que nous irions dans la capitale occidentale », pensa Maomao. Elle avait eu la sensation d'être bouche bée lorsqu'elle avait appris leur destination finale, après avoir quitté le village de charlatans. Il lui faudrait plus de deux semaines de voyage en calèche et en bateau pour atteindre la capitale occidentale. Elle commença à s'inquiéter pour Chou-u et Sazen, qu'elle avait laissés derrière elle. Mais elle conclut : « Bon, ils s'arrangeront. » Son agacement n'y changerait rien, alors elle oublia cela. Au lieu de cela, elle allait devoir essayer de convaincre Jinshi de dépenser le plus d'argent possible pour elle pendant le voyage.

Bref, c'est pour cela qu'elle se retrouva à se faire sermonner politiquement par un Basen plutôt insistant. À bien y penser, ce n'était pas la première fois qu'il essayait d'expliquer ce genre de choses ; elle réalisa qu'il était plutôt instruit, du moins sur ce plan-là. (Ce n'est pas une façon très respectueuse de voir les choses, mais bon.) Elle étouffa un bâillement et essaya d'écouter.

Ils avaient laissé le charlatan et Maomao le chat au village de papier, et la route était longue. Jinshi, quant à lui, courait toujours avec cette fausse brûlure sur la joue. Peut-être s'y était-il attaché. C'était sans doute plus facile que de devoir porter un masque à chaque arrêt dans une auberge de bord de route. Ils étaient maintenant suffisamment loin de la capitale pour que Maomao pense que personne ne reconnaîtrait le visage du jeune frère impérial, mais considérant les difficultés que cela représenterait d'être interpellé par toutes les jeunes femmes de la rue, elle décida de laisser les choses tranquilles.

« Nous resterons dans ce village ce soir », a déclaré Basen.

Maomao descendit de la voiture et se frotta les fesses, douloureuses à force d'être restée assise toute la journée. L'endroit ressemblait moins à un village qu'à une petite ville-auberge, mais pour Basen, ces avant-postes rustiques étaient probablement indiscernables.

« Ne vous égarez pas », a-t-il ajouté.

Maomao répondit en tendant la main. « Je vais acheter des provisions. » Et tu vas me donner l'argent pour ça, voulait-elle clairement dire.

« Tu m'écoutes au moins ? » demanda Basen en la fusillant du regard. Cependant, quelqu'un d'autre laissa tomber une bourse dans la main de Maomao : Jinshi. « Mas... » commença Basen, mais parvint à se retenir avant de dire « Maître Jinshi ». Les gardes du corps qui les accompagnaient semblaient croire que Basen était le maître des lieux.

« Je l'accompagnerai », dit Jinshi d'une voix altérée.

Fils de... pensa Maomao en fusillant du regard le jeune homme brûlé. Elle espérait trouver une occasion de se détendre.

« Ils vendent quelque chose d'intéressant ? » demanda Jinshi en lui chuchotant à l'oreille pour que personne ne l'entende. Sa voix était si belle qu'elle menaçait de lui donner la chair de poule, mais elle contenait une curiosité presque enfantine. C'était comme la dernière fois qu'ils étaient allés ensemble au marché. Les gens élevés dans le luxe s'enthousiasmaient pour les choses les plus étranges.

« Il semble que la production de chanvre soit une industrie majeure ici », répondit Maomao. Il semblait que c'était la principale matière première des vêtements des habitants. Peut-être ne suffisait-elle pas à les tenir chaud, car beaucoup portaient aussi des peaux de bêtes. Les graines de lin servaient aussi à la fabrication du pain vendu dans les boulangeries. La région produisait aussi de l'huile, semblait-il, car elle pouvait voir des pots remplis d'un liquide visqueux. Il s'agissait peut-être du fabricant d'huile assis non loin de là, fumant la pipe. Maomao remarqua qu'il fumait des feuilles de chanvre séchées et fronça les sourcils.

"Qu'est-ce que c'est?"

« Rien. Je pense juste qu'il fume peut-être trop. »

Le produit du chanvre pouvait être utilisé en petites quantités comme médicament, mais le fumer quotidiennement pouvait créer une dépendance, et Maomao ne le recommandait pas. Tout comme l'opium, il pouvait être médicinal s'il était consommé avec parcimonie, mais il était toxique à plus

forte dose.

« Il y a donc des toxines que même toi tu ne toucheras pas », dit Jinshi d'un ton taquin.

Maomao parut agacé. « Il ne faut pas prendre les substances addictives à la légère. Il n'y a aucun moyen d'éliminer ce poison, et même si on veut arrêter, c'est plus difficile que de sortir de sous les draps par une froide matinée d'hiver. »

« Tu crois ? Ce n'est pas si difficile, si la pièce est chaude. »

Merde. C'est vrai. Il ne comprenait rien aux métaphores plébésiennes, réalisa Maomao. Le vieux serviteur de Jinshi avait sans doute allumé un brasero pour réchauffer la pièce avant son réveil. Quel maître affreux il faisait, pour harceler ainsi sa vieille servante Suiren. Et alors qu'il ne comprenait même pas l'effort que cela impliquait, Maomao se surprit à lui lancer un regard noir.

« Ah, voilà un regard que je n'avais pas vu depuis longtemps », dit Jinshi, sans la moindre gêne. En fait, il semblait si satisfait que Maomao se demanda s'il allait bien. Si Gaoshun avait été là, il aurait sans doute posé sa main sur son front et lancé un regard significatif à Maomao. Basen, le compagnon actuel de Jinshi, n'en avait cependant pas l'occasion : il était occupé à faire des préparatifs. Ils se dirigeraient vers une région beaucoup plus sèche, et il leur fallait des chevaux habitués à l'environnement. Bien qu'ils aient changé de monture tous les jours, il semblait qu'il s'agirait d'un tout nouveau type de cheval.

C'était une petite ville – quelques dizaines de maisons seulement dispersées autour d'une auberge réputée – mais une autoroute traversait la zone et, paraît-il, ils pourraient se procurer les animaux. Il faudrait cependant un peu de temps pour réunir suffisamment de chevaux pour la calèche et tous les gardes du corps.

« Personnellement, je préfère acheter des provisions », dit Maomao en regardant le pain exposé dans une vitrine. La plupart étaient frits, peut-être grâce à la production locale d'huile. Plus précisément, il s'agissait d'une pâte frite et torsadée appelée mahua, ou « fleur de chanvre », un nom tout à fait approprié. « Contient des graines de lin ! » proclamait une pancarte près du pain. La pâte frite se conserverait longtemps – et surtout, Jinshi s'y intéressait visiblement beaucoup.

Je me demande si cela conviendra au goût d'un noble... Maomao était

sceptique, mais elle se tourna néanmoins vers le vieil homme qui travaillait assidûment sa pâte. « Un, s'il vous plaît », dit-elle.

« Bien sûr, mais tu n'aimerais pas en prendre une seconde pour l'accompagner ? »

« Si c'est bon. » Maomao prit le mahua, enveloppé dans une feuille de bambou, et en croqua une bouchée. Il était fraîchement préparé, encore tendre et chaud ; elle le mâcha avec précaution pour ne pas se brûler.

Jinshi la regarda. « Quoi, tu ne vas pas partager ? »

« Je le teste pour voir s'il n'est pas empoisonné », dit-elle, impassible. Heureusement que le pain était frais, et qu'il y en avait assez pour tout le monde. Trop, en fait, pour tout emballer dans des feuilles de bambou ; à la place, le commerçant lui donna un sac en bois brut (en fibre de chanvre, bien sûr), doublé de papier bon marché pour empêcher la graisse de pénétrer.

Jinshi prit un mahua et en prit une bouchée. « C'est bon », déclara-t-il. Franchement, si c'était meilleur que ce qu'il mangeait habituellement, il aurait été temps de trouver un nouveau chef royal.

« Avez-vous vraiment le temps de jouer ici, Maître Jinshi ? »

Basen avait l'air plutôt fatigué après tout ce qui s'était passé au village des papetiers. M'avoir à l'écart un moment lui permettra de se reposer. Basen était un piètre menteur ; se faire passer pour le supérieur de Jinshi devait être épuisant. De ce point de vue, il n'était pas si différent de son père.

En marchant, Maomao remarqua plusieurs autres choses intéressantes. Plus ils allaient vers l'ouest, plus l'élevage se développait, et les produits laitiers étaient donc plus accessibles. Elle examina une étagère remplie de ces produits dans un entrepôt. Une femme âgée, qui ressemblait à une ménagère, gardait un feu dans un poêle. Le poteau principal de la cuisine portait un motif étrange. Chaque pays avait ses propres croyances ; ici, il semblait qu'on adorait les serpents, du moins c'est ce que le motif semblait suggérer. Jinshi haussa un sourcil.

« Excusez-moi », dit Maomao à la femme.

"Oui?"

« Pourrions-nous en demander quelques-uns ? On peut vous payer. »

Ils avaient tendance à se lasser des rations portables au bout d'un moment. Maomao voulait se faire plaisir, elle et son groupe, au moins

pendant les quelques jours où les produits laitiers frais dureraient.

« Hmm. Lesquels avais-tu en tête ? » La femme observa attentivement Maomao et Jinshi.

« Ceci et cela, et... hum, ceux-là. Peut-être dix de chaque. Et si vous avez autre chose d'intéressant, on est preneur. »

« Une seconde », dit la femme en prenant les produits sur l'étagère et en les plaçant dans un emballage en chanvre. « Qu'en dites-vous ? » Elle avait l'air de vouloir négocier, mais elle leur a laissé la nourriture à un prix étonnamment bas – et elle avait même choisi des produits frais et de qualité.

« Je sais que nous sommes imposants. J'apprécie vraiment », dit Maomao avec sérieux.

La femme esquissa un sourire. « On ne sait jamais quand les dieux pourraient nous surveiller. Il y en a un juste ici, après tout ! » dit-elle en désignant le poteau.

Hmm, pensa Maomao, bien sûr qu'elle n'y croyait pas. Elle n'avait rien contre ce genre de croyance ; elle craignait seulement que la générosité de la femme ne la fasse abuser. « Alors, vous vénerez un serpent ici », remarqua-t-elle.

« C'est vrai », répondit la femme. « Les années où un serpent blanc apparaît sont forcément propices à une bonne récolte. »

C'était peut-être de la superstition, mais le visage de Jinshi s'assombrit à cette remarque. Il avait sans doute entendu parler de la Dame Blanche. Peut-être même avait-il été chargé de s'occuper d'elle. Maomao aurait aimé garder un peu plus de distance pendant qu'elle parlait à la femme ; avec sa brûlure et son air sombre, la femme ne cessait de lui lancer des regards étranges.

Maomao n'avait rien contre les serpents, mais la simple mention de serpents blancs ne pouvait que la faire froncer les sourcils. Elle ne pouvait s'empêcher de se demander où était passé le mystérieux « immortel ».

« On dirait que vous partez tous les deux vers l'ouest. Soyez prudents », dit la femme en emballant délicatement le produit laitier. Il y avait plus que ce que Maomao avait spécifiquement commandé – un petit plus, peut-être, en guise de cadeau.

« Pourquoi ça ? »

« J'ai entendu dire qu'il y a eu beaucoup de bandits sur l'autoroute dans cette direction ces derniers temps. Même les commerçants n'y vont pas s'ils

n'y sont pas obligés. »

Ah : peut-être vendait-elle habituellement ces provisions aux marchands. Mais avec moins de clients que d'habitude, mieux valait faire une bonne affaire à Maomao et Jinshi que de ne rien leur vendre du tout. Et ces cadeaux lui permettraient de faire quelques économies.

« Je vois. Merci », dit Maomao. « On sera prudents. » Puis elle regarda Jinshi pour lui indiquer qu'ils devaient rentrer.

Lorsqu'ils arrivèrent à l'auberge, une odeur de thé aromatique flotta dans l'air. C'était Basen, qui se détendait un instant après avoir installé les chevaux. En voyant Jinshi, il se redressa. « Les animaux seront prêts demain matin », annonça-t-il. « Il faudra faire appel à un guide local, cependant. » Il faisait référence à une entreprise de transport de marchandises qui utilisait des chevaux pour transporter des marchandises.

« D'accord », dit Jinshi en s'affalant sur une chaise. Basen lança à Maomao un regard qui signifiait clairement : « Vite, prépare du thé ! » Elle haussa les épaules et s'apprêtait à aller chercher de l'eau chaude quand Jinshi dit : « C'est bon. Ça ne me dérange pas qu'elle soit tiède. »

« Vous êtes sûr, monsieur ? »

S'il le disait, tant mieux. Il restait encore beaucoup d'eau dans la théière ; Maomao avait simplement reçu quelques nouvelles feuilles.

« Nous avons entendu parler de bandits », dit Jinshi en sirotant la boisson tiède.

« Oui, monsieur, on m'a signalé la même chose. C'est pourquoi nous avons dû emmener un guide avec nous pour pouvoir louer les chevaux. »

Le banditisme pouvait prendre de nombreuses formes ; dans ce cas précis, ils semblaient être du genre à vouloir percevoir un « péage ». Si le groupe ne les croisait pas, tant mieux ; mais s'ils le faisaient, la présence d'une personne connaissant la situation locale leur permettrait probablement de s'échapper en payant simplement un pourcentage de leur cargaison.

Maomao regarda Jinshi et Basen. Tous deux étaient des soldats bien entraînés et, en tant que fonctionnaires, ils ne pouvaient pas fermer les yeux face au banditisme. Mais ils n'avaient pas non plus les forces nécessaires pour exterminer les criminels. Aucun d'eux ne semblait ravi ; Maomao, quant à elle, espérait simplement qu'ils ne verraient même pas les brigands.

Chapitre 11 : Bandits

« S'il y a des bandits dans le coin, je pense qu'ils vont se pointer par ici », dit leur guide avec un accent si prononcé qu'on aurait dit qu'il le faisait exprès. Il désigna un point sur la carte en peau de mouton, un col entre deux chaînes de montagnes. Le genre d'endroit qui implorait presque un encerclement. « Ils ne sont pas tous stupides non plus ; ils ne se donneront pas la peine de se faire mal. Si vous laissez la moitié de vos biens, ils devraient vous laisser passer. De toute façon, on ne les croise qu'une fois sur trois. »

Intéressant : à ce rythme-là, les marchands envisageraient d'emprunter cette route. Ils savaient qu'ils ne seraient pas attaqués à chaque fois, et prendre le chemin le plus long demandait plus de temps et d'argent.

« Voyez ça comme un péage un peu cher, messieurs. Bref, on dit que ces bandits sont ce qu'on pourrait appeler des voleurs vertueux. »

« Des voleurs vertueux ? » demanda Basen, incapable de réprimer une pointe d'indignation. Maomao s'inquiétait de savoir s'il parviendrait à se retenir s'ils rencontraient les hors-la-loi.

Jinshi semblait avoir pris goût aux chevaux de campagne et préférait monter à cheval plutôt qu'en calèche. Basen n'eut donc d'autre choix que de partir à cheval, laissant Maomao seule avec la spacieuse calèche. Elle écarta une partie des bagages et se fit un coin pour dormir par terre. Rester assise tout le temps lui faisait mal au dos ; elle pensa qu'un peu d'allongement pourrait l'aider.

Convaincue que s'inquiéter de ce qui allait se passer était une perte de temps, Maomao décida d'aller dormir. Avec un peu de chance, à son réveil, ils auraient passé le poste de contrôle des bandits.

Malheureusement, elle n'a pas eu de chance.

Avant même d'avoir atteint la moitié de la montagne, Maomao se retrouva à trébucher autour de la calèche. Les chevaux hennirent et le véhicule s'arrêta brusquement. Forçant ses yeux endormis à rester ouverts et

se frottant le dos à l'endroit où elle l'avait heurté, Maomao regarda dehors. Il n'y avait pas de pillards, mais le guide semblait expliquer quelque chose à Basen.

« Que se passe-t-il ? » demanda Maomao au chauffeur.

« Ah, on dirait qu'une autre voiture devant nous a été attaquée par des bandits. Il vaudrait mieux attendre ici un moment. » Autrement dit, ils espéraient qu'en restant quelques minutes, ils pourraient s'enfuir sans problème. Quelqu'un qui avait échappé à l'attaque de l'autre voiture était là, demandant de l'aide à Basen. Maomao ne comprenait pas ce que l'homme disait, mais Basen semblait réussir à contenir sa colère.

Jusqu'à ce que le nouveau venu leur montre, à lui et à Jinshi, quelque chose qui les fit pâlir. Jinshi s'en saisit et l'examina attentivement.

Curieuse, Maomao sortit de la voiture, sans se soucier de sa tête encore raide. (Ou était-ce la tête au sol ?) Mais avant qu'elle puisse rejoindre Jinshi, Basen fit galoper son cheval. Jinshi ordonna à plusieurs de ses gardes du corps de suivre le jeune homme, mais lorsqu'il eut donné l'ordre, Basen était déjà hors de vue.

« Tu as dormi », remarqua Jinshi.

« Je suis sûr que je ne sais pas ce que tu veux dire », dit Maomao innocemment.

« Il y a un motif étrange sur ta joue. »

« Au fait, que se passe-t-il ? » demanda-t-elle en se frottant la joue. Jinshi lui montra silencieusement ce que l'autre homme avait apporté : une étiquette en bois marquée d'un insigne en forme de fleur. Maomao la reconnut : chacune des consorts du palais arrière portait un tel blason. Mais à qui appartenait-elle ?

« La voiture qui a été attaquée était celle de Lady Ah-Duo », a déclaré Jinshi.

Que fait-elle ici ? pensa Maomao, mais ce n'était pas le moment de se poser de telles questions. Comment avait-elle pu se faire attaquer, d'ailleurs ? Ah-Duo semblait être quelqu'un qui saurait parfaitement comment corrompre des bandits. Elle savait qu'il valait mieux ne pas les contrarier inutilement.

« La consort Lishu est avec elle », dit Jinshi. Cela répondit à certaines des questions de Maomao, mais la rendit aussi beaucoup plus anxieuse. Lishu, congénitalement malchanceuse, n'aurait en principe pas dû être

autorisée à sortir du palais arrière, mais c'était un autre sujet que Maomao pourrait aborder plus tard.

« Êtes-vous sûr que tout va bien, monsieur ? » demanda l'homme venu chercher de l'aide. En l'observant attentivement, Maomao crut le reconnaître, le voyant dans la villa d'Ah-Duo. Il était peu probable qu'il ait compris qui était Jinshi. Il s'enquêrait probablement des gardes – Maomao ignorait le nombre de bandits, mais Basen et la poignée de gardes qui l'avaient suivi ne comptaient pas plus de cinq personnes. C'était probablement le maximum que Jinshi pouvait se permettre ; il ne pouvait pas se permettre de se défendre trop facilement. Mais cela soulevait la question de savoir pourquoi il avait envoyé Basen en avant. Pour vérifier l'état d'Ah-Duo, peut-être. Espérons qu'elle n'était pas blessée.

Jinshi semblait étonnamment blasé. « Je suis sûr qu'il se serait bien débrouillé tout seul. S'il était arrivé à temps. »

"Hein?"

Il ne fallut pas longtemps à Maomao pour comprendre ce qu'il voulait dire.

Lorsqu'ils les rattrapèrent, ils découvrirent un groupe de bandits ligotés. La bagarre avait visiblement été rude. Les vêtements puants des hommes étaient déchirés, révélant une peau couverte de coupures fraîches. Les coupures étaient le moindre des soucis ; plusieurs d'entre eux avaient les bras et les jambes pointés dans des directions anormales. Quel genre de combat avait-il eu pour qu'ils finissent ainsi ?

Les gardes du corps portaient ce qui semblait être des bracelets sales noués autour de leurs poignets. De quoi s'agissait-il ? se demanda Maomao. Que voulaient-ils dire ? Elle observait de loin, ne voulant pas trop s'approcher des bandits ; certains d'entre eux écumaient.

Les gardes d'Ah-Duo n'étaient pas en bien meilleure forme. Heureusement, personne n'avait été tué, mais un homme avait eu une bonne partie du bras amputé. Maomao descendit du carrosse et se précipita vers lui.

« Mais qu'est-ce que c'est que ce truc ? » demanda, choqué, le guide que Basen avait engagé. Son visage hâlé par le soleil était presque pâle.

« Je croyais que l'argent était censé leur suffire », dit Basen d'une voix furieuse. Une silhouette sévère et charmante se tenait derrière lui. Elle était

vêtue en homme, mais c'était l'ancienne consort, Ah-Duo. Elle, au moins, était indemne.

« J'ai proposé », dit Ah-Duo, « mais ils ont dit qu'ils vendraient la femme. Et celle que j'ai avec moi est juste un prêt. »

Tout en écoutant, Maomao inspecta le bras du garde. La blessure n'était pas très ancienne, mais elle était sordide. Luomen aurait peut-être pu rattacher un membre sectionné si la blessure avait été soignée, mais Maomao n'en avait pas les compétences. Si elle avait essayé de le recoudre, il n'aurait fait que pourrir à nouveau. Elle serra les dents et fit ce qu'elle put. Elle n'avait pas assez d'herbes avec elle, et en allant chercher des médicaments, elle découvrit un autre visage familier.

« J'ai pensé à venir, mais je n'ai pas pu m'enfuir. » La personne qui parlait était une autre personne séduisante, habillée en homme : Suirei. Elle portait des bandages et des herbes médicinales.

« Tu es là aussi ? »

« Oui, même si je me suis aussi demandé si j'étais vraiment censé quitter cette villa. »

C'était certainement une surprise de la trouver ici, et cela signifiait que quelque chose se passait.

« Tu es douée en couture ? » demanda Suirei en chauffant une aiguille au-dessus d'une flamme.

« Pas plus que n'importe quelle autre jeune femme. Je suis particulièrement désolée qu'on n'ait ni anesthésiant ni sédatif. » Elle s'apprêtait à désinfecter.



Tandis qu'ils plaisantaient pratiquement, le visage du garde se tordit de douleur. La façon dont Suirei maintint l'homme tremblant et lui mit un bâillon dans la bouche pour l'empêcher de se mordre la langue prouvait qu'elle était une habituée de ce genre de choses.

L'incident avec les bandits semblait constituer une grave erreur de calcul. Jinshi et les autres savaient qu'ils ne pouvaient guère passer pour une caravane marchande ; leur histoire était donc celle d'un riche seigneur envoyé dans un poste sans issue en province. Mais les pirates semblaient deviner que les voyageurs étaient encore plus importants qu'ils ne le prétendaient.

Avec tous ces gens... Maomao ôta sa robe maculée du sang du garde et se dirigea vers la tente d'Ah-Duo. Jinshi avait demandé à Maomao d'écouter l'histoire directement d'elle.

En entrant, elle trouva la consort Lishu également présente, serrant la main d'Ah-Duo sans montrer le moindre signe de faiblesse. Elle tremblait de façon incontrôlable. La raison de sa présence restait la question qui intriguait le plus Maomao.

Suirei, fraîchement transformée, était également présente. Au moins, on comprenait clairement pourquoi elle participerait à cette expédition : elle possédait des talents médicaux considérables et pouvait efficacement servir de médecin lors d'un long voyage comme celui-ci. Pourtant, sa présence suscitait des interrogations.

Pourquoi une épouse qui n'était pas censée pouvoir quitter le palais arrière se trouvait ici, de tous les endroits, semblait une chose très étrange en effet ; à en juger par l'attitude de Jinshi, cependant, il y avait une bonne raison à cela.

« Je suppose que vous vous demandez pourquoi la consort est avec nous », dit Ah-Duo. Sa perspicacité était un véritable atout.

« Oui, madame », dit Maomao.

« Savez-vous pourquoi Sir Basen part vers l'ouest ? » Comme Jinshi était déguisé, Ah-Duo eut la prévenance et la perspicacité de jouer le jeu.

« On m'a dit que d'importantes discussions s'y déroulaient. » Jinshi n'était apparemment pas le seul personnage important présent au nom du gouvernement. Elle avait entendu dire que lui et les autres allaient observer la situation et poursuivre leurs propres objectifs.

« Nous allons également participer à ces discussions. En présence du

consort, nous avons pensé qu'il serait préférable de ne pas voyager avec un entourage trop nombreux. J'oserais même dire que nous avons été traités comme des complices. »

Cela semblait de mauvais augure. Maomao ne savait toujours pas exactement quel rôle la consort Lishu était censée jouer dans cette réunion. L'impératrice Gyokuyou, originaire de cette région, ou la consort Lihua, apparentée à l'empereur par le sang, auraient pu être des choix plus évidents.

Ah-Duo parut amusée par la confusion évidente de Maomao. Elle lui rappelait Gyokuyou. Elle pensa soudain que Sa Majesté devait aimer ce genre de femmes.

« L'une des autres tâches que nous devons accomplir au cours de ce voyage », lui dit Ah-Duo, « est de trouver une épouse pour le jeune frère impérial. »

Soudain, Maomao comprit pourquoi Ah-Duo semblait s'amuser autant.

Chapitre 12 : Les problèmes s'accumulent

Une pensée hantait Maomao : c'est une sacrée chose.

Pour les personnes importantes de ce monde, l'amour n'existait pas, seulement la recherche du partenaire idéal pour perpétuer leur lignée en laissant un enfant. Maomao se demanda pourquoi Ah-Duo avait emmené la consort Lishu avec elle. Peut-être était-elle destinée à être donnée.

Elle n'avait jamais vraiment été faite pour être l'une des quatre dames, les consorts préférées de l'Empereur. Son origine familiale était assez distinguée, mais elle avait toujours manqué de cet instinct de tueuse qui permettait à une seule fleur de l'arrière-palais de piétiner toutes les autres. Au contraire, elle avait toujours été moquée ou ignorée par ses propres dames. Franchement, elle serait peut-être plus heureuse si l'Empereur la donnait en mariage à quelqu'un d'autre.

La question était de savoir à qui l'Empereur pensait.

Il avait certainement beaucoup à offrir comme partenaire, pensa Maomao. Mais il avait potentiellement encore plus de défauts. C'était un homme si beau qu'il aurait pu mettre la nation à genoux s'il avait été une femme. Malgré la cicatrice sur son visage, si l'on découvrait qu'il n'était pas eunuque, la réaction serait redoutable.

Cela pourrait-il expliquer pourquoi le consort a été attaqué ?

Non, cela semblait douteux... Mais alors même que Maomao tentait de se convaincre que ce n'était pas la raison, elle tremblait en réalisant combien de points cela reliait. Combien de vies cette beauté destructrice de nation allait-elle bouleverser par sa seule existence ?

Quoi qu'il en soit, le mode opératoire des bandits qui avaient attaqué la voiture d'Ah-Duo était nouveau. Au lieu d'être de « voleurs vertueux » ou autre et d'accepter la moitié des biens des voyageurs en guise de péage, ils étaient prêts à trancher le bras d'un garde et à menacer de vendre une jeune femme pour en tirer profit. Sans l'arrivée de Basen avec des renforts,

quelqu'un aurait pu mourir.

Et puis il y avait cet étrange bracelet à leurs poignets : servait-il aux bandits à s'identifier les uns les autres ?

C'est ainsi que Maomao se retrouva allongée sur un lit dans une auberge. Le garde blessé se remettait de ses blessures en ville, tandis qu'on cherchait des remplaçants pour la voiture endommagée et les chevaux échappés. Cette fois, Maomao n'était pas chargée de se ravitailler, et elle avait déjà confirmé qu'il n'y avait aucun médicament intéressant à l'apothicairerie locale. Puisque c'était l'homme d'Ah-Duo qui avait été blessé, Suirei était chargée de le soigner, et son habileté était telle que Maomao n'eut pas besoin d'intervenir.

Du temps libre. Du moins jusqu'à ce qu'on frappe à la porte. Se demandant qui cela pouvait bien être, Maomao ouvrit et fut surprise de voir qui elle trouva.

La consort Lishu se tenait là, le visage voilé. « Pardonnez-moi. Puis-je entrer ? » Comme toujours, elle semblait nerveuse, comme un petit animal.

« S'il vous plaît », dit Maomao, et Lishu se précipita dans la pièce aussi vite qu'une souris. Elle regardait autour d'elle avec anxiété, signe peut-être qu'elle s'était éclipsée sans prévenir personne. Maomao lui offrit une chaise et elle s'assit, l'air encore un peu dépassée. Offrir du thé aurait peut-être été de bon ton à ce stade, mais si Maomao demandait de l'eau chaude, cela aurait très bien pu trahir la présence de son époux. Elle préféra lui offrir des gâteaux de lune. Sans boisson, ils auraient la gorge sèche, mais bon, c'était l'intention qui comptait.

« Que se passe-t-il ? Vos dames d'honneur vont avoir des ennuis », dit Maomao. « Votre dame d'honneur habituelle est-elle avec vous ? » Maomao ne pensait pas l'avoir vue. Lishu avait quelques dames, mais Maomao ne pensait pas en reconnaître une seule du palais arrière.

« On m'a dit que j'étais la seule à quitter le palais. Mon père a assigné les domestiques. » Elle parla doucement, mais avec plus de fermeté que Maomao ne l'avait imaginé. Peut-être s'habituaient-elle à la jeune apothicaire. Maomao l'avait aidée à plusieurs reprises, et cela la blessait un peu que Lishu semble toujours un peu terrifiée par elle.

« Qu'est-ce que tu veux alors ? »

"Est-?"

Lishu parut surprise, mais Maomao savait que si elle ne se débarrassait

pas rapidement de ses affaires, il y aurait d'autant plus de chances qu'elles soient retrouvées ensemble, et qu'elle-même en subisse les conséquences. Alors, que pouvait-elle faire ? Un petit coup de pouce pourrait l'aider. Lishu commençait à s'agiter lorsque Maomao demanda : « Vas-tu te fiancer au frère cadet de Sa Majesté ? »

Elle avait décidé de se lancer directement.

« Quoi ? Non, rien n'est encore décidé... »

L'affaire n'était donc pas réglée, mais Lishu en avait entendu parler. Elle non plus n'avait pas l'air ravie. Que se passait-il donc ?

« Vous sentez-vous coupable d'avoir été attaqué par des bandits ? »

« Ce n'est pas de ça que je suis venue parler... » Lishu n'était pas une bonne menteuse, loin de là. Peut-être avait-elle reconnu l'un des agresseurs.

« Et alors, si je peux me permettre de demander ? »

La jeune femme jeta un nouveau coup d'œil autour d'elle. Elle n'était pas une mauvaise épouse, loin de là, mais Maomao commençait à comprendre pourquoi elle avait été si brutalisée. Un peu plus de sérieux lui ferait du bien.

« Y a-t-il un moyen... » commença Lishu. « Y a-t-il un moyen de savoir si un parent et son enfant sont... vraiment parents et enfants ? »

Qu'est-ce que ça voulait dire ? Maomao pencha légèrement la tête, perplexe.

« Je parle de moi et de mon père. Enfin... est-il possible de savoir si je suis vraiment la fille de cet homme nommé Uryuu ? » Lishu semblait sur le point de pleurer ; elle avait du mal à prononcer les mots.

Maomao ne dit rien au début, mais alluma de l'encens apaisant.

Techniquement, c'était celui de Jinshi, mais il pouvait s'en passer. C'est alors seulement qu'elle demanda : « Qu'est-ce qui te prend de demander ça ? »

Elle avait entendu dire que la mère de Lishu était morte. Son père, considérant sa fille comme un simple instrument politique, l'avait envoyée au palais arrière alors qu'elle n'était encore qu'une jeune fille pour plaire à l'ancien empereur. Ah-Duo, alors épouse de l'héritier présomptif, avait pris Lishu sous son aile et sa protection, Maomao en était certaine.

Les sourcils de Lishu se froncèrent et ses lèvres se plissèrent, et elle semblait plus que jamais sur le point de fondre en larmes. Mais elle parvint à se retenir de renifler en regardant Maomao et en disant : « En vérité, je... je n'étais pas censée retourner au palais arrière. » Prenant la parole, elle

expliqua : même si elle était entrée au couvent après le décès de l'ancien empereur, son père cherchait encore des moyens d'exploiter politiquement sa fille. Initialement, elle devait épouser le gouverneur du Sud, mais l'homme était assez vieux pour être son grand-père – sans compter que c'était un pervers qui n'était peut-être pas marié, mais qui avait dix concubines.

La consort Lishu était issue du clan U, l'une des maisons auxquelles la famille impériale avait conféré un nom de famille. Cependant, sous le règne de l'impératrice, la nation évolua vers la méritocratie, et l'influence du nom de famille s'en trouva considérablement diminuée. Par conséquent, une famille autrefois glorieuse pouvait être prête à tout pour s'imposer dans le monde.

« Dame Ah-Duo et Sa Majesté ont mis un terme à tout cela », dit Lishu. Ayant entendu parler de l'union imminente, ils étaient intervenus en sa faveur – mais cela aussi pouvait faire partie du plan de son père. Des fiançailles étaient presque aussi officielles qu'un mariage, et les rompre nécessitait une raison suffisamment sérieuse.

Cela aurait du sens, pensa Maomao. Lishu n'était pas à la hauteur des autres grandes consorts, moins par son apparence que par son intelligence et son tempérament. Ah-Duo avait dû faire un choix : voir Lishu se marier à un déchet desséché, ou lui offrir un répit – ne serait-ce que pour quelques années – en tant que fleur de l'arrière-palais. Elle avait choisi la seconde option : elle avait choisi une chance de bonheur pour Lishu.

« J'étais si proche de Sa Majesté que je m'asseyais sur ses genoux », a déclaré Lishu.

« Mon Dieu », remarqua Maomao. C'était peut-être bien beau quand Lishu était petite, mais si elle le faisait aujourd'hui, la jeune femme timide risquait tout simplement de s'arrêter de respirer de honte.

Hrm. Le monde était saturé de mariages entre personnes d'âges différents. Certes, c'était généralement l'homme qui était plus âgé que la femme, mais ce n'était pas rare. Ah-Duo avait peut-être supposé que durant ses années au palais arrière, Lishu deviendrait adulte. De plus, en tant qu'épouse de l'homme qui occupait le sommet de la hiérarchie de son pays, elle ne serait guère maltraitée.

Mais quel rapport avec la question de Lishu sur la détermination de la filiation ? Certes, son père l'avait traitée avec mépris, mais s'il s'agissait d'un

coup de foudre émotionnel qui l'avait poussée à croire qu'ils ne pouvaient pas être apparentés à cause de sa cruauté envers elle, alors franchement, Maomao en avait assez de l'écouter. Si son père était si insupportable, Maomao aurait souhaité que Lishu ait la force de profiter des discussions actuelles sur le mariage pour y remédier. Elle avait visiblement une assez bonne impression de Jinshi ; elle rougissait toujours lorsqu'il se présentait à l'arrière du palais. Et pourtant, elle aurait pu séduire n'importe qui !

« J'ai entendu dire que ma propre mère était amie avec Lady Ah-Duo », a déclaré Lishu.

« Vraiment ? » Si Lishu était la fille d'un ami, cela expliquerait l'affection d'Ah-Duo pour elle.

« On m'a dit qu'ils prenaient souvent le thé avec Sa Majesté, tous les trois. »

Cette fois, Maomao n'a pas répondu du tout.

« Lors de leur mariage, mon père fut adopté par ma mère. J'imagine qu'elle aurait pu devenir la compagne de l'héritier présomptif si les choses s'étaient passées différemment. »

Maomao secoua la tête et résista à l'envie de réfuter cette idée. Cela lui parut des plus improbables. À l'époque, Ah-Duo était la consort de l'héritier présomptif – l'homme qui était désormais l'empereur – et elle était déjà incapable d'avoir des enfants. L'héritier n'avait pas d'autres consorts, et l'ancien empereur était rongé par la maladie. S'il y avait eu une autre consort potentielle à l'époque...

« Mon père avait déjà été adopté par la famille à ce moment-là. Mais moi... » Il ne me voyait pas comme sa vraie fille. « Le frère cadet de Sa Majesté est quelqu'un de merveilleux. C'est juste que, pour moi personnellement... »

Elle semblait sincère. La consort avait à peu près l'âge où les jeunes femmes commençaient à s'éprendre de l'amour. Son salut était qu'au moins il y avait des limites qu'elle ne franchirait pas.

Mais non... Attendez. Lishu était trop circonspecte. Maomao se doutait de ce qu'elle demandait vraiment. Elle se demandait si l'Empereur lui-même n'était pas son véritable père. Et si c'était le cas, épouser Jinshi, le frère cadet de l'Empereur, serait une perspective plutôt désagréable. De toute façon, il serait un peu trop proche dans l'arbre généalogique.

Elle ne voulait pas se pencher sur la question. En même temps, elle se

sentirait mal de dire à la consorte qu'elle ne pouvait pas le faire. Se laisser aller à un orgueil mal placé aurait été déjà assez pénible, mais avec Maomao, c'était pire : elle était aussi curieuse. Elle se demandait comment déterminer si un parent présumé et son enfant étaient apparentés. La méthode la plus évidente semblait être de calculer à rebours à partir de la date de l'accouchement. Mais non, ce serait impossible dans ce cas. Elle ne pouvait pas s'adresser directement au père de Lishu, et si elle abordait le sujet avec l'Empereur, sa tête risquait de se séparer de son corps.

Si la consort Lishu avait eu les cheveux roux et les yeux verts comme l'impératrice Gyokuyou, les choses auraient été encore plus simples. Lishu était jolie, mignonne même, mais elle ne semblait pas si différente de la citoyenne moyenne de Li. Ses cheveux étaient noirs et raides, ses yeux tout aussi sombres. Maomao ignorait à quoi ressemblait son père Uryuu, mais il était peu probable que ce soit suffisamment distinctif pour affirmer avec certitude s'ils étaient apparentés.

C'est ce qui avait amené Maomao dans une pièce particulière de l'auberge. Là, Suirei préparait des médicaments, l'air grincheux. « Que veux-tu ? » demanda-t-elle. Suirei n'était pas très aimable, pensa Maomao, ignorant commodément sa froideur. Peut-être que ses pensées se lisaient sur son visage, mais naturellement, elle s'en fichait.

Il y avait trois patients dans la chambre : l'homme au bras manquant et deux autres blessés. Aucun d'eux n'était en danger de mort, mais leur convalescence allait durer un certain temps.

Ahhh. Rien que l'odeur de cet endroit est relaxante.

La substance épaisse que Suirei préparait était probablement destinée à prévenir la suppuration. Elle la transvasa dans un bol, puis retira les pansements des patients tandis qu'ils grimaçaient. Maomao et Suirei avaient recousu les blessures des hommes, et même si cela avait sans doute été désagréable, ils l'avaient supporté avec un sang-froid admirable, grâce auquel chacun d'eux avait été recousu avec une grande netteté.

« Avez-vous des antipyrétiques ? » demanda Suirei d'un ton brusque en inspectant l'une des blessures.

« J'ai les ingrédients. »

« Alors donne-m'en un peu. Je n'en ai pas assez, semble-t-il. »

Une blessure provoquait souvent de la fièvre, et les ingrédients médicaux étaient difficiles à trouver ici. Suirei était déjà allée à

l'apothicairerie locale, mais elle ne semblait pas avoir trouvé grand-chose ; peut-être y avait-il peu d'ingrédients en stock. Cette ville était peut-être une étape sur une route commerciale, mais les marchandises, comme les marchands, voyageaient vers d'autres lieux. Elles n'étaient pas vendues ici. Maomao aurait aimé que des médicaments meilleurs et moins chers soient plus largement disponibles.

Elle avait quitté la pièce pour aller chercher ce dont Suirei avait besoin lorsqu'elle a rencontré quelqu'un errant dans le couloir.

« Ah, bonne soirée à vous, jeune dame », dit le guide avec son accent traînant caractéristique.

Rien de particulièrement bien là-dedans, pensa Maomao ; l'homme se frotta les mains et parut aussi timide que s'il était Lishu elle-même.

« Tout va bien, monsieur ? »

« Oh, je me demandais justement comment ces blessés allaient. J'ai une excellente boisson qui pourrait m'aider. »

« Et combien coûte cette bière ? »

« Je... je ne voulais rien dire de tel, jeune fille ! Je ne demande pas d'argent. J'ai juste pensé à l'horreur d'être blessée comme ça. »

Cela sentait extrêmement mauvais pour Maomao, mais l'homme cherchait probablement simplement à se donner bonne conscience – ou à se protéger. Après tout, c'était lui qui était censé les mener sains et saufs, et le guide engagé par Ah-Duo était apparemment originaire du même village que lui. Il avait aussi, selon les rapports, été le premier à fuir lorsqu'il avait réalisé que les bandits n'étaient pas ceux avec qui il avait habituellement affaire. Un des gardes lui avait crié dessus – et c'est à ce moment-là que ledit garde avait eu le bras tranché.

La confiance était primordiale dans le genre d'activité dans laquelle se livraient ces hommes. La trahison d'un praticien pouvait nuire à tous les autres.

« Tiens, voilà. On me l'a donné comme analgésique. Tu crois que ça va marcher ? » L'homme sortit un petit pot qui contenait ce qui ressemblait à du sucre roux.

Maomao le lui arracha des mains et, lorsqu'elle le montra à Suirei, celle-ci parut également très surprise. « Comment as-tu eu ça ? » demanda Suirei en lançant un regard dur au guide, qui tressaillit sous le regard noir de celui qu'il prenait probablement pour un jeune homme.

« L'as-tu déjà utilisé toi-même ? » ajouta Maomao.

« E-Eh bien, vous voyez, je ne sais pas comment l'utiliser, et je pensais que vous pourriez tous les deux me le dire... » Il semblait dire la vérité.

« Je vois », dit Maomao. « Eh bien, tu as beaucoup de chance. »

S'il l'avait utilisé, il ne ferait peut-être pas son travail avec autant d'énergie. Peut-être même pas du tout. Le contenu du récipient avait effectivement des propriétés analgésiques et pouvait être utile comme médicament, mais seulement si l'on comprenait ce qu'on en faisait. Sinon, cela pourrait être pire que de fumer du cannabis.

« Nous l'utiliserons, et avec gratitude », dit Maomao. « Mais je veux que tu nous dises exactement comment tu l'as obtenu. »

Le petit pot était plein d'opium.

Les problèmes continuèrent de s'accumuler, et ils se révélèrent liés de manières étranges. Le guide raconta qu'il avait obtenu l'opium d'un marchand voyageant avec une caravane d'artistes. « Cela vous soulagera et vous aidera à oublier les soucis de ce monde », lui avait dit le marchand. Peut-être que s'il avait été plus réfléchi, ou plus méfiant, le guide aurait pu comprendre ce que le marchand voulait dire par là.

C'est censé être la ligne que vous utilisez pour vendre du cannabis.

Dans la ville où le guide était basé, l'opium était séché et fumé. S'ils avaient prévu de traiter l'opium de la même manière, tant mieux que personne ne leur ait expliqué comment en faire. L'homme affirmait n'avoir jamais fumé lui-même. Fumer du cannabis pouvait créer une dépendance – et si un accro au cannabis commençait à consommer de l'opium... L'idée était loin d'être irréaliste.

La dernière pièce du puzzle résidait dans les propos du guide lorsque Maomao lui avait demandé de décrire la caravane marchande. Il avait dit : « J'ai eu un aperçu – juste un aperçu, voyez-vous, mais je l'ai vue. Il y avait cette fille. Les artistes semblaient vraiment la protéger. Enfin, une jeune fille, peut-être quinze ans. » Et c'était il y a environ un an. « Elle avait les cheveux blancs – je n'ai jamais vu ça. Impossible de l'oublier. C'était l'incarnation du dieu serpent, j'en suis sûr, venue secrètement sur terre. C'est la première fois que je raconte à quelqu'un ce que j'ai vu... »

Inutile de préciser ce que Maomao a pensé lorsqu'elle a entendu parler d'une femme aux cheveux blancs. Un an auparavant, ces événements

auraient pu se situer avant l'arrivée de cette femme dans la capitale.

C'était peut-être la confiance naïve de l'homme en cette femme qui l'avait poussé à prendre l'opium au pied de la lettre, comme un analgésique et rien de plus. Maomao se disait qu'il avait vraiment de la chance.

Et il y avait de quoi être reconnaissant pour ce médicament ; il soulageait la douleur des blessés. L'opium n'avait pas une durée de conservation particulièrement longue, et Maomao craignait qu'il ne soit pas efficace, mais il s'avéra le contraire. Elle se sentit désolée pour le guide et ses convictions profondes, mais elle décida de réquisitionner tout l'opium qu'il possédait. Elle le paya pour le produit, y compris un supplément suffisant pour qu'il ne puisse pas se plaindre.

Tant qu'à accumuler les problèmes, ajoutons-en un de plus. L'un des bandits portait un tatouage de serpent, et les bracelets qu'ils portaient tous autour de leurs poignets étaient initialement blancs et représentaient deux serpents en train de coït. Malheureusement, malgré leurs tentatives pour obtenir des réponses, les hommes n'étaient pas en état de leur dire quoi que ce soit.

Tous les bandits étaient des toxicomanes à l'opium.

Chapitre 13 : La capitale de l'Ouest —

Jour 1

Cette avalanche de problèmes resta sans solution, mais la bonne nouvelle était qu'ils arrivèrent à destination sans autre complication. Jinshi, peut-être consciente de la présence d'Ah-Duo et de la Consort Lishu, ne s'en prit même pas à Maomao, qui, de son côté, passa beaucoup de temps avec Suirei. Elles étaient toutes deux apothicaires, mais ayant appris auprès de maîtres différents, elles avaient chacune leur propre façon de mélanger les médicaments, et c'était amusant de découvrir de nouvelles approches.

Peu à peu, le vert qui les entourait s'estompa, remplacé par un vaste paysage de galets et de sable. C'était la première fois que Maomao voyait du sable s'étendre si loin qu'on aurait dit de l'eau, et elle ne put retenir un cri d'étonnement. Elle s'enveloppa la tête d'un tissu pour ne pas avoir de sable dans les yeux, et bien que la lumière du soleil réfléchi par le sol puisse être aveuglante, lorsqu'ils établirent le campement pour la nuit, il faisait étonnamment froid. C'était bien au-delà de tout ce que Maomao avait imaginé pour ce voyage. Elle était reconnaissante que celui qui lui avait préparé ses vêtements ait anticipé la situation, mais elle était encore plus troublée qu'on soit allé jusqu'à lui préparer des sous-vêtements.

On leur avait conseillé d'être prudents la nuit, lorsque les scorpions et les serpents venimeux étaient les plus actifs : Suirei, phobique de ces créatures, avait érigé un véritable mur d'encens anti-insectes et anti-serpents, si bien qu'ils n'en virent presque rien. À la grande déception de Maomao.

S'il y avait une personne dont la situation était encore pire que celle de Maomao, c'était la consort Lishu. Étant consort, elle se montrait rarement parmi les autres, et avec ses dames d'honneur toujours à ses côtés, la jeune femme, déjà à la retraite, n'avait guère l'occasion de discuter sérieusement. Le seul répit qu'Ah-Duo avait eu la gentillesse de lui parler de temps en temps.

Ah-Duo... Comment réagirait-elle s'il s'avérait que Lishu était

secrètement la fille de l'Empereur ? Sa Majesté n'avait eu aucune autre consort qu'elle lorsqu'il était héritier présomptif. Ah-Duo serait-elle partagée par cette situation ou l'accepterait-elle sans sourciller ? Une chose était sûre : cela donnerait une nouvelle dimension à tout ce qu'elle avait semblé faire par pure bonté d'âme. En fait, cela soulèverait la possibilité qu'elle l'ait su depuis le début.

Argh. Je ne veux pas y penser.

Bien sûr, Sa Majesté n'avait jamais levé la main sur une jeune femme aussi efféminée – enfin, pas seulement efféminée, mais tout de même une jeune fille. Mais qu'est-ce que cela signifiait alors pour Jinshi, en tant que candidate ? Il n'était pas rare que les puissants épousent des proches. Nièces et tantes, voire demi-sœurs, avaient été admises à l'arrière-palais par le passé. Le problème était que si une lignée devenait trop dense, elle pouvait rendre tous ses membres vulnérables à une seule maladie, par exemple, qui pouvait les tuer tous. Maomao se demandait si les erreurs du règne de l'ancien empereur allaient se répéter.

Quoi qu'il en soit, elle poussa un soupir de soulagement en arrivant à la capitale occidentale. La ville s'était développée autour d'une oasis – une ressource si précieuse dans le désert – et le vent sablonneux soufflait dans des rues animées d'une vie bien différente de celle que l'on trouvait aux portes de l'Empereur. Si la cité royale était tracée avec les lignes droites et nettes et les intersections d'un plateau de go, la capitale occidentale paraissait bien plus chaotique.

« J'en ai entendu parler. Tu vois comme on peut facilement se perdre ici », dit Jinshi, la première fois que Maomao entendait sa voix depuis un bon moment. Ah-Duo semblait avoir deviné qui il était, mais les autres semblaient encore ignorants. Sauf peut-être Suirei – mais si elle l'avait deviné, elle n'en avait rien dit.

On ne peut qu'imaginer la réaction de Lishu si elle découvrait que le « beau prince » avait été son compagnon de voyage pendant tout ce temps. Le verrait-elle comme un candidat potentiel au mariage, ou peut-être comme un demi-frère, ou plutôt comme un oncle ?

Jinshi avait finalement lavé la brûlure de sa joue pour de bon, même si le fait de porter du maquillage pendant près d'un mois avait laissé une tache sur sa joue, et il la frottait gêné.

Les autres éminences et les messagers des autres nations étaient déjà

arrivés, et la capitale occidentale régnait une ambiance festive. Un marché était installé, et le bruit des pétards résonnait. Entre des murs d'un blanc laiteux et des tuiles rouges poussiéreuses, des auvents étaient tendus pour se protéger du soleil. Chez le boucher, on ne vit pas que des poulets, mais aussi des moutons. Maomao fut presque distrait par les plats aux herbes servis sur les étals de rue, mais la fête continua résolument sa route vers une demeure près de la source.

Les matériaux de construction de la maison – du bois, en abondance – témoignaient de la puissance de son propriétaire. La proximité de la source d'eau favorisait la végétation luxuriante. Peu de plantes à feuilles larges auxquelles Maomao était habituée, mais elle découvrit une variété de plantes inconnues.

Devant une magnifique porte, un maître d'âge mûr à l'air doux et plusieurs serviteurs les attendaient. Jinshi, puis Ah-Duo, descendirent du carrosse. L'apparition de Jinshi fit s'écarquiller bien des gens, même parmi les siens. Ils ne savaient donc pas que c'était lui.

Devant eux se tenait un noble radieux et charmant. Maomao fut captivée par le visage de l'homme ; son regard bienveillant invitait à une certaine intimité. « Bienvenue, bienvenue ; vous avez fait un long voyage. Je suis You Gyokuen, le chef de ce pays. » Son attitude était terriblement familière, mais il semblait les approcher de bonne foi. « Je vous remercie de prendre si bien soin de ma fille. »

Ah ! Maomao comprit enfin qui était cet homme d'âge mûr et pourquoi il lui semblait si familier. Ses cheveux et ses yeux étaient noirs, mais son attitude était bien celle de Gyokuyou.

« Rien n'est pire qu'un très long voyage suivi d'une très longue conversation. Vous trouverez des produits de toilette dans vos chambres. Prenez votre temps et détendez-vous. »

« C'est un soulagement. Merci », dit Jinshi en entrant dans la maison, suivi de Maomao.

En sont-ils sûrs ? pensa Maomao, choquée de voir la chambre qui lui avait été attribuée. Certes, elle était là en tant que servante du frère cadet de l'Empereur, et il était donc difficile de la cacher dans un coin poussiéreux, mais la pièce où ils la conduisirent était bien au-delà de son rang. Un épais et luxueux tapis recouvrait le sol – à la sensation, ce n'était pas que de la fourrure ; il y avait de la soie ou quelque chose de similaire. Le lit à

baldaquin était tendu d'un rideau délicatement brodé, tandis que la table était dressée avec une coupe en verre à anse d'argent. Il y avait un panier de jujubes séchées, et l'ensemble semblait tout droit sorti d'un rouleau d'images d'un roman fantastique.

Ils ne vont pas nous voler notre argent plus tard, si ? pensa distraitement Maomao en croquant dans un fruit. Sans l'eau dans la chair, la douceur était plus concentrée – c'était bon, mais un peu trop sucré à son goût, qui décida de s'arrêter à un seul.

Elle aurait aimé explorer un peu le manoir, mais elle craignait que quelqu'un ne lui en veuille de s'être promenée sans permission. Pour aujourd'hui, au moins, ils mangeraient chacun séparément et se reposeraient un peu. À partir de demain, il y aurait plusieurs jours de banquets et de dîners, tandis que les après-midi seraient consacrés aux réunions et aux affaires. Les personnalités semblaient parfois vouloir célébrer chaque petit événement par une grande fête, quelle que soit la fatigue des invités – mais comme sa fille, Gyokuen était trop alerte et attentionné pour faire cela à ses visiteurs.

Maomao était particulièrement reconnaissante d'avoir préparé un bain pour eux, car l'eau devait être l'une des choses les plus précieuses ici. Même si elle trouvait la baignoire, taillée dans un seul bloc de marbre massif, un peu intimidante.

Elle sortit du bain et sortit sur le balcon. Ses cheveux semblaient prêts à sécher vite, mais dehors, elle allait se retrouver couverte de poussière. Elle voulut donc rentrer, mais des voix la coupèrent net. Elle regarda autour d'elle, mais ne vit personne. Les voix semblaient venir de la pièce voisine. Tiens, tiens. Tu n'allais pas te taire ?

Les murs volontairement épais des chambres ne servaient à rien si l'on laissait simplement les fenêtres ouvertes. Elle entendait tout. Elle s'appuya contre la balustrade, puis se pencha légèrement. Il y eut des regards, et encore des regards.

"Que faites-vous ici?"

Hmm. Une voix de femme, encore jeune. La pièce voisine appartenait à la consort Lishu, mais la voix n'était pas la sienne. Puis, quelque chose murmura si bas que Maomao ne put le comprendre – peut-être était-ce Lishu.

« Ah bon ? Et alors ? Tu veux juste me gêner ! Tu es toujours là ! » La

femme était visiblement en colère contre Lishu. D'une certaine manière, Maomao était même contente d'entendre quelqu'un se montrer ouvertement hostile pour une fois. Mais ces mots furent suivis d'une gifle.

Maomao retourna dans sa chambre, puis jeta un coup d'œil dans le couloir. De la porte d'à côté émergea une femme d'une élégance presque irrésistible. Elle cachait sa bouche avec un éventail, mais son nez était visiblement levé. Les dames d'honneur présentes à l'extérieur la saluèrent ; deux d'entre elles suivirent la jeune femme, tandis que la dernière entra dans la pièce. Mettre tout le monde dehors pour que les deux femmes puissent se disputer était une bonne chose, mais Maomao devrait peut-être conseiller à la jeune femme de fermer aussi les fenêtres la prochaine fois.

Lorsqu'elle fut certaine que l'inconnue avait disparu au coin de la rue, Maomao alla frapper à la porte de la chambre de Lishu. La dame d'honneur ouvrit, soulagée de constater que ce n'était pas la jeune femme qui revenait pour en demander davantage.

« Puis-je entrer ? » demanda Maomao, assez fort pour que Lishu puisse l'entendre. La dame d'honneur s'éloigna dans la pièce au grand trot, mais revint bientôt. « Veuillez entrer », dit-elle. Maomao savait que la dame d'honneur habituelle de Lishu ne l'accompagnait pas lors de ce voyage, mais sa remplaçante semblait plutôt sérieuse.

La consort Lishu était assise sur une chaise lorsque Maomao entra, mais à en juger par l'état débraillé des couvertures sur le lit, Maomao devina que la jeune consort avait tenté de s'y enfouir après cette désagréable rencontre. L'oreiller était parsemé de taches humides, et les cheveux de Lishu étaient en désordre. Elle refusait de regarder Maomao, non pas par crainte de croiser son regard, mais, semble-t-il, pour dissimuler la marque de gifle sur sa joue, rouge et brûlante.

« Puis-je voir ça ? » demanda Maomao. Lishu ne dit rien, mais lorsqu'elle réalisa que Maomao était parfaitement consciente de ce qui se passait, elle leva docilement la tête. « Vous pourriez peut-être nous apporter de l'eau », dit Maomao à la dame d'honneur à l'air sérieux. La femme lui lança un regard franchement méfiant, et Maomao décida de la pousser légèrement : « Ma foi, vous étiez si prête à quitter la pièce pour le dernier visiteur. » Cela fit réagir la femme.

Maomao se tenait devant Lishu et lui prit le menton. Sa joue était chaude, mais elle allait bientôt refroidir. « Puis-je voir l'intérieur de ta

bouche ? Au cas où ? »

Lishu parut un peu gênée, mais elle ouvrit la bouche lorsque Maomao lui demanda. Ses jolies dents blanches étaient intactes, et il ne semblait y avoir aucune coupure sur ses joues ou sa langue. Mais qu'est-ce que c'était ? Maomao, intriguée, fixait la bouche de la jeune femme. Lishu devint de plus en plus gênée, jusqu'à ce que Maomao se sente finalement suffisamment coupable pour arrêter de regarder.

« On dirait que vous avez eu un visiteur plutôt violent. Puis-je vous demander qui c'était ? » demanda Maomao.

« C'était ma demi-sœur », répondit Lishu.

Après la mort de la mère de Lishu, son père, Uryuu, avait rapidement pris une autre épouse. Sa nouvelle compagne avait été sa concubine, et Lishu avait déjà des demi-frères et sœurs à ce moment-là. La jeune femme, une sœur aînée, était l'une d'elles. Les parents de Lishu étaient cousins germains et, comme dans le clan Shi, sa mère appartenait à la maison principale du clan U, qui avait alors adopté son père. La différence avec le clan Shi résidait dans le traitement réservé à Lishu, la fille de la véritable épouse d'Uryuu. Les parents de sa mère, les grands-parents de Lishu, étaient déjà décédés, laissant le pouvoir entre les mains d'Uryuu. Il doutait de la chasteté de sa femme et, par conséquent, ignorait complètement Lishu – un geste bien peu grave, pensa Maomao, alors qu'il avait déjà eu des enfants d'une concubine. Si elle était vraiment secrètement la fille de l'Empereur, son père n'aurait-il pas vu là un avantage à exploiter ? De toute façon, il semblait favoriser la sœur aînée de Lishu.

« Toutes ces questions sur les parents et les enfants... Ont-elles été inspirées par votre honorable sœur aînée ? » demanda Maomao. Lishu ne répondit pas, mais Maomao prit son silence pour une confirmation. « Et si vous avez refusé d'aller au bout de votre réflexion concernant ces bandits, c'est parce que vous aviez une idée précise de qui était derrière tout ça ? »

Maomao ne voulait pas y penser, mais il n'était en aucun cas exclu qu'une sœur aînée puisse devenir jalouse d'une plus jeune et essayer de la faire assassiner.

Cette fois, Lishu réagit : « J'ai bien peur de ne pas savoir. » Son expression, cependant, laissait au moins entendre qu'elle avait été victime d'une cruauté considérable.

Ils allaient dîner individuellement ce soir, alors Maomao eut une idée. «

Pourrais-je dîner avec vous ce soir, Madame ? On pourrait peut-être inviter Dame Ah-Duo à se joindre à nous. »

Au nom d'Ah-Duo, le visage de Lishu s'illumina. Maomao s'attendait à ce qu'Ah-Duo accepte sa demande, ce qui lui donnerait une bonne excuse pour vérifier si la nourriture de Lishu contenait du poison. Quelqu'un prêt à envoyer des bandits assassins n'hésiterait certainement pas à empoisonner un repas.

Maomao ignorait de qui était réellement l'enfant de Lishu, mais quoi qu'il en soit, ce n'était pas sa faute. Cette pensée la fit se sentir mal pour la jeune femme ; oui, même Maomao avait au moins cette compassion.

Ah-Duo accepta avec joie leur invitation à dîner. Lorsqu'elle demanda que tous leurs repas soient livrés à un seul endroit, le chef leur prépara avec soin une salle, un lieu au plafond voûté de verre coloré, vraisemblablement acheté plus à l'ouest. À la lumière, il brillait comme un joyau.

« Quel endroit », dit Ah-Duo en se caressant le menton et en hochant la tête d'un air entendu. Les yeux de la consort Lishu brillaient presque aussi fort que le verre. Maomao, quant à lui, se demandait ce qu'ils avaient bien pu faire au verre pour lui donner ces couleurs. « Tu es sûr qu'on peut l'utiliser ? » demanda Ah-Duo au chef, qui sourit.

« La jeune maîtresse avait l'habitude de manger ici avec ses amies, mais le bâtiment est presque inutilisé depuis quelques années. » (La jeune maîtresse – pourrait-il parler de l'impératrice Gyokuyou ?) « La structure entière a été déplacée ici depuis un autre pays, où elle servait à l'origine de lieu de culte à leur divinité. Vous êtes plus que bienvenu ici, tant que cela ne vous dérange pas. Bien sûr, vous ne rencontrerez aucun fidèle, cependant ! »

C'est vrai : c'était un peu étrange. Ce pays n'avait pas de politique d'éradication des hérétiques, mais Maomao n'aurait pas voulu être contraint de se convertir.

« Ça ne me dérange pas », dit Ah-Duo.

« Si Lady Ah-Duo l'accepte, alors certainement... »

« Comment ont-ils fabriqué ce verre ? »

Ravi de constater qu'il n'y aurait pas d'histoires, le chef ordonna à un serveur de commencer à dresser les couverts. La salle était scrupuleusement nettoyée ; il passa un doigt sur les surfaces, telle une belle-mère méchante, pour vérifier s'il restait de la poussière, mais ne trouva rien.

Ah-Duo rapporta qu'elle avait invité Suirei, mais que la femme avait décliné. Ah-Duo semblait étrangement attachée à Suirei, mais le calcul du repas avait quelque chose d'étrange : avec quatre personnes présentes, cela aurait pu ressembler à une rencontre entre deux, même si elles n'étaient que des femmes.

Maomao se sentait comme une ombre, une silhouette cachée qui les observait avec nostalgie depuis l'autre côté du couloir, mais elle choisit de l'ignorer. Au lieu de cela, ils savourèrent tous les trois l'atmosphère exotique et le délicieux repas.

« Je serai ravie de faire le ménage ici », dit Maomao. Le repas terminé, elle décida de renvoyer Ah-Duo et la consort Lishu en premier. La chambre d'Ah-Duo était en face de celle de Lishu, elle était donc sûre qu'ils n'auraient aucun problème avec la sœur aînée de la consort, qui les brutalisait.

« Je vais aider », proposa Ah-Duo.

« Non merci, madame. Je voulais juste appeler un serveur. »

Ah-Duo avait congédié leur serveur après l'arrivée des plats, prétextant qu'elle souhaitait s'asseoir et discuter. À vrai dire, c'était surtout Lishu et elle qui discutaient, Maomao n'intervenant poliment que de temps en temps. Elles évoquèrent tout ce qui s'était passé pendant le voyage, échangèrent des souvenirs et soulignèrent l'animation de la ville. Une conversation banale, certes, mais Lishu l'appréciait visiblement ; elle souriait tout le temps.

La maison familiale de Gyokuyou s'est avérée assez grande ; Maomao s'est retrouvée presque perdue en essayant de trouver le serveur.

Je suis sûre que je devrais prendre à droite... pensa-t-elle en marchant, lorsqu'elle sentit quelqu'un derrière elle. À chaque mouvement, elle entendait des pas la suivre, mais ils s'arrêtaient à chaque fois. Elle se retourna et découvrit Basen qui la regardait d'un air gêné.

Elle n'a rien dit.

Il n'a rien dit.

Finalement, elle demanda : « Il y a quelque chose qui ne va pas, monsieur ? »

« Oh, euh, pas du tout », répondit-il, mais, toujours le terrible menteur, ses yeux se détournèrent de manière révélatrice.

« Êtes-vous perdu, monsieur ? »

« Qui, moi ? Non... »

Maomao s'inquiétait de plus en plus de la survie de Basen comme bras droit de Jinshi. C'était presque comique de le voir agir ainsi. Cependant, insister sur ce point aurait été cruel, alors elle fit semblant de jouer le jeu.

« Puisque tu es là, tu pourrais peut-être m'accompagner jusqu'à ma chambre. L'annexe est assez loin. »

« Oui, je suppose que ce serait simplement chevaleresque », dit Basen. Maomao se souvenait que sa chambre était dans le bâtiment voisin de la sienne. Si elle parvenait à l'approcher d'aussi près, même lui ne pourrait pas se perdre sur le reste du chemin.

Quel ennui il pouvait bien lui causer ! Maomao était assez gentil pour l'aider, mais pas pour le distraire en bavardant – pas s'il devait être aussi pénible. Elle avait cru qu'ils finiraient par marcher en silence, mais Basen engagea la conversation.

« Dites, savez-vous quel genre de personne est Consort Lishu ? » demanda-t-il, ses mots ponctués par le bruit de leurs pas.

« Je pense que Maître Jinshi serait mieux placé que moi pour répondre à cette question. Tu devrais peut-être lui poser la question. »

« C'est tout le problème. Je ne peux pas », répondit Basen, visiblement très sérieux.

Ah ah. Je vois. Basen savait visiblement que l'un des objectifs de cette expédition était de trouver une épouse pour Jinshi – et il essayait de sonder l'une des candidates, Lishu, relativement facile à cerner.

« Je pense que c'est une question plutôt compliquée », a déclaré Maomao à la fin.

Lishu pouvait être une pleurnicheuse timide, et elle paraissait encore très jeune à bien des égards, mais on pouvait dire qu'elle conservait son innocence. Tout le monde n'appréciait pas quelqu'un qui se comportait de manière aussi enfantine, mais Lishu était une personne fondamentalement attachante, capable de faire appel aux pulsions protectrices d'un homme.

« Tu le penses vraiment ? »

« Pourquoi devrais-tu douter de moi ? »

Basen la regarda, les bras croisés ; Maomao lui fit signe de s'approcher et le conduisit hors du couloir, se cachant derrière un rocher dans le jardin. Il faisait froid dehors, et elle voulait en finir.

« Parce que Maître Jinshi et mon père ont tous deux hésité en entendant

ce nom. »

« Hésité à propos de quoi ? » Elle essayait de faire l'idiote, et s'il s'avérait qu'il était au courant des rumeurs selon lesquelles Lishu était la fille de l'Empereur, Maomao essaierait de contourner le problème.

Basen, cependant, commença à marmonner rapidement : « Elle fait partie du clan U, et ils ont un peu trop insisté ces derniers temps. Pas assez pour justifier un refus, mais... Non, en fait... »

« S'il vous plaît, ne marmonnez pas simplement pour vous-même, monsieur », dit Maomao, ignorant commodément sa propre habitude.

« Tu ne diras à personne ce que je vais dire ? »

« Si c'est la condition, je préfère ne pas l'entendre. »

« Tu as entendu ça ! Laisse-moi te dire ce que j'ai sur le cœur ! » Il se pencha et lui chuchota à l'oreille : « Ils parlent de donner la consort Lishu en mariage. Plus précisément, à Maître Jinshi. »

« Mon Dieu. »

Elle le savait déjà, donc sa surprise était au mieux superficielle. Cela semblait agacer Basen.

« Ça ne te dérange pas ? Tu ne trouves pas ça terrible ? »

« Hum. Je me dis juste que je devrais me soucier davantage de moi que des autres. Vu que je suis déjà passé de la fleur de l'âge. »

« Maintenant que tu le dis, je suppose que tu as raison. »

Le fait qu'il ait accepté si facilement expliquait peut-être pourquoi il ne semblait pas très populaire auprès des femmes.

Jinshi et la consort Lishu. Ils avaient l'âge idéal l'un pour l'autre : Jinshi avait vingt ans et Lishu seize. D'apparence, Jinshi paraissait un peu plus âgé, voire plus mûr, mais ils resteraient parfaitement ordinaires ensemble. Bien qu'il fût le fils de l'impératrice Gyokuyou, Jinshi avait de sérieuses prétentions au trône ; quant à Lishu, elle s'épanouirait certainement mieux avec Jinshi, qui n'avait pas encore d'autres épouses, qu'au milieu de la concurrence acharnée du palais arrière.

Dans une telle situation, Lishu ne deviendrait peut-être pas mère de la nation, mais elle pourrait très bien être au moins l'épouse d'un Premier ministre. Certes, cela ferait d'elle l'ennemie de toutes les femmes du pays et d'un pourcentage non négligeable d'hommes, mais elle était aussi suffisamment importante pour qu'ils ne puissent pas se débarrasser d'elle trop facilement.

Les puissants devaient jouer politiquement leur mariage. Pour eux, l'« amour libre » prôné par Pairin, la sœur de Maomao, n'était qu'un fantasme. Même en tenant compte de la possible proximité familiale de Lishu avec Jinshi – eh bien, même si c'était vrai, elles venaient de mères différentes –, tout irait bien. Ce n'était peut-être pas idéal, d'un point de vue sanitaire, mais Basen n'était probablement pas au courant de cet aspect de la situation.

Pour l'instant, Lishu semblait la candidate la plus solide. Maomao fixait l'homme à côté d'elle : Basen, le frère de lait de Jinshi, devait le comprendre aussi bien qu'elle. Et pourtant, cette idée semblait le contrarier, au plus profond de lui-même.

Maomao pensait savoir ce que c'était. En bref : il l'imaginait comme une belle-sœur. Basen voulait découvrir par lui-même si elle était assez bien pour le beau et très compétent maître qu'il servait.

« Mon père n'avait vraiment pas l'air ravi », dit Basen. C'était apparemment ce qui l'avait poussé à s'y mettre.

C'est compréhensible, pensa Maomao. Après tout, Gaoshun en savait probablement plus sur les naissances de Jinshi et Lishu que Basen.

Quant à Jinshi, il pouvait probablement choisir Lishu dans un sens ou dans l'autre. Elle était certes jolie, et avec quelques années, elle gagnerait sans doute en maturité. On ne pouvait pas dire qu'elle soit naturellement douée, mais elle ne semblait pas non plus prête à tout pour lui compliquer la vie. Certes, ses relations familiales étaient peut-être un peu compliquées, mais quel mariage n'apportait pas quelques disputes avec la belle-famille ?

« Elle a peut-être un défaut », dit Basen, rongé pratiquement son frein.

« Ne le dis pas comme ça », lui conseilla Maomao en privé. Si quelqu'un l'entendait, il risquait de recevoir une bonne raclée.

« Si tu es si inquiet, pourquoi n'irais-tu pas la voir toi-même ? »

"Quoi?"

« Bien sûr, tu ne la connais pas encore, et lors de cette expédition, elle porte un voile chaque fois qu'elle se présente devant un homme. Mais elle se confiera à toi en apprenant à te connaître. Au moins un peu. »

En effet, Lishu parlait parfois en présence de Suirei. Elle ne lui parlait jamais directement – elle avait l'impression que Suirei était un homme – mais quand même. Maomao était contente que Lishu n'ait pas connu Suirei à l'arrière du palais. Leurs chemins s'étaient peut-être croisés une ou deux

fois, mais rien qui ne soit resté gravé dans la mémoire de Lishu.

« C'est vous et vos hommes qui êtes venus au secours de la calèche de Dame Ah-Duo, n'est-ce pas ? L'excuse parfaite pour lui rendre visite et, tant qu'à y être, vous rapprocher un peu plus de la consort Lishu. »

« Euh... Oui... » Basen semblait plutôt hésitant et refusait de la regarder dans les yeux. « Je m'inquiète juste... Enfin, c'est une femme... Et les femmes n'ont-elles pas peur de quelqu'un comme moi ? »

Euh, quoi ? Maomao ne savait tout simplement pas où il voulait en venir. « Ça vient de l'homme qui s'est échappé de justesse de mon bordel avec sa virginité. »

« Tais-toi ! » s'exclama Basen, rougissant furieusement à l'idée de Pairin. Malheureusement, ses cris semblaient avoir attiré l'attention. Ils entendaient des pas s'approcher d'eux.

Basen plaqua une main sur la bouche de Maomao, sa poigne étant si forte qu'elle faillit gémir de douleur. « C'est lui qui a crié ! » fulmina-t-elle, mais elle garda le silence.

« Il y a quelqu'un ? » demanda poliment une voix. On aurait dit que plusieurs personnes s'approchaient. Maomao crut entendre le cœur de Basen battre à tout rompre à côté d'elle ; il ne l'avait toujours pas lâchée. Il a de la force, au moins, pensa-t-elle, grimaçant de gêne et espérant qu'il la lâcherait bientôt.

Difficile à distinguer dans l'obscurité, mais on aurait dit un groupe de trois hommes. Ils s'arrêtèrent, mais l'un d'eux s'approcha, jusqu'à n'être plus qu'à un rocher de Maomao et Basen.

« Peut-être que j'entendais des choses », dit l'homme, et il se tourna pour partir.

Mais alors, une voix familière dit : « Peut-être. Mais qu'est-il donc devenu, Basen ? »

Basen étouffa un halètement ; son cœur battait à tout rompre. Il y eut un craquement, une brindille qui craquait.

Oh, pour...

Jinshi était là, à la recherche de Basen. Et pour l'aider, il n'y avait que Lahan, le personnage à lunettes, et Rikuson, le dandy trentenaire.

Chapitre 14 : La capitale de l'Ouest — Jour deux

Le lendemain, Maomao se retrouva convoquée par nul autre que Lahan.

« C'est vrai, c'est vrai, j'ai oublié de le mentionner », dit l'homme aux yeux de renard et aux cheveux ébouriffés en sirotant du thé. À côté de lui était assis le doux Rikuson. Ils étaient dans un écrin du manoir, l'oasis toute proche apportant une sensation de fraîcheur et de brise. La maison entière semblait construite pour maximiser les occasions de se rafraîchir. « J'ai reçu l'ordre de venir ici, moi-même, pour plusieurs raisons. Il y a, je suppose, des affaires à régler. »

Chacun avait ses talents, supposait Maomao, et on pouvait s'attendre à ce que Lahan se précipite dès qu'il s'agissait de chiffres difficiles. Quant à savoir pourquoi Rikuson était avec lui...

« Mon supérieur ne veut pas quitter la capitale, alors je suis venu à sa place. »

« Hein », observa Maomao. « Il a l'air d'un supérieur des plus inutiles, monsieur, je dois dire. »

« J'apprécie votre franchise, Maomao, mais je pense qu'un minimum de discrétion s'impose. » C'était une de ces rares choses : un commentaire sérieux de Lahan. De toute façon, Maomao l'avait parfaitement compris ; c'est pourquoi elle avait pris soin d'adopter un ton poli.

Il était tard après sa rencontre avec Basen puis Jinshi, alors Maomao était allée directement se coucher – mais apparemment, tout le monde était resté éveillé, et le résultat n'avait pas été très positif. Tout semblait pourtant avoir été un véritable casse-tête, et Maomao avait fait de son mieux pour l'ignorer. Elle avait encore des marques rouges là où Basen l'avait attrapée, et son principal souci était de s'en débarrasser.

En parlant de Jinshi et Basen, ils avaient une réunion cet après-midi. Toute cette histoire de politique au dîner et de tentatives incessantes de se sonder mutuellement semblait être un casse-tête pour Maomao. Ce serait

déjà assez pénible de gérer Gyokuen, qui avait maintenant une impératrice pour fille, mais ajouter des étrangers à tout cela rendait l'idée encore plus déprimante.

« Alors, de quoi voulais-tu me parler ? » demanda Maomao.

« Oui, ça. » Lahan remonta ses lunettes sur son nez avec son index. Puis il sortit un morceau de papier des plis de sa robe. Il s'agissait d'un avis de recherche finement détaillé.

"Hein..."

La photo montrait une femme, encore relativement jeune, aux traits gracieux. Cela en soi la différenciait peu de la plupart des femmes, mais l'affiche comportait également une description plus détaillée : « Yeux rouges ; cheveux blancs ; peau pâle. » Cela réduisait considérablement le champ des possibles. En fait, Maomao ne voyait qu'une seule personne correspondant à cette description.

« La Dame Blanche ? Nous sommes allés la voir ensemble. »

« Oui, nous l'avons fait », a déclaré Lahan, et il a commencé à lui montrer un deuxième morceau de papier.

« Qui est-ce ? »

Encore une affiche de recherche, celle-ci représentant un homme. Malheureusement, une illustration ne ressemblait jamais vraiment à la réalité – et Maomao prenait rarement la peine de se souvenir des visages des personnes qui ne l'intéressaient pas, de toute façon. Bref, elle ignorait totalement qui était cet homme.

Lahan a aligné les affiches de recherche les unes à côté des autres.

Hmm ? Quelque chose frémissait dans la mémoire de Maomao, comme si elle avait peut-être vu cet homme quelque part.

« Nous avons trouvé cet homme il y a plusieurs jours », a déclaré Lahan.

« C'est vrai », ajouta Rikuson, « j'en suis sûr. »

« Sir Rikuson n'oublie jamais un visage. »

« C'est peut-être mon seul talent », dit-il modestement. Bon, d'accord, il ne semblait toujours pas vraiment fait pour le métier de soldat. Mais étant donné que le stratège excentrique qui était le patron de Rikuson était incapable de distinguer un visage d'un autre, avoir quelqu'un avec un talent comme celui de Rikuson dans les parages ne pouvait pas faire de mal. Ce monstre au monocle avait un talent pour juger l'utilité des autres qui semblait presque surhumain.

« Quand était-ce exactement ? »

« Il y a environ deux jours. Je ne pense pas qu'il s'attendait à ce qu'on le trouve ; il se faisait passer pour l'un des porteurs qui apportaient les marchandises des voitures. » Et qui plus est... « La cargaison en question appartenait à un marchand de Shaoh. »

Shaoh : un pays situé au-delà de la région désertique, à l'ouest de Li. Il était situé dans un endroit plutôt précaire ; au sud, il y avait des montagnes, mais sur les trois autres côtés, il était entouré de nations plus importantes. Comme le rappelait Maomao, les deux émissaires spéciaux qui avaient visité la cour l'année précédente venaient de Shaoh.

Et l'un de ces émissaires fournissait des armes à feu feifa au clan Shi.

Le visage de Maomao s'assombrit. « C'est une mauvaise chose, non ? »

« En général, je dirais que oui. »

Cela signifiait que les mêmes individus qui semaient le trouble dans la capitale faisaient maintenant leur apparition parmi les marchands de Shaoh. Et s'ils étaient liés à la Dame Blanche, il était fort probable qu'ils transportaient de l'opium et soient impliqués dans les bandits. Même Maomao, politiquement très obscur, comprenait que si une autre nation abritait de tels individus, c'était mauvais signe.

« Pire encore, Shaoh préfère rester discret. » Autrement dit, même s'ils cherchaient à attraper un criminel, ils ne pourraient pas se contenter de se déplacer. « Normalement, on ne pourrait pas mettre la main sur lui », poursuivit Lahan. Pourtant, il était difficile d'imaginer qu'une personne venue dans une nation totalement séparée agisse en toute indépendance de son gouvernement. « Mais on ne peut rien dire. C'est là le problème. »

Leur témoignage, en fin de compte, provenait d'un seul soldat, prétendument doté d'une bonne mémoire. Quoi qu'en dise Rikuson, on pouvait facilement objecter qu'il n'était qu'une seule personne ; il pouvait très bien se tromper sur la personne qu'il avait vue. Lahan pouvait tenter d'informer la capitale, mais même s'ils trouvaient le cheval le plus rapide du monde, il faudrait plus de dix jours pour transmettre le message – et autant pour obtenir une réponse.

Apparemment, c'est tout cela qui l'avait amené à Maomao.

« Où veux-tu en venir ? » demanda-t-elle.

« Je veux que tu sois au banquet. C'est pour ça que tu as une chambre, n'est-ce pas ? Ici, en ce moment, tu es une princesse du clan La. »

Maomao ne dit rien, mais son expression fit froncer les sourcils de Lahan. « Hum. S'il vous plaît, ne me montrez pas les crocs... euh, les dents. Qui sait qui pourrait vous observer ? Écoutez, même Sir Rikuson a peur de vous. »

« Je n'ai rien vu du tout, monsieur et madame. » Rikuson observait le ciel bleu avec attention, comme si de rien n'était. Peut-être était-il meilleur que Maomao ne le pensait.

En bref, les négociations commerciales en question rendaient cet homme trop important pour qu'on puisse refuser, qu'il soit ou non un véritable marchand. Mais s'il était plus mystérieux qu'il n'y paraît, des ennuis pourraient survenir. S'il était authentique, la Dame Blanche serait-elle avec lui ? Et si oui, aurait-elle concocté un poison inconnu grâce à son alchimie ? Ou peut-être auraient-ils simplement utilisé des stupéfiants. Ils pourraient même avoir un autre plan en tête.

« Il pourrait y avoir des poisons rares en cause. Tu n'es pas curieux ? » dit Lahan. Un sale coup. S'il pensait que ça allait convaincre Maomao de le suivre... « Si on attrape cet homme, tu pourras enquêter sur le type exact de poisons. »

Cette fois, elle ne dit rien et son visage resta neutre.

« Bien sûr, si ça ne vous intéresse pas, c'est fini... »

Maomao poussa un soupir, et Lahan sourit ouvertement. Oui, c'était vrai : il l'avait. Mais elle détestait accepter gratuitement. Elle recevrait des honoraires, bien sûr, mais elle se demandait s'il n'y avait pas autre chose qu'elle pourrait demander. L'idée de la consorte Lishu lui traversa l'esprit.

« Tu peux donc te souvenir de chaque personne que tu as vue une fois, c'est ça ? » demanda-t-elle en se tournant vers Rikuson.

Il baissa enfin les yeux du ciel. « Oui, madame. Ce n'est pas un talent très intéressant, je dois l'admettre. »

« Très bien. Alors, pouvez-vous déterminer, à partir du visage des gens, s'ils sont liés par le sang ? S'ils sont parents et enfants, par exemple ? »

« Je suppose que je pourrais essayer », dit Rikuson. Chaque enfant reçoit certaines caractéristiques physiques de ses parents, et Maomao avait pensé que Rikuson pouvait peut-être voir ou sentir ces choses. Mais il ajouta : « Cependant, ce ne serait que mon opinion subjective. Sans une très bonne raison, on ne peut guère considérer cela comme une preuve de quoi que ce soit. »

« Il a raison », intervint Lahan, s'attirant un regard noir de Maomao.

« Il n'y a donc aucun moyen ? »

Lahan, elle aussi, semblait voir un monde que les autres ne voyaient pas. Elle aurait aimé pouvoir en tirer profit.

« Pensez-vous que toute prétendue preuve que j'ai découverte serait acceptée par quelqu'un d'autre ? » a-t-il demandé.

Maomao était bien obligé de lui donner raison. Sans critères clairs et mesurables, il était impossible d'établir la véracité de ses jugements, même s'il avait raison. Les enfants pouvaient bien recevoir de leurs parents de nombreux traits physiques distinctifs, mais ils ne seraient pas identiques, et de toute façon, ils ne feraient qu'évoquer une possibilité. Si seulement il existait une norme sur laquelle tout le monde pourrait s'accorder.

« Je m'excuse sincèrement de ne pas pouvoir vous être plus utile », a déclaré Rikuson.

« S'il vous plaît, n'y pensez pas. »

« Pardonnez-moi si j'exagère », ajouta-t-il avec hésitation, « mais pourriez-vous venir de temps en temps au manoir de Maître Lakan ? »

Après un long moment, Maomao dit : « Je pourrais peut-être te demander de ne plus jamais en parler. » Son visage se tordit de dégoût. Ce Rikuson semblait être un être humain parfaitement convenable, mais il ne semblait pas comprendre qu'il y avait des choses dont on parlait et d'autres dont on ne parlait pas.

« Mes excuses », dit Rikuson en baissant la tête. « Je crois que je ferais mieux de retourner au travail. » Puis il sortit précipitamment de la tonnelle.

Lahan regarda Maomao, son visage hésitant. « Tu n'as aucune envie de venir ? »

« À ton banquet ? Tu sais quoi ? Oublie ça. » Rikuson parti, elle commença à parler un peu moins poliment.

« Oh, ne vous énervez pas. Ce truc que vend le marchand occidental, vous n'en voulez pas ? »

Il allait donc persister dans sa tentative de la corrompre. Bien sûr qu'elle le voulait. Maomao se tut, et Lahan la regarda attentivement. Il semblait réfléchir à quelque chose.

« Tu sais, à bien y penser... » dit-il après un moment.

« Oui ? » Ce n'était pas parce que Maomao était en colère qu'elle ne pouvait pas se montrer un peu polie. Elle but une gorgée du thé que le

serveur leur avait apporté.

« Hier soir... Toi et Sir Basen... Il se passe quelque chose ? »

Maomao eut la maturité de ne pas recracher le thé, mais il lui parut soudain très amer. Elle l'avalait aussi vite qu'elle le put. Quel rapport avec cette conversation sur les parents et les enfants ?

« Maître Basen est un vir- »

« Je sais, je sais, tu n'es pas obligée de le dire. Bon sang, arrête. Tu n'es pas obligée de raconter les secrets les plus embarrassants d'un homme à tous ceux que tu rencontres. »

Il avait raison ; c'était impoli de dire cela. Même si c'était flagrant à le voir, elle comprenait qu'un jeune homme de son âge puisse ne pas vouloir annoncer une telle chose. S'il était vraiment gêné à ce point, elle était sûre que sa sœur Pairin aurait la gentillesse de lui apprendre. Pairin aimait les hommes musclés ; pourquoi ne pas lui faire plaisir ?

« Tu ne penses à rien d'inapproprié, n'est-ce pas ? » Lahan sourit.

« Je ne sais pas ce que tu veux dire. »

Elle n'avait certainement pas imaginé pousser Basen dans la chambre de Pairin.

« J'en suis sûr. Dans ce cas... » Il prit une inspiration, puis dit quelque chose d'inimaginable. « Peut-être seriez-vous intéressé à demander au frère cadet de l'Empereur de planter sa graine dans votre ventre. »

Maomao réalisa brièvement que personne ne lui en voudrait de l'avoir aspergé du reste de son thé, mais comme ils étaient chez quelqu'un d'autre, elle s'abstint. Elle ne donna cependant pas à sa remarque une réponse.

Je te connais, tu aimerais bien donner naissance, juste pour l'expérience. Mais les enfants ne t'intéressent pas vraiment. Moi, je serais heureuse d'élever l'enfant du frère cadet de l'Empereur, et je m'en sortirais très bien. En attendant, tu peux faire ce que tu veux, ou peut-être t'abstenir de faire ce que tu n'aimes pas. Je ne te suggère pas forcément de devenir officiellement son épouse. Il suffit de quelques... faux pas. Tu donnes naissance, j'ai un héritier ; tout le monde est content.

« Alors fais-en un toi-même », grogna Maomao.

« Je le ferais, mais je n'arrive tout simplement pas à trouver le partenaire idéal. »

La « partenaire idéale » de Lahan n'était probablement que la version féminine de Jinshi, celle qui mettrait la nation à genoux. Après tout, de

telles femmes ne poussaient pas sur les arbres.

« C'est vraiment dommage qu'il soit le frère cadet de l'Empereur. Dire que même avec cette cicatrice sur la joue, personne ne le surpasse en beauté. »

« Pourquoi ne pas simplement couper ce que tu as de plus précieux et te faire transplanter l'utérus ? Que l'on plante une graine en toi ? »

« Tu peux faire ça ? » C'était effrayant de voir avec quel sérieux Lahan posait cette question. Quand Maomao répondit que non, il baissa les yeux vers le sol, un peu déçu. Il était donc hétérosexuel, mais visiblement, changer de sexe ne le dérangeait pas. Maomao ne comprenait pas ses critères.

Jinshi était donc hors de question, mais si quelqu'un avait son enfant, il pourrait lui ressembler. C'était peut-être ce que Lahan pensait. Peut-être espérait-il qu'avec Maomao, au visage si ordinaire, comme mère, les traits de Jinshi resteraient plus prononcés. Et maintenant, il cherchait une excuse pour fomentier cette liaison. Un héritier, en effet. Ils savaient tous deux ce qu'il adviendrait de l'enfant si c'était une fille.

« Je promets d'en prendre soin et de l'élever toute ma vie », dit Lahan. Autrement dit, de l'élever jusqu'à ce qu'il puisse en faire son épouse. Il avait certainement une vision à long terme, ne serait-ce que pour le long terme.

Maomao l'avait peut-être identifié comme pédophile à ce moment-là, mais cela démontrait peut-être simplement la profondeur de son attachement à la beauté de Jinshi. Elle ne doutait pas de sa conviction qu'une femme héritant ne serait-ce qu'une fraction de la beauté de Jinshi serait parmi les plus belles de tous les temps. Elle ne doutait pas non plus que Lahan était complètement désespéré, totalement inutile, et que si jamais on lui demandait si elle connaissait des hommes bien, il était la seule personne qu'elle ne leur présenterait jamais. Jamais.

« Bref, essaie ! » dit-il en la regardant avec des yeux pleins d'espoir. Maomao but la dernière gorgée de son thé et quitta la tonnelle, prenant soin de marcher sur les pieds de Lahan.

De retour dans sa chambre, un tailleur était là. Lahan avait-il organisé sa venue ? Il avait déjà préparé des robes pour elle et voulait vérifier leur coupe. Le motif et les décorations étaient un peu différents de ceux auxquels Maomao était habituée ; la jupe ressemblait presque à celle d'une robe occidentale.

« Maintenant, mademoiselle, si vous aviez la gentillesse de vous changer pour moi. »

Le tailleur, vêtu d'un rouge vif, lui fit essayer une grande variété de tenues. Si Lahan était derrière tout cela, il faisait preuve d'une générosité peu commune. Maomao passa l'heure suivante à être traitée comme une poupée à habiller.

Lorsque le tailleur fut enfin rentré chez lui, Maomao s'allongea enfin sur le lit. C'est alors seulement qu'elle remarqua quelque chose posé sur la table : une boîte en bois de paulownia d'excellente qualité.

Je suppose que je suis censée porter ce qu'il y a dedans. C'était peut-être une pince pour la ceinture de sa robe, pensa-t-elle, mais en l'ouvrant, elle découvrit une barrette à cheveux en argent. L'espace d'un instant, elle crut que, d'une manière ou d'une autre, cette barrette à cheveux en argent qu'elle n'avait jamais imaginé revoir lui était revenue.

C'était une jolie pièce, sculptée d'une image de la lune, de fleurs et de coquelicots. Jolie, certes, mais Maomao sourit en comprenant la signification des coquelicots. Elle se mit le bâton dans les cheveux, sans raison. Étrangement, cela lui semblait plutôt approprié, et la façon dont elle continua à porter cet accessoire par la suite ne lui ressemblait peut-être pas.

Ce soir-là, le banquet eut lieu dans la grande salle. Tous les personnages importants, y compris ceux venus de la capitale, étaient présents. Les grands hommes qui avaient regardé Jinshi avec convoitise ou dédain à l'époque où il était soi-disant eunuque, se bousculèrent pour lui servir à boire. Maomao dut lutter pour réprimer un rire.

Maomao s'assit une demi-marche derrière Lahan, déjà assis. Hommes et femmes ne s'asseyaient pas habituellement ensemble, mais Maomao était traité comme un invité. Ailleurs dans la pièce, Jinshi était assis avec Gyokuen, et en diagonale face à eux se tenait un homme d'âge moyen.

« Il est... eh bien, vous pouvez le voir », dit Lahan. Malgré son choix de mots ambigu, Maomao savait exactement ce qu'il voulait dire. Uryuu, le père de Lishu. On pouvait certainement dire qu'il ressemblait au consort, mais on pouvait aussi dire que non. Pour faire bonne mesure, elle regarda de nouveau Lahan. Il comprit très bien ce qu'elle voulait dire, mais il donna la seule réponse appropriée : « À qui suis-je censée comparer exactement ? »

Il avait raison ; l'affaire de la consort Lishu ne devait pas être rendue

publique. Maomao avait été imprudente, mais le fait que Lahan ait immédiatement deviné ce qu'elle avait en tête suggérait que des rumeurs circulaient à la cour.

De plus, comme elle se trouvait hors du palais arrière par dérogation, Lishu se couvrait le visage d'un voile chaque fois qu'elle se trouvait en présence d'un homme. Il ne lui était pas vraiment interdit de se montrer, mais elle cherchait probablement à l'éviter autant que possible. Elle n'était pas non plus présente à ce dîner. À la place, une jeune femme était assise à côté d'Uryuu. Elle lançait des regards furtifs à Jinshi. À la coupe de sa robe et à la façon dont elle cachait sa bouche avec son éventail, Maomao comprit que c'était la demi-sœur qui avait giflé Lishu.

La demi-sœur tira sur la manche de son père et lui dit quelque chose, après quoi Uryuu, d'une manière qui faisait tout pour ma chère fille, se tourna vers Jinshi et commença à discuter, clairement dans l'espoir de présenter sa petite fille.

Maomao laissa la scène s'imprégner. La demi-sœur avait visiblement une obsession banale pour l'apparence. Franchement, l'arrangement, avec ces hommes et ces femmes mélangés, lui parut étrange. Sa seule qualification pour être présente parmi tous ces grands noms se résumait à son lien de parenté avec Lahan, et elle se demanda s'il était vraiment acceptable qu'elle soit là. C'était peut-être là le but.

Beaucoup d'autres hommes présents semblaient partager le même point de vue qu'Uryuu ; ils étaient visiblement impatients de présenter Jinshi à leurs filles. La fille de Gyokuen était déjà impératrice, ce qui permettait au maître de maison de rester serein. Il semblait même prendre plaisir à observer la réaction de Jinshi. Oui, il était bel et bien le père de l'impératrice Gyokuyou.

Même les servantes rougissaient en remarquant l'apparence de Jinshi, mais cela ne suffisait pas à leur faire oublier leur travail. Elles veillaient toujours à ce qu'aucune tasse ne soit vide. Dès qu'une assiette était débarrassée, le plat suivant était servi, mais malheureusement, les hauts fonctionnaires ne mangeaient pas beaucoup. Uryuu, par exemple : il grignotait un peu de riz et de l'agneau à l'os, mais refusait tout le reste, sauf l'alcool.

Lahan semblait raffoler du poisson ; il semblait ne manger que ça. Cela sembla quelque peu rassurer les chefs.

Maomao goûta aussi un peu de poisson. C'était du poisson blanc, mariné et salé – c'était sans doute ainsi qu'ils le conservaient ici. Il sentait un peu mauvais, mais il était probablement simplement fermenté, pas pourri. Habitué à trouver du poisson frais dans la capitale, Maomao trouvait que cela laissait à désirer, mais Lahan, au moins, semblait préférer le poisson odorant à la viande d'agneau.

Maomao, indifférente à tout cela, mangea à sa faim. Les filles des différents fonctionnaires se contentèrent de petites gorgées de jus de peur que le rouge ne coule sur leurs lèvres, mais Maomao s'en fichait. Ses atours semblaient convenir, mais si elle avait porté ses vêtements habituels, ils l'auraient chassée pour une soubrette crasseuse. Plus d'un père s'approcha de « Sir Lahan » pour lui demander qui était sa « sœur cadette honorée », mais lorsqu'ils découvrirent que la jeune femme les accueillait avec de la soupe au poulet sur le visage, ils sourirent tristement et s'excusèrent. Nul doute que les rumeurs allaient bientôt se répandre selon lesquelles la famille de Maomao était composée uniquement d'excentriques.

Rien de trop inhabituel n'était proposé au dîner, mais contrairement à un repas de cour classique, ici, les convives se servaient dans de grands plats communs. S'il devait y avoir du poison dans quelque chose, il fallait que ce soit un ingrédient apporté directement par les serveurs.

Je me demande à quoi va ressembler exactement ce repas.

Elle connaissait les banquets, mais les vêtements exotiques laissaient présager une expérience différente de celles que connaissait Maomao. Son père lui avait expliqué que les banquets occidentaux étaient moins axés sur la nourriture que sur le plaisir de danser, mais elle n'avait pas tout à fait suivi. Et il allait être difficile de vérifier la présence de poison dans une situation qu'elle avait du mal à imaginer.

D'une part, comme on ne savait jamais qui allait manger un plat donné, il fallait surveiller de près les serveurs qui servaient les plats. Et sans connaître les ingrédients exacts, il était trop facile de confondre un assaisonnement avec une herbe toxique. Maomao s'efforçait donc de noter les saveurs et l'apparence des aliments en mangeant.

Normalement, la règle numéro un lors d'un banquet formel comme celui-ci était de manger le moins possible, mais, avec toutes les excuses au père de l'impératrice Gyokuyou, ce n'était tout simplement pas quelque chose que Maomao pouvait faire.

Tandis qu'elle continuait à manger, quelqu'un déposa une coupe de vin près d'elle. Pensant qu'il s'agissait d'un serveur zélé, elle leva les yeux et découvrit que la coupe provenait de l'homme assis à côté d'elle. Apparemment, cela ne le dérangeait pas que les serveurs lui servent de l'alcool, mais il n'allait pas le boire lui-même. C'était donc le beau gosse qui était si attentionné.

« Merci beaucoup, Maître Rikuson », dit Maomao.

« Inutile d'utiliser des titres particuliers avec moi, Mademoiselle Maomao. » La remarque de Mademoiselle suffisait à faire grimacer Maomao. Mais il aurait été tout aussi irritant d'être corrigée, et cela semblait être son petit coup de pouce. Elle ne savait vraiment pas comment s'adresser à ce type.

« Rikuson, alors. » Elle se sentait bizarre, mais elle ferait tout pour l'empêcher de l'appeler à nouveau « jeune femme ».

Rikuson, apparemment apaisé, sourit. « Dans ce cas, Maomao. Je ne suis pas très doué pour tenir l'alcool, alors je serais ravi que tu le boives à ma place. »

Eh bien, avec une invitation pareille, comment pourrait-elle refuser ? Et nous devons être sûrs qu'il n'y a rien de mal avec le vin.

Elle porta la coupe à ses lèvres. C'était du vin de raisin, pas trop alcoolisé. Elle but une gorgée d'eau pour se rincer le palais, puis se servit. Les serveurs ne donnaient décidément pas la priorité à Maomao, elle dut donc se servir. Mais, encore une fois, ce mélange d'hommes et de femmes était étrange ; la plupart des gens s'attendaient à ce qu'une femme comme Maomao reste discrète.

« C'est celui que tu voulais ? »

« Oui, merci. »

Ce fut Rikuson qui tendit la main et obtint le plat que Maomao désirait. Apparemment, il n'avait pas été assigné à ce stratège excentrique pour rien ; son bon côté des choses l'avait sans doute aidé à survivre à son service. Rikuson se mit à saluer les serveurs de temps en temps, leur disant s'il voulait ceci ou s'il n'était pas là. Au début, on aurait dit qu'il les mettait vraiment à l'épreuve, mais elle le vit ensuite observer leurs visages et leurs corps.

Il les mémorise, pensa-t-elle. Raison de plus pour que Maomao n'ait pas à se soucier de se souvenir des visages des domestiques. Elle pouvait le

laisser s'en occuper pendant qu'elle apprenait à manger.

« C'est une belle épingle à cheveux que tu as », dit Rikuson.

« Tu crois ? »

Il savait donc aussi tenir une conversation polie. Maomao se souvenait qu'elle portait encore la barrette à cheveux de la boîte en paulownia. Elle n'était pas extravagante, mais même un œil non averti pouvait la juger de belle facture. Maomao avait cru remarquer les jeunes femmes les plus élégantes de la pièce jeter de temps en temps un coup d'œil à ses cheveux, et elle comprenait maintenant pourquoi.

Je pourrai le vendre plus tard, pensa-t-elle.

Presque au même instant, un fracas de vaisselle se fit entendre. Elle regarda dans la direction du bruit et découvrit une serveuse terrifiée et Uryuu, la main levée. « Je vous l'ai dit, je n'en veux pas ! » criait Uryuu.

« Je... je suis désolée... » La femme commença à ramasser les morceaux du plat, visiblement terrifiée. Apparemment, le plat avait rebondi sur le sol et s'était écrasé contre le mur ; son contenu s'était éparpillé partout.

Quel gâchis ! Maomao comprenait : les cuisiniers s'étaient donné tant de mal pour préparer le poisson, et le serveur voulait sans doute être sûr qu'il soit mangé. Mais malgré tout, c'était un peu trop audacieux de sa part.

Les autres personnes présentes dans la salle parurent choquées. Uryuu, conscient du vacarme qu'il avait provoqué, s'efforça de retrouver son calme. « Mon Dieu, regardez-moi. Je suis vraiment désolé », dit-il en souriant à la salle, mais cela ne ramena pas la nourriture dans le plat. On entendait des rumeurs plutôt négatives sur Uryuu, mais même là, sa réaction semblait clairement irascible.

Gyokuen se caressa la barbe et murmura quelque chose à un autre serveur. Il demandait sans doute que la femme fautive soit punie, voire renvoyée. On pouvait seulement espérer que la clémence était l'une des qualités qui le faisaient ressembler à sa fille.

Chapitre 15 : Le Banquet (Première partie)

La diplomatie était un vrai casse-tête : par exemple, on se rendait dans un endroit dont l'arrivée prenait plus de vingt jours aller-retour, pour n'y rester que cinq jours. Durant ces cinq jours, les rencontres, les salutations et les repas étaient innombrables, si bien que les personnalités étaient constamment occupées ; tandis que Maomao n'avait rien de tel à faire. Elle ne pouvait pas vraiment faire de tourisme, alors elle se demandait si elle pourrait aller observer les plantes du jardin lorsqu'on frappa à sa porte.

Mais qui est-ce ?

Elle ouvrit la porte et découvrit une femme souriante. Maomao ignorait son nom, mais elle savait qui elle était : la demi-sœur de la consorte Lishu. Son entourage habituel la flanquait de chaque côté.

« Puis-je vous aider, Madame ? » demanda poliment Maomao, mais elle se dit : « La chambre de la consort Lishu est à côté, tenez-vous bien ! » Elle était au moins assez adulte pour garder cette pensée pour elle.

La demi-sœur regarda Maomao, puis rit très délibérément : « Pfft ! » On pourrait se demander ce qui avait inspiré un rire aussi exaspérant et condescendant, mais cela semblait représenter l'évaluation globale de Maomao par la femme.

« Je voulais simplement me présenter », dit l'autre femme. « En tant que membres de clans nommés, j'imagine que nous pourrions nous revoir un jour. »

Maomao sentit un froncement de sourcils traverser son visage à l'évocation des clans. Elle détestait être traitée comme un membre de la famille, même si ce n'était que cette fois-ci.

Pendant ce temps, la demi-sœur jetait un coup d'œil à la tête de Maomao. « Tu portais une barrette vraiment magnifique hier soir », dit-elle.

« Tu crois ? Malheureusement, je ne suis pas particulièrement sensible à la valeur des objets. »

C'est là qu'elle avait son attention ? Ces princesses avaient l'œil vif. Maomao comprit que si elle vendait le bâton à cheveux, on la retrouverait bientôt.

« Je suis terriblement excitée de découvrir ce que tu porteras au banquet de ce soir », dit la demi-sœur, puis avec un geste théâtral, elle cacha sa bouche derrière un éventail pliable en plumes de paon et s'éloigna.

Il ne s'agissait pas tant d'une présentation que d'une observation, pensa Maomao. Elle était l'une des rares jeunes femmes à avoir accompagné l'expédition vers l'ouest – même si, à en juger par le dîner de la veille, la plupart des personnes présentes espéraient s'immiscer auprès de Jinshi.

En observant le balancement des hanches de la femme, Maomao conclut que cette demi-sœur ne ressemblait guère à la consort Lishu. Si tel avait été le cas, Lishu se serait peut-être moins interrogée sur sa filiation. Cependant, si l'Empereur était vraiment le père de Lishu, Maomao ne put s'empêcher de se demander s'il n'aurait pas trouvé un meilleur moyen de l'utiliser. C'était peut-être malicieux de sa part, mais elle pensait qu'il y avait probablement de meilleures façons de faire de Lishu.

Après avoir été moquée dès le matin, Maomao se dirigea vers le jardin dans l'espoir de se sentir mieux. Un jardin, alimenté par l'oasis si importante, était une démonstration de pouvoir dans ce pays aride. Mais Maomao soupçonnait que ce n'était pas entièrement frivole : le père de l'impératrice Gyokuyou ne semblait pas être le genre d'homme à s'adonner au luxe pour le simple plaisir. Une leçon qu'il avait transmise à sa fille, réalisa Maomao en considérant le nombre et la qualité des servantes du Pavillon de Jade.

Et qu'y avait-il dans le jardin ? Dans un coin poussait une plante étrange, comme Maomao n'en avait jamais vu. On ne pouvait pas dire qu'elle avait des feuilles ou des tiges. En l'inspectant, les yeux écarquillés, elle découvrit qu'elle était recouverte d'une sorte de cire, comme une bougie, et qu'elle était couverte d'épines étroites. Elle ressemblait à de l'aloès, mais en forme d'éventail. Intriguée, Maomao tendit la main pour la toucher.

« Je ne ferais pas ça à ta place. Ces épines ne sont pas faciles à arracher si elles te piquent », dit quelqu'un. La voix n'était ni masculine ni féminine, et lorsque Maomao la regarda, elle vit une charmante personne en habits d'homme accroupie et inspectant la plante inhabituelle. C'était Suirei. Elle était accompagnée d'un jeune homme. À première vue, il ressemblait à un

serviteur, mais Maomao savait qu'il s'agissait d'un gardien. C'était étrange qu'elle ait été autorisée à venir ici ; visiblement, la surveillance n'était pas très stricte.

Suirei était apothicaire comme Maomao. Leurs pensées étaient similaires, et aucun d'eux ne pouvait s'empêcher de vouloir en savoir plus sur les plantes ou fleurs inhabituelles qu'ils pourraient croiser.



« Très bien, alors qu'est-ce que c'est et comment l'utilise-t-on ? »
demanda Maomao.

« Je crois comprendre qu'on l'appelle un cactus. Il a été découvert loin à l'ouest et amené ici à titre expérimental, car il est censé être assez résistant aux climats secs. Ses fruits et ses tiges sont comestibles. »

Maomao hocha la tête, impressionnée. Suirei s'était visiblement consacrée à cette plante, peut-être depuis son arrivée ici. Elle tenait un carnet et dessinait le cactus avec application.

« Est-ce qu'une partie de ce fruit peut être utilisée à des fins médicinales ? » demanda Maomao.

« Je n'en suis pas sûr. Vu sa ressemblance avec l'aloès, je suppose qu'il a quelques usages. Il y en a dans le coin. »

Son assistant écoutait leur conversation en silence ; il mémorisait probablement chaque mot et en rendrait compte plus tard à ses supérieurs.

Non pas que nous disions quoi que ce soit d'incriminant. Ils parlaient simplement de médecine.

« S'ils ont de l'aloès ici, je pourrais peut-être leur demander de m'en donner. »

« Plus de médicaments contre les brûlures ? » demanda Suirei.

« Non, le régime alimentaire constant de rations portables a rendu ma digestion quelque peu irrégulière. »

« Ah. Je vois. »

Suirei avait beau paraître jeune et séduisant, c'était en réalité une femme, à peu près du même âge que Maomao. Elle comprenait la situation du ventre féminin. Comme c'était la santé qui l'intéressait, elle ne s'embarrassait pas inutilement, ce qui la rendait facile à aborder. En ce sens, elle et Maomao se ressemblaient beaucoup.

« Dans ce cas, je devrais peut-être m'assurer que la consort Lishu en prenne également », dit Suirei.

Maomao émit un son d'approbation. C'était vrai : si elle aussi ressentait les effets de leur régime, la princesse protégée souffrait probablement. Elle était si attentionnée envers les autres qu'elle s'abstenait même souvent d'aller aux toilettes quand elle en avait besoin. Au moins, sa santé était plus ou moins préservée, grâce à la présence constante d'Ah-Duo.

« Parmi les ingrédients que l'on trouve ici, ce serait peut-être bon mélangé à du yaourt », a déclaré Suirei. Le lait fermenté a certainement

contribué à la régularité.

« Euh, je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée. »

"Pourquoi pas?"

Parce qu'il y avait tellement d'aliments que Lishu ne pouvait pas manger. Le poisson blanc pouvait lui donner des éruptions cutanées, et elle supportait mal le miel. Si on lui donnait quelque chose auquel elle n'était pas habituée, loin d'améliorer ses mouvements, cela pourrait bien aggraver les choses. Maomao avait remarqué que Lishu évitait surtout les aliments inconnus au dîner le soir de leur arrivée au manoir.

Suirei fronça les sourcils en écoutant Maomao. Maomao savait pertinemment à quel point tout cela était compliqué. Si Lishu était née roturière, elle n'aurait probablement pas dépassé sept ans. Pourtant, elle avait bien fait d'endurer ce long voyage ; peut-être méritait-elle un mot gentil et une petite tape sur la tête. Mais non, ce n'était pas dans le caractère de Maomao.

Maomao avait un carnet et un stylo prêts à l'emploi, tout comme Suirei. Suirei dessinait minutieusement tout ce qui n'était pas mentionné dans les encyclopédies. Maomao la rejoignit et, pendant un moment, elles travaillèrent en silence. L'assistante de Suirei ne bâilla pas, se contentant de les observer avec un sourire impénétrable.

« J'aimerais tellement que ce petit con soit là maintenant », pensa Maomao, désignant par là Chou-u. C'était un artiste talentueux, c'était sûr, mais Maomao était convaincue que dessiner ne ferait jamais vivre personne. Tout le monde était prêt à acheter ses portraits maintenant, car un enfant aussi doué en dessin si jeune était une nouveauté. On se lasserait bien vite de lui.

On pourrait peut-être lui demander de faire des photos érotiques ? Ils avaient plein de modèles.

Les pensées plutôt obscènes de Maomao furent interrompues par ce qui ressemblait à un rugissement lointain. « Qu'est-ce que c'est, à ton avis ? » demanda-t-elle. On aurait dit un animal sauvage, ce qui lui donna la chair de poule. Les oiseaux, effrayés, s'envolèrent des arbres.

« La délégation de l'Ouest a apparemment promis un cadeau des plus intéressants. Ils ont un jour apporté une créature appelée éléphant. »
L'explication venait de nul autre que le gardien.

« Un éléphant ? » demanda Maomao. Elle en avait vu sur des rouleaux

illustrés. C'étaient d'énormes animaux au long nez. Elle avait déjà vu des défenses d'éléphant sculptées, mais jamais d'être vivant. On disait qu'on en avait offert une à l'impératrice régnante, mais c'était avant la naissance de Maomao.

« C'était un éléphant que nous venons d'entendre ? »

« Non, peut-être un tigre. » L'homme semblait l'ignorer.

Mais pour ramener un tigre vivant, Maomao n'avait rencontré de tigres que sous forme de fourrures et de médicaments. Ils confectionnaient des tapis aux motifs magnifiques, et il existait un aphrodisiaque (très efficace, selon les souvenirs de Maomao) à fabriquer à partir des organes sexuels de l'animal. Quelle était son efficacité ? Disons que le lendemain matin, même Pairin était satisfaite. Le médicament avait permis à son partenaire de tenir jusque-là.

« Je pense que nous pourrions voir l'animal au banquet de ce soir. »

« Ça a l'air très intéressant », dit Maomao, et ce n'était pas seulement de la politesse ; elle le pensait. La musique et les danses ne l'intéressaient pas beaucoup, mais un animal vivant... voilà qui était intrigant. Elle sentit son cœur battre un peu plus vite et griffonna un tigre dans son carnet. La gardienne l'observa en souriant.

« Les domestiques ont préparé du jus de cactus », dit-il. « Voulez-vous en goûter ? »

Eh bien ! Il n'y a aucune raison de ne pas le faire.

Le temps passa tandis que Maomao buvait du jus et discutait avec Suirei, puis l'après-midi arriva. Durant leur conversation, Maomao se surprenait parfois à penser à Shisui. Les deux demi-sœurs semblaient bien s'entendre, malgré l'antagonisme entre leurs mères. Ou du moins, Shisui semblait avoir un faible pour Suirei. Même si son clan était détruit autour d'elle, elle avait œuvré pour sauver les enfants – et sa sœur aînée.

Non, non, c'était déjà assez loin dans le passé. Si vous vous perdez trop dans le passé, vous risquez de ne plus en retrouver la sortie.

De retour dans sa chambre, Maomao trouva des personnes qui l'attendaient, qu'elle supposait envoyées par Lahan. Elles portaient de nouveaux accessoires et des vêtements refaits. Une femme au maquillage ostentatoire jeta un coup d'œil à Maomao, simple et sans ornements, et lui sourit ouvertement. Maomao fit un pas en arrière.

C'était, comme toujours, épuisant de se faire belle.

Le banquet était bondé de personnes d'apparence importante. Selon la coutume occidentale, on mangeait debout ; une variété de plats était disposée sur une table, et chacun pouvait prendre ce qu'il voulait avec une assiette.

C'est pratiquement une invitation à empoisonner tout ce qui bouge.

C'était, très honnêtement, plutôt nouveau pour Maomao, mais cela rendait aussi les choses un peu plus faciles à sa manière.

Ce qui la frappa, c'était la coutume ici, apparemment, que les hommes et les femmes se présentent par deux. Souvent, un homme amenait sa femme ou sa petite amie, mais s'il n'en avait pas, il pouvait être accompagné d'une sœur ou d'une autre parente. Lahan avait prévu de présenter Maomao à tout le monde comme sa « petite sœur », mais après s'être fait écraser les orteils, il avait décidé de s'en tenir à l'appeler simplement « parente ».

Aussi facile qu'il aurait été d'empoisonner un plat lors de ce banquet, cela aurait été tout aussi difficile. Impossible de savoir qui mangerait dans quel plat ; il aurait donc été difficile de cibler une personne en particulier pour l'assassiner. Bien sûr, si l'on préférait les meurtres aveugles, ce serait une autre histoire.

Et une dernière observation : cela ne compliquait pas vraiment le travail de Maomao, goûteuse. Elle devait simplement suivre son protégé et goûter à son repas. Le seul problème, c'était que c'était un peu... disons... évident, mais Lahan avait un plan pour ça aussi. Il expliqua que Maomao avait quinze ans (ce qui lui rajeunissait poliment de quelques années) et qu'elle traversait une poussée de croissance. Maomao, sans jamais changer d'expression, écrasa ses orteils restants.

En bref, chacun pouvait choisir de manger ou non – et Maomao aurait souhaité qu'ils choisissent simplement de ne pas le faire. Mais cela ne serait pas très agréable pour les invités.

« Je me demande si quelque chose va vraiment se produire », a déclaré Maomao.

« C'est juste une précaution. »

« Hmm. » Maomao avait l'air légèrement amusé, mais pas du tout intéressé.

« Eh bien », dit Lahan en la regardant. « On dit que l'habit fait le moine,

mais apparemment, ce n'est pas le cas pour les femmes. Du moins pour certaines d'entre elles. »

"Fermez-la."

Maomao traînait une jupe lourde derrière elle. La tenue, comme le repas, était plus ou moins occidentale. Pas exactement la même – il n'avait pas été possible de préparer quelque chose de ce genre – mais la silhouette, l'allure générale, était similaire, y compris le cerceau en os qui entourait sa taille pour gonfler la jupe. C'était aussi le style des robes occidentales pour serrer la taille et mettre en valeur le haut du décolleté. Malheureusement, Maomao n'avait pas grand-chose à montrer, et de peur de se ridiculiser, elle portait un haut à manches longues, se contentant d'une ceinture.

On lui avait aussi un peu coiffé les cheveux ; ils étaient relevés de façon assez voyante, mais les coiffeurs étaient finalement limités par le tissu. C'était peut-être mieux qu'avant, mais les comparaisons resplendissantes du banquet lui avaient fait perdre de leur éclat. Elle ressemblait à une tige de bourse-à-pasteur au milieu d'un champ de roses et de pivoines. Une seule chose l'aidait à se calmer dans cet ensemble par ailleurs inhabituel et inadapté : une fine barrette en argent.

« Je ne m'inquiéterais pas trop. Tu es au moins un pissenlit. »

Maomao ne comprenait pas comment son cousin pouvait lire dans ses pensées à ce point, du moins dans ces moments-là. Elle ne dit rien, mais le fusilla du regard avant de se diriger vers la salle de banquet.

Sa première pensée fut : « C'est un sacré plafond. » La pièce était déjà très grande, mais le plafond dépassait largement leurs têtes. Même dans la capitale, on voyait rarement un bâtiment offrant une telle impression d'espace.

Une partie du plafond était ouverte, et des bannières tissées, un artisanat propre à cette région, y pendaient. Le sol de la pièce était en terre battue, mais recouvert d'une moquette à poils ras, probablement aussi une particularité de la région. C'était dommage de la salir.

Ils se trouvaient dans un palais non loin du manoir de Gyokuen ; l'endroit avait été construit par le clan autrefois connu sous le nom de Yi, et ils l'avaient construit avec un luxe absolu. Cela expliquait peut-être pourquoi, des décennies plus tôt, ils avaient été dépouillés de leur nom de clan et détruits. Ils avaient fait quelque chose qui avait suscité la colère de l'impératrice régnante. Les histoires à son sujet étaient vraiment effrayantes,

songea Maomao. L'empereur actuel avait dû avoir la vie dure avec elle pour une grand-mère.

Il y avait déjà un nombre considérable d'invités dans la salle de banquet. Parmi eux se trouvaient de nombreux hommes importants, ainsi que des jeunes femmes aux tenues voyantes que Maomao prenait pour leurs filles. Leurs yeux brillaient – ou plutôt, scintillants. Le grand favori, Jinshi, n'était pas encore arrivé.

La consort Lishu, en revanche, était bien présente. Elle était remarquable, car elle portait encore le voile pour dissimuler son visage. Être si visible et pourtant si éloignée du moment présent impliquait qu'elle n'avait pas encore accompli ce pour quoi elle était venue. Maomao regarda sa compagne et vit Ah-Duo toujours debout à côté d'elle, vêtue de son costume masculin habituel.

Hmm...

Ah-Duo était si convaincant dans sa tenue d'homme que Maomao soupçonnait que peu de personnes présentes devineraient qu'elle était une femme, et encore moins une ancienne consort de l'empereur régnant. De plus, on semblait les prendre non pas pour père et fille, mais pour frère et sœur. Des femmes venaient leur parler. Ce n'est pas sans raison, pensa Maomao, qu'Ah-Duo avait été l'« idole » des dames de l'arrière-palais pendant tant d'années.

Lahan, bien sûr, savait très bien les saluer tous les deux, et Maomao leur a également offert un bonjour poli.

« Oh là là ! Je me suis dit que tu étais la belle fille de quelqu'un », dit Ah-Duo.

« Vous plaisantez, Madame », répondit Maomao, mais elle ne fut pas surprise de découvrir qu'Ah-Duo était bien plus douée que Lahan pour les flatteries polies. La consort Lishu, quant à elle, restait cachée derrière Ah-Duo grâce à la présence de Lahan. Sa robe était appropriée à une jeune femme de son âge, ni trop voyante ni trop réservée, et les couleurs s'accordaient avec la tenue d'Ah-Duo. Peut-être avaient-elles choisi leurs tenues ensemble.

Le parfum de Lishu, cependant, n'était pas son parfum habituel. Peut-être était-ce une façon de se préserver de l'ivresse de l'atmosphère du lieu. Maomao aurait aimé leur parler un peu plus longtemps, mais elles avaient sans doute des choses à faire. De plus, Lahan était là pour tisser des liens

avec les gens de l'Ouest, et non pour discuter avec ses consorts.

On y voyait beaucoup de cheveux noirs, mais aussi des mèches dorées, brunes et même rousses ici et là. Les yeux étaient généralement de couleurs vives et les morphologies étaient différentes de celles auxquelles Maomao était habitué. On disait que Sei-i-shuu avait de nombreux liens avec l'Occident, mais beaucoup de ces personnes étaient plus probablement des émissaires venus de l'Ouest. Lahan fut bientôt abordé par un homme et une femme aux cheveux brun roux.

« Je ne comprends pas un mot de ce qu'ils disent », pensa Maomao. Elle connaissait quelques notions d'une langue occidentale, mais pas assez pour la parler. De plus, l'ouest du pays abritait une variété de langues, et celle qu'elle connaissait venait de plus loin à l'ouest.

Lahan continua courageusement, échangeant un mot hésitant à la fois. Excentrique, il avait beau être, il avait aussi du talent. L'homme et la femme saluèrent Maomao et dirent poliment quelque chose, puis partirent.

« Puis-je aller manger quelque chose ? » demanda Maomao. C'était apparemment la seule chose qu'elle pouvait faire pour le moment. Ça, et garder le sourire poli qu'elle avait appris à maîtriser dans le domaine des plaisirs.

« Vas-y. De toute façon, je ne t'ai pas amené ici pour te rencontrer. Ne bois pas trop. »

Elle avait été particulièrement intriguée par le plateau d'alcool que l'un des serveurs portait, mais Lahan l'avait de nouveau avertie avant leur arrivée de ne pas se saouler. Maomao, elle, n'était pas certaine de pouvoir s'attirer des ennuis avec cet alcool doux à base de jus.

« Je ne me saoulerais pas. »

« J'ai entendu dire que tu avais vidé un tonneau en venant ici. »

Qui l'avait dénoncée ? Ça devait être Jinshi ou Basen. Maomao claqua la langue.

Certes, on n'était jamais trop prudent, mais était-il vraiment possible que la tristement célèbre Dame Blanche soit impliquée ici ? Maomao avait apporté des médicaments qui, pensait-elle, pourraient s'avérer utiles en cas de problème, mais elle ignorait s'ils seraient vraiment efficaces.

Lahan, quant à lui, était dans son élément. Derrière ses lunettes, ses yeux de renard brillaient. Le sang mêlé du peuple de Shaoh produisait une multitude de beautés saisissantes. Selon Lahan (le goujat), c'étaient les

nombres qui composaient une femme qui étaient beaux. Une femme n'était donc pas belle en soi, mais les nombres qui la « composaient » l'étaient ? Cela n'avait pas beaucoup de sens pour Maomao, mais apparemment, le neveu de ce stratège excentrique était lui-même plus qu'un peu excentrique. Elle le soupçonnait de voir un monde qui lui était invisible.

Mais il y eut ce moment où, se caressant le menton, il dit : « Regarde-la. Le petit frère impérial est plus beau que ça. » Les mots semblèrent sortir de sa bouche si facilement. C'est à ce moment-là que Maomao fut certain de ne rien savoir du raisonnement des femmes.

Lahan jeta un coup d'œil à Maomao et, à son regard scrutateur, comprit que les chiffres qui la composaient ne lui plaisaient pas. « Avec suffisamment de travail, tu pourras peut-être donner naissance à une nouvelle génération, au moins belle... »

Qu'essayait-il de dire ? Et quelqu'un pouvait-il reprocher à Maomao de lui avoir écrasé les orteils ?

En grimaçant, Lahan tendit un jus de fruit sans alcool à Maomao. Elle le suivit, l'air agacé.

Ils sont tous si grands, pensa-t-elle. Les lignées mixtes devaient favoriser une plus grande taille. En partie, les Occidentaux étaient tous plutôt grands, mais le croisement de différentes lignées semblait presque par définition produire des individus plus grands que leurs parents. Maomao ne pouvait pas parler au nom des humains, mais lorsqu'on croisait des plantes avec des espèces proches, on obtenait soi-disant des individus plus grands à partir des graines.

Elle était perdue dans ses pensées, se demandant comment elle aimerait tenter le même sort dans son domaine, si jamais elle en avait l'occasion, lorsqu'elle réalisa soudain qu'un mur s'était formé autour d'elle. Un mur composé d'une femme et de deux hommes. L'un des hommes semblait être un interprète, tandis que l'autre ressemblait davantage à un serviteur qu'à un maître. La femme, dont la robe soulignait sa poitrine comme le voulait la coutume, semblait la plus importante des trois. Elle était belle, avec des cheveux couleur vive et des yeux bleu ciel. Elle était grande, et elle avait augmenté sa taille avec des chaussures à talons hauts.

Maomao ne dit rien, mais capta le regard de Lahan.

N'avait-il pas parlé de tisser des liens avec les marchands occidentaux ? Cette femme n'avait certainement pas l'air d'une marchande. Plus

remarquable encore, Maomao se souvenait d'elle. Ses cheveux blonds et sa peau d'une pâleur presque translucide. Et la parure bleue qu'elle portait. Elle faisait partie des émissaires spéciaux qui avaient visité la capitale l'année précédente ; ils s'étaient distingués en portant une parure rouge pour l'un et une bleue pour l'autre. Si elles conservaient la même palette de couleurs, c'était la plus calme et la plus mature des deux femmes.

« J'aimerais beaucoup discuter davantage avec toi », disait-elle. Son sourire étincelant effrayait Maomao. Elle sentait quelque chose se cacher derrière. Et pourtant, à cet instant, cela lui semblait moins sinistre que ce que cela lui rappelait...

Consort Gyokuyou. C'est le même sourire que celui de Consort Gyokuyou. Il ne sentait pas les affaires, mais la politique. Étaient-ils vraiment là pour ça ? Des marchands occidentaux, mon cul ! pensa Maomao en relevant sa jupe et en suivant Lahan.

Ayla... était-ce bien son nom ? Maomao essaya de se souvenir ; elle l'avait déjà entendu. C'était, à sa manière, louable qu'elle s'en souvienne, vu sa tendance à oublier tout ce qui ne l'intéressait pas particulièrement. Ayla était l'autre émissaire, celle qui, apparemment, avait vendu de la feifa au clan Shi juste avant la rébellion de l'année précédente. Cette femme devant eux avait du culot, de s'approcher d'eux après que son partenaire eut fait une chose pareille.

Le palais du clan Yi avait été construit dans le style architectural occidental, jusqu'à cette salle de banquet. C'était un vaste espace ouvert flanqué de plusieurs pièces où les invités pouvaient se détendre seuls ou tenir des conversations privées sans être vus. Et des conversations privées signifiaient généralement qu'il se passait quelque chose.

Une jeune fille à la peau couleur d'orge dansait au son d'un instrument que Maomao n'avait jamais entendu auparavant. Personne ne remarquerait si quelques personnes s'éloignaient de la foule – et si quelqu'un l'avait fait, il aurait été impoli de leur demander de leurs nouvelles, de toute façon.

Mais pourquoi viendrait-elle à Lahan ? Le petit homme aux cheveux ébouriffés semblait presque comiquement disparate avec la grande beauté aux cheveux blonds. La présence de tiers – Maomao et les autres – aurait anéanti toute idée d'un rendez-vous secret entre eux.

C'est peut-être pour cela qu'elle l'avait choisi. La femme était venue à la capitale en tant qu'émissaire, mais il semblait qu'elle songeait aussi au

mariage – et Maomao avait elle-même contribué à saper ces perspectives. Cette pensée la mettait un peu mal à l'aise : elle craignait que la femme puisse encore reconnaître « l'esprit de la lune », même s'il était désormais habillé en homme et portait une blessure à la joue. Pourtant, même si elle remarquait Jinshi, elle ne pourrait probablement rien en dire publiquement.

Du thé noir était versé dans une délicate tasse en porcelaine. La table, tout comme les chaises, avait des pieds cambrés, et un lustre raffiné était suspendu au plafond.

« Les goûts ici semblent plutôt... occidentaux, n'est-ce pas ? » demanda Lahan. La remarque aurait pu paraître désobligeante, mais elle était parfaitement vraie. Lahan était de bonne humeur, grâce à sa charmante compagne ; mais il se demandait sans doute comment elle se comparait à Jinshi.

« C'est vrai », répondit la femme. « Même si certains meubles pouvaient paraître démodés. » L'endroit était soigneusement entretenu et le mobilier était en bon état, mais la plupart semblaient avoir été hérités des anciens propriétaires, et le temps avait largement passé pour qu'ils soient passés de mode.

Les murs de la salle étaient épais, suffisamment pour dissuader toute oreille indiscreète. L'interprète s'est retiré pour ne rester que quatre, deux assis de chaque côté.

« Je suis honorée que vous ayez choisi de me parler. J'aurais certainement souhaité vous parler en tête-à-tête, juste tous les deux... » Lahan ressemblait à peine à la version masculine de Maomao ; elle ignorait où il avait trouvé le culot de parler ainsi.

« Cela dépend de ce dont vous vouliez parler... Maître Ra-han. » La femme parlait couramment, mais ne parvenait pas à prononcer le nom de Lahan. Eh bien, ce n'était pas facile. C'était peut-être aussi pour cela que Lahan évitait les expressions ornées ou détournées : il fallait qu'il soit plus compréhensible. Maomao suivait facilement leur conversation ; le serviteur de la femme affichait une expression de concentration sombre, s'efforçant virilement de comprendre ce qui se disait.

« Je crois que vous avez exprimé un intérêt pour les produits des régions plus à l'ouest », a déclaré la femme.

« Oui. Je serais surpris que personne ne s'intéresse à ce genre de choses. »

Il devait rembourser sa dette. Cela faisait bientôt un an que le père adoptif de Lahan avait fait un achat très coûteux au bordel. Maomao avait cru comprendre que la moitié de la somme avait été remboursée, mais que l'autre moitié restait à rembourser, la maison servant de garantie. Connaissant la vieille maquerelle, dès que le délai serait écoulé, elle frapperait à leur porte avec ses hommes de main. Elle commencerait probablement à vendre le mobilier aux enchères sur-le-champ.

« Hé hé ! Alors je pense qu'on s'entendra très bien. » La femme sortit un morceau de parchemin soigneusement tanné, couvert de caractères que Maomao prit pour des chiffres. Le sourire de Lahan s'élargit.

« Une proposition très intéressante, mais en tirerons-nous tous les deux profit ? » dit-il. « Le prix ne me pose certainement aucune objection, mais c'est la première fois que quelqu'un me propose une telle offre. J'avoue que je ne peux m'empêcher de penser que si nous devons vous apporter le grain, il sera difficile de rester rentable. »

« Oui, peut-être. Mais je vous assure que je ne me suis pas lancé dans cette aventure sans y avoir réfléchi. Si nous empruntons les voies maritimes, nous pourrons transporter de grandes quantités et, surtout, la valeur des céréales et du riz augmentera dans mon pays. »

Maintenant, la femme a sorti une carte.

Bon sang, au moment où je pense qu'ils vont parler de politique...

C'était vraiment une question d'argent. Bon, d'accord, Maomao avait le sentiment que ça pouvait aussi avoir un rapport avec la politique, mais elle n'en était pas vraiment sûre. Franchement, elle s'en fichait. Elle restait assise là, à réfléchir à différentes façons d'utiliser les cactus, l'air sur le point de bâiller à tout moment.

Jusqu'à ce qu'elle entende soudain quelque chose qu'elle ne pouvait ignorer. C'était la femme qui disait : « Très bientôt, les insectes vont provoquer une catastrophe dans mon pays. La "catastrophe du Nord" ».

Maomao, surprise, faillit frapper la table, parvenant de justesse à arrêter sa main avant de heurter la surface. Mais ce mouvement suffisait à trahir son intérêt pour le sujet.

Au nord : au nord de Shaoh se trouvait Hokuaren. Maomao fut stupéfaite de réaliser que la même chose qui préoccupait Jinshi et ses acolytes pouvait arriver ici en ce moment. La femme, l'ancienne émissaire, sembla lui sourire. Puis elle dit : « Si cette proposition ne fonctionne pas,

j'ai une faveur à vous demander. » Son front se crispa. « Voulez-vous nous aider à fuir notre pays ? »

Les problèmes ont tendance à s'accumuler, réalisa Maomao. Oh, comme ils s'accumulent.

Chapitre 16 : Le Banquet (Deuxième partie)

« Eh bien, eh bien, que faire ? »

Lahan semblait tout étourdi tandis qu'il remontait ses lunettes sur son nez, réfléchissant furieusement. Pour lui, la demande d'asile politique de l'émissaire était probablement moins intéressante à considérer que la meilleure façon de rentabiliser les négociations commerciales. Les affaires, c'était l'argent qui coule, les marchandises qui circulent ; c'était un monde saturé de chiffres, et cela devait être captivant pour lui.

« Je pense que vous pouvez répondre à cette question mieux que moi. »

« Quoi qu'on fasse ou non, c'était une conversation fascinante, non ? Oh. Hum, oui, bien sûr que j'aurai au moins une discussion. Je suppose que c'est son objectif. »

Il avait fait paraître les choses si simples, pensa Maomao. Des insectes « semant la catastrophe » devaient faire référence à une épidémie ; elle en était certaine. La hausse du prix des céréales signifiait une menace de famine. L'émissaire à qui ils avaient parlé était de Shaoh. Mais il y avait aussi Ayla, qui avait conspiré avec le clan Shi. De toute évidence, Shaoh n'était pas monolithique. Malgré tout, une demande d'asile politique dépassait tout ce que Maomao avait imaginé.

Maomao n'aimait pas passer son temps à s'inquiéter des problèmes des autres. Et des problèmes de nations entières ? Ne la laissez pas faire ! Alors pourquoi se retrouvait-elle toujours mêlée à ce genre de choses ? Ils auraient pu emmener Lahan et en rester là.

« Je me demande si elle m'a reconnue », pensa Maomao. Elle se demandait si l'émissaire réalisait que ce n'était pas la première fois qu'elles se rencontraient. La lumière s'était estompée la dernière fois, mais elles s'étaient vues face à face. Même si la femme se souvenait d'elle, il devait sûrement y avoir une autre façon de procéder. Peut-être voulait-elle simplement nous montrer un lien.

Si c'était le cas, peut-être que le fait que Maomao en parle faisait partie de ses calculs. Une façon de contrôler autre chose. Maomao n'était pas du genre à jaser ni à jouer. Elle préférait savoir ce qui se passait dans la salle de banquet. Pourquoi s'enfuir et avoir une conversation secrète alors qu'on soupçonnait des individus suspects de rôder ?

À leur retour, ils constatèrent que les repas et les bavardages avaient complètement cessé et que quelque chose de nouveau se produisait.

« Est-ce aussi une coutume occidentale ? » a demandé Maomao.

Il y avait de la musique, et hommes et femmes se faisaient face et dansaient au rythme de la musique. Enfin, si on peut appeler ça de la danse, ce n'était pas un spectacle comme celui qu'une vraie troupe pourrait offrir ; il s'agissait plutôt de tournoyer dans la salle au rythme de la musique. C'était évidemment pour cela qu'il avait été demandé aux hommes et aux femmes de venir par deux.

Je trébucherais sur les pieds de quelqu'un avant même de m'en rendre compte, pensa Maomao, certaine que c'était une chose qu'elle ne voulait absolument pas faire. Elle regarda Lahan.

« Oh, ne t'inquiète pas. Moi non plus, je suis nulle. »

Heureusement qu'ils avaient au moins ça en commun.

En regardant autour d'eux, ils aperçurent une foule qui s'était formée – et qui aurait dû être au milieu, sinon un homme familier et magnifique. Jinshi était encerclé et affichait ce sourire divin que Maomao avait déjà eu à satiété lorsqu'il était soi-disant eunuque. Basen était à ses côtés, les sourcils froncés.

Mauvais choix d'acolyte. Basen n'allait jamais être d'une grande aide ; il reculait visiblement devant chaque jeune femme qui s'approchait. Avec sa force, il est probablement tellement nerveux en ce moment qu'il ne pourrait pas danser, même s'ils le faisaient sortir.

Maomao se frotta le poignet là où il l'avait attrapée la veille. Il y avait encore de légères marques rouges. Ce qu'elle voulait savoir, c'est : si les hommes et les femmes étaient censés se mettre par deux, que faisaient-ils donc là, seuls ?

« Je crois que Lady Ah-Duo a fait une petite farce. Si elle se faisait passer pour un homme, ce serait trop, non ? »

« Ah, je vois. »

Si Jinshi accompagnait la consort Lishu, alors Basen (qui, en tant que

membre d'un clan nommé, avait ce statut) pourrait accompagner Ah-Duo, même s'il pouvait s'en moquer. Mais, avec tout le respect que je dois à Jinshi et Basen, connaissant Lishu, il serait bien mieux pour elle qu'Ah-Duo lui serve d'escorte. Impossible de savoir ce que cette demi-sœur intrigante pourrait tenter – Maomao ne serait pas étonnée de glisser au moins un scorpion dans le lit de la consort.

Cela me rappelle que je me demande si je pourrais emporter des scorpions grillés. Apparemment, on en servait parfois encore vivants, mais elle n'avait guère l'espoir de goûter ce plat, ni ici ni au manoir de Gyokuen. Elle se fit un devoir de s'assurer d'en avoir l'occasion avant de rentrer. À la grande déception de Maomao, ils n'avaient croisé ni scorpions ni autres insectes venimeux en chemin ; Suirei avait été trop scrupuleuse avec l'insectifuge. Maomao se dit qu'ils auraient sûrement dû en croiser au moins un en chemin.

Lahan avait une main sur son menton et marmonnait continuellement pour lui-même, en calculant.

« On dirait que vous avez eu une conversation intéressante », dit quelqu'un poliment. Maomao leva les yeux et découvrit Rikuson, un doux sourire aux lèvres. Il tenait un verre à la main et le lui tendit. Elle le renifla pour voir et découvrit une légère odeur d'alcool.

« Merci », dit-elle en le buvant d'un trait, pensant qu'un verre ne ferait pas de mal. C'était un vin de fruits pétillant qui pétillait en descendant ; il était si bon qu'elle aurait pu tirer la langue de plaisir. Elle sentait encore les bulles pétiller dans sa bouche. « C'est vraiment délicieux. »

« Oui, c'est un marchand occidental qui l'a apporté. J'ai entendu dire qu'il était très précieux, et c'était le dernier verre. » Rikuson sourit. Soudain, Maomao eut un mauvais pressentiment. « Pour info, je n'en ai pas bu », dit Rikuson.

Puis elle le sentit lui saisir le poignet. La soudaineté la surprit, mais contrairement à Basen, sa prise était douce. Elle se sentit attirée vers l'endroit où tout le monde tournait autour d'elle.

« Peut-être auriez-vous la gentillesse de vous joindre à moi pour une danse ? » Son expression sembla passer de douce à rusée.

Hé ! C'est le subordonné de ce monstre ! Maomao, incapable de cacher ce qui lui passait par la tête, lui lança un regard sévère, mais Rikuson se contenta de sourire. Il semblait se retenir de rire aux éclats. « Je vois que ce

que j'ai entendu était vrai », dit-il.

« Je ne sais pas de qui tu l'as entendu, mais dépêchons-nous et finissons-en. »

« Jusqu'à ce que la chanson soit terminée. »

Maomao imitait timidement ce que faisaient les autres ; elle avait au moins trouvé le moyen d'éviter de marcher sur les pieds de son partenaire. (Si son partenaire avait été Lahan, ses orteils auraient probablement été perdus à la fin de la chanson.)

« Savez-vous pourquoi le frère cadet de l'Empereur a spécifiquement choisi de vous amener ici ? »

« Je suppose que c'est parce que je suis très utile. »

Rikuson posa une main sur la hanche de Maomao et lui tint la main de l'autre. Elle comprit que c'était la mode occidentale, mais cela aurait été impensable dans la capitale. Étrange que cela paraisse si ordinaire ici. Drôle de chose, ce que le bon moment et le bon endroit pouvaient faire. « C'est vrai. Mais je pense que tu pourrais avoir une meilleure idée de ta propre valeur », dit Rikuson, conservant soigneusement son ton poli. « Cela démontre le pouvoir du nom La à la cour. »

« Je suis une apothicaire de base, née dans le quartier des plaisirs », dit Maomao sans détour. Elle ignorait ce que Rikuson savait, et elle s'en fichait. Pour elle, c'était la vérité.

« C'est bien beau. Juste une chose, cependant. » Rikuson sourit de nouveau et jeta un coup d'œil sur le côté, en direction de la foule. Le bel homme au centre les regardait droit dans les yeux. « N'oubliez pas que vous n'êtes pas un tiers désintéressé. N'oubliez jamais l'importance de ce que vous portez sur la tête. »

Il parle du pic à cheveux ? pensa-t-elle, mais Rikuson lui prenait déjà la main ; il porta lentement ses doigts à ses lèvres et les embrassa. Sérieusement ? pensa Maomao. C'était le même genre de chose que les artistes ambulants faisaient pour plaisanter avec les prostituées.



Dès que la chanson fut terminée, ils retournèrent se poster contre le mur. Lahan marmonnait toujours, calculant, et Rikuson disparut quelque part. Maomao sentit quelqu'un l'observer attentivement à distance, mais choisit de l'ignorer. Elle effleura légèrement sa main là où Rikuson l'avait embrassée, puis regarda autour d'elle.

Elle trouva une jeune femme assise tout contre le mur ; le voile sur son visage trahissait qu'il s'agissait de la consort Lishu. Il n'y avait personne près d'elle. La consort semblait fixer un homme d'âge mûr qui faisait tourner une coupe d'alcool en discutant aimablement. La demi-sœur de Lishu était avec lui, arborant un large sourire, plein d'assurance. Si son père n'avait pas douté de la fidélité de sa mère, peut-être Lishu sourirait-elle aussi et parlerait-elle. Peut-être ne serait-elle pas devenue la jeune femme timide qu'elle était aujourd'hui.

« Puis-je vous demander où est Dame Ah-Duo ? » demanda Maomao en s'approchant de Lishu. Mais elle porta involontairement une main à son nez et s'exclama : « Oh ! » Lishu leva les yeux, tremblante. Maomao soupçonna qu'elle avait pleuré derrière le voile. « Et puis-je aussi vous demander... quelle est cette odeur, Madame ? »

« Quelqu'un m'a bousculée et son flacon de parfum s'est renversé sur moi », a-t-elle déclaré.

Le tissu ample et riche de la robe de Lishu semblait avoir absorbé toute cette substance, et maintenant, cette fragrance inhabituelle et très parfumée l'enveloppait. Certains parfums étaient fabriqués à partir de musc animal, et correctement dilués, ils pouvaient être d'excellents arômes, mais en plus grande quantité... eh bien, ils sentaient l'excrément.

« Lady Ah-Duo est allée me préparer une chambre. »

« Je vois. » Et la consort Lishu, sachant qu'elle ne pouvait pas se mêler à la foule avec une telle odeur, resta clouée sur place. Maomao songea à appeler un serveur pour lui apporter quelque chose, mais il ne semblait pas y en avoir. « Qui t'a bousculée ? » demanda-t-elle.

« Je crois que Dame Ah-Duo les cherche aussi. Elle a dit de s'asseoir ici et d'attendre. »

La table était contre le mur ; tout le monde avait déjà perdu tout intérêt pour le dîner maintenant froid et se concentrait sur la danse, la conversation ou simplement sur le fait d'être vu. Maomao prit quelques morceaux de viande et les déposa dans une assiette. Certes, ils étaient froids, mais ils

étaient tout de même délicieux. Elle se régala, sans se soucier le moins du monde d'abîmer le rouge à lèvres. « Tu en veux ? » demanda-t-elle à Lishu.

« Oui, s'il vous plaît », répondit la consort avec hésitation. Elle avait mangé un plat de viande local lors du dîner officiel l'autre jour. Il faisait peut-être froid, mais faute d'autre chose, Lishu accepta une assiette.

La danse prit fin et un événement des plus inhabituels fut apporté dans la salle de banquet. Plusieurs hommes costauds et imposants transportèrent dans la pièce un énorme objet carré recouvert d'un tissu blanc, tiré sur un chariot.

Qu'est-ce que c'est ? se demanda Maomao, les yeux légèrement écarquillés.

D'un geste théâtral, les hommes retirèrent la couverture pour révéler ce qu'elle contenait. Un grognement sourd se fit entendre, et la foule se retrouva face à une créature brun-roux dont la présence était accentuée par son immense crinière. Même allongée, sa taille dépassait de loin celle de n'importe qui.

Ce n'était donc pas un tigre. La chose n'était pas rayée. Un lion ?

Elle n'en avait jamais vu de vivant, seulement une peau. Contrairement à la fourrure plate et vide, le véritable animal était impressionnant. Même enchaîné dans une cage aux barreaux épais, son effroyable nature flottait dans l'air.

Le lion, en fait un chat géant avec une écharpe, regardait autour de lui avec colère.

« Ouais, pensa Maomao, tout en étudiant attentivement le chat-écharpe. La fourrure était plus rugueuse que celle d'un félin moyen, même si elle doutait de celle de la créature vivante. Le tigre, un autre grand félin, avait des vertus médicinales, et Maomao observa cette nouvelle créature avec avidité, se demandant s'il pouvait fabriquer lui-même de bons médicaments. »

Maomao vibrait d'intérêt, mais Lishu tremblait de peur. Chaque fois que le rugissement du lion résonnait dans la pièce, elle reculait. C'en était trop pour la timide compagne.

Ce n'est pas comme s'il allait la manger. Bon, d'accord, s'il sortait de sa cage, il pourrait très bien attaquer quelqu'un, mais ils semblaient avoir pris les précautions nécessaires pour que le lion reste où il était.

Les hommes qui avaient amené le lion sortirent une assiette remplie de

viande crue. Le lion se cabra, comme il le pouvait dans son espace exigu, et passa une de ses imposantes pattes avant à travers les barreaux.

« Quelqu'un voudrait-il essayer de le nourrir ? » demanda l'un des hommes. Le lion avait été amené ici pour le divertir, et apparemment, il avait été affamé pour cela. Il grognait, affamé de viande, bavait tandis que sa longue langue sortait de sa gueule.

Plusieurs spectateurs intéressés s'avancèrent. L'un d'eux embrocha de la viande sur un bâton et s'approcha lentement de la cage. Le lion frappa la viande de sa grosse patte, faisant tomber l'homme tenant le bâton sur ses fesses. La foule murmura.

Chaque fois que le lion recevait un morceau de viande, on le rapprochait de la foule pour mieux la voir. Le lion, agacé de ne recevoir qu'un maigre morceau à la fois, se remit à grogner.

« On va quelque part ? » demanda Maomao à Lishu, qui tremblait à chaque fois que le lion s'approchait. À ce rythme, Maomao craignait de s'évanouir sous leurs yeux. Lishu, sa compagne, ne bougea pas.

« Tu préfères rester ici et regarder ? » demanda Maomao.

« Je n'arrive pas à... » commença la consort, mais sa voix n'était guère plus forte qu'une mouche, et Maomao ne comprit pas le reste de ce qu'elle disait.

"Qu'est ce que c'est?"

« Je n'arrive pas à me lever... » Les lobes des oreilles de Lishu, à peine visibles derrière son voile, étaient d'un rouge éclatant. Ah oui, bien sûr. Avec ce consort, elle aurait dû s'en douter. Maomao ne rit même pas – elle n'en ressentit pas vraiment l'envie – mais regarda autour d'elle, espérant trouver Ah-Duo.

À ce moment-là, le lion sur la charrette se mit à grogner de manière menaçante. Maomao crut d'abord qu'il était en colère d'être nourri au compte-gouttes, mais non, ce n'était pas tout à fait ça. Son nez tressaillit et il se jeta contre les barreaux de la cage. Plusieurs hommes robustes tirèrent sur les chaînes qui retenaient l'animal agité, mais cela ne le calma pas ; au contraire, cela sembla empirer les choses. Le lion s'écrasa contre sa cage à nouveau, puis à nouveau – et finalement, l'un des barreaux céda avec un craquement, se brisant et lui laissant suffisamment de place pour s'échapper partiellement. Puis un deuxième barreau céda, et le lion fut libéré. Les barreaux brisés rebondirent sur l'animal et roulèrent sur la moquette.

« Hé, que quelqu'un arrête ça ! » cria quelqu'un, mais il était bien trop tard. Même les hommes qui tenaient les chaînes n'étaient pas assez forts pour retenir le lion qui s'éloignait en bondissant. Ils furent traînés de force contre les barreaux de l'autre côté de la cage, l'un d'eux se brisant le nez. Les autres dresseurs réussirent au moins à s'accrocher, mais cela ne servit à rien ; ils furent simplement entraînés, incapables d'arrêter la bête.

L'opération n'avait duré que quelques secondes, mais Maomao lui avait semblé une éternité. Son père lui avait dit que lorsque les humains étaient profondément effrayés, leur perception du temps ralentissait. Elle venait de le constater. Avant même de comprendre ce qu'elle faisait, elle jetait le paquet de médicaments qu'elle gardait dans les plis de sa robe.

Le lion fonça sur elle. Ses grands yeux injectés de sang trahissaient son agitation extrême ; une chose pareille ne l'aurait pas dérangé. Fuir aurait été la bonne réponse ; lui jeter quelque chose était une perte de temps. Et pendant que Maomao en arrivait à cette conclusion, elle réalisa que quelqu'un s'accrochait désespérément à sa manche.

Oh merde.

C'était Lishu, encore paralysée par la peur. Ça aurait difficilement pu être pire. Maomao aurait pu facilement se libérer de l'emprise fragile de la consorte. Peut-être aurait-elle dû.

L'instant d'après, Maomao trébucha sans grâce avec Lishu. Ils finirent sous une table. C'était probablement un geste inutile : un seul coup de ces puissantes pattes aurait arraché non seulement le pied de la table, mais probablement aussi Maomao et Lishu.

Lishu regardait le lion, incapable de cligner des yeux. Le voile s'était détaché lors de la chute, et son visage exprimait une expression vide, comme si elle ne pouvait qu'attendre sa mort imminente.

Ces terribles griffes ne sont cependant jamais venues les déchirer en deux.

Personne ne bougea, sauf le lion, qui leva nonchalamment une patte avant. Mais une silhouette se dressa entre lui et Maomao. Quelqu'un tenait une barre de fer brisée.

Avant que le lion puisse poser sa patte, la silhouette lui fracassa le museau avec la barre de fer. Il n'y eut aucune hésitation, seulement une tentative résolue de frapper un endroit vulnérable, tant pour les humains que pour les animaux. Il y eut un bruit sourd, et le sang du lion gicla dans l'air.

Des éclats de fer s'y joignirent tandis que la barre se brisait encore davantage.

Sans hésiter, la silhouette frappa l'animal avec ce qui restait de la barre entre les yeux. Puis, regardant la barre brisée, elle dit d'un ton presque nonchalant : « Eh bien, ça n'a pas duré longtemps. » Difficile de savoir s'il parlait de la barre de fer ou du lion, qui se débattait sous la douleur de son nez cassé.

Cette voix était devenue familière à Maomao au cours de leurs voyages. Elle se demandait depuis longtemps ce que faisait cet homme comme assistant de Jinshi. Elle avait toujours pensé qu'il devait y avoir des personnes plus aptes à cette tâche.

Mais voilà.

Son poignet lui faisait encore mal là où il l'avait attrapée quelques jours plus tôt – et il n'avait sans doute pas utilisé toute sa force à ce moment-là. Après tout, il avait réussi à briser quelques membres en arrêtant les bandits. Comme Jinshi l'avait dit, il était capable de les gérer tout seul. Il avait raison de s'inquiéter de savoir si les femmes auraient peur de lui. Soudain, tout prit sens.

Quelqu'un d'autre prit la parole, d'une voix charmante : « Vite, c'est l'occasion de le capturer à nouveau ! » Les gardiens réagirent en enroulant les chaînes autour des piliers soutenant le bâtiment. Puis ils apportèrent de nouvelles chaînes pour s'assurer que le lion était bien immobilisé.

L'homme qui avait attaqué le lion jeta le bâton de fer inutile au loin et s'accroupit, apparaissant sous la table, le front plissé. « Tout va bien, Madame ? » Ce n'est qu'après cela qu'il remarqua la présence de Maomao. Il fronça ouvertement les sourcils. Maomao avait également réalisé récemment qu'il ne la considérait pas comme faisant partie des femmes qu'il était chargé de protéger.

Son expression changea rapidement à nouveau, grâce à la jeune femme à côté de Maomao.

C'était Basen qui avait attaqué le lion avec une simple barre de fer en guise d'arme. Mais il rougit et ne dit plus rien. C'était plus ou moins sa réaction habituelle face à une femme plus féminine que Maomao, mais malgré cela, le silence lui parut plus long que d'habitude.

La consort Lishu, les larmes aux yeux, rougissait également et ne dit rien. Quel changement par rapport à la façon dont son visage avait pâli sous

l'effet de la terreur du lion. Sa pâleur changeait plus vite que le ciel au crépuscule, observa Maomao.

Quant à Maomao, elle ne dit rien non plus. La principale différence entre elle et les deux autres était que son visage conservait sa couleur habituelle, même si la gêne la gênait un peu.

Euh... Hm. Hmmm...

Que se passait-il ici ? La seule chose dont Maomao était sûre, c'était que les deux autres étaient si occupés à rougir l'un de l'autre qu'à leurs yeux, elle n'existait pas.

C'était comme ça : dans ces romans illustrés qui faisaient fureur à l'arrière-palais, les histoires se terminaient toujours par une image de l'homme et de la femme ensemble. C'était presque une évidence. La seule chose qu'on ne voyait jamais dans une illustration comme celle-là, c'était une troisième roue du carrosse.

Ressaisis-toi ! pensa Maomao. Cela lui rappelait la fille du propriétaire et le neveu du charlatan au village de papier – eux non plus n'avaient pas compris.

Pour le meilleur ou pour le pire, la gêne fut rapidement dissipée. Une fois le lion maîtrisé et installé dans une nouvelle cage, de nombreux bavardages bruyants commencèrent.

« Appelez un médecin ! Il y a un blessé ! »

Cela attira l'attention de Maomao ; elle se précipita hors de sous la table. La consort Lishu regardait toujours dans le vide et ne semblait pas se rendre compte qu'elle était partie. Quand Maomao vit Ah-Duo approcher, ce fut une excuse encore meilleure pour faire des traces.

Elle s'est frayé un chemin jusqu'à la personne blessée, pensant que c'était peut-être l'un des gardiens, mais lorsqu'elle est arrivée, elle a découvert Uryuu avec une égratignure sur la joue.

« Père, sois fort ! Ne nous abandonne pas ! » La demi-sœur de Lishu s'accrochait à son père et gémissait comme une héroïne de tragédie.

Euh... Ce n'est qu'une égratignure. Maomao, l'air agacé, s'apprêtait à quitter les lieux lorsque la demi-sœur s'écria : « Comment ose-t-il ! Comment ose-t-il blesser mon pauvre père bien-aimé juste pour arrêter un lion idiot ! »

De toute évidence, l'égratignure avait été infligée par un morceau de métal volant lorsque Basen avait appliqué la barre de fer sur l'animal.

« Il a blessé mon père ! Il va payer ! » hurla-t-elle. C'en était presque comique ; visiblement, elle se souciait moins du bien-être de son père que de paraître concernée pour se rendre plus attirante aux yeux du public. Le véritable problème était de savoir qui avait blessé son cher et bien-aimé père.

Une voix, aussi tranchante qu'une lame, s'éleva : « Je dois m'excuser. » C'était beau, certes, mais ce qui était beau pouvait aussi être terrible. « Je vois que vous avez été offusqué par les actions de mon serviteur. » C'était Jinshi, les sourcils légèrement froncés ; Basen se tenait derrière lui, l'air stupéfait. Sa main droite, celle qui tenait la barre de fer, était rouge et enflée. « Cependant », dit Jinshi, « s'il n'était pas intervenu, le consort Lishu aurait été en danger. Je vous demande pardon pour son inconvenance. »

Jinshi se montrait extrêmement réservé. Uryuu aurait dû lui être redevable après que Basen ait sauvé sa fille, mais Uryuu ne parut guère impressionné. « Je vois. Merci, alors... »

La consort Lishu observait son père derrière Ah-Duo. Elle était visiblement inquiète pour lui, le sachant blessé, mais avec sa sœur à ses côtés, elle refusait de s'approcher.

À bien y penser, on ne sait toujours pas, n'est-ce pas ? pensa Maomao en se souvenant de la demande que Lishu lui avait adressée. Il y avait des choses que même Maomao ne parvenait pas à comprendre. Elle s'était dit que si elle ne parvenait pas à découvrir la vérité pendant leur voyage, elle pourrait peut-être écrire une lettre à son père pour lui demander s'il connaissait un moyen de déterminer la filiation. Le lien entre un parent et son enfant, n'est-ce pas ? pensa Maomao, laissant son regard se poser sur Uryuu et la demi-sœur. La jeune femme semblait chercher un moyen de revenir sur ses propos, mais rien ne lui venait et sa bouche s'ouvrait et se fermait.

Oh là là, elle a des dents abîmées. La carie était tellement avancée qu'elles étaient devenues noires. C'était peut-être dû à tous ces aliments sucrés. À son âge, elle n'avait certainement plus de dents de lait ; il n'y aurait aucun remède. Maomao songea à vendre de la poudre à dents à la jeune femme pour éviter que la situation n'empire, mais juste après cette pensée, une autre lui vint à l'esprit. Sans même savoir ce qu'elle faisait, elle se retrouva devant Uryuu.

« Qu-qu'est-ce que tu fais ? » demanda la demi-sœur.

Maomao lui sourit. « Je ne suis pas médecin, mais je suis une sorte d'apothicaire. » Puis elle saisit violemment le menton d'Uryuu. Il réagit avec une profonde surprise, mais Maomao poursuivit simplement : « Cette égratignure n'est rien. Frotte-la avec un peu de salive et elle guérira, sans problème. »

« Sp-Spit ?! » s'exclama Uryuu.

Elle plaisantait. En fait, la salive humaine pouvait être toxique, il valait donc mieux ne pas l'utiliser dans ses actes médicaux.

« Mais qu'en est-il de l'intérieur de ta bouche ? » dit-elle.

« Hrh ! » s'exclama Uryuu en lui forçant la bouche. Une légère odeur d'alcool la salua. Elle inspecta attentivement ses dents, tordues, comme on pouvait s'y attendre pour un homme de son âge.

Puis Maomao sourit à nouveau. « Tiens, un bonus gratuit. »

« Quoi ? » dit la demi-sœur, juste avant que Maomao n'ouvre elle aussi la bouche.

Mince ! Brosse-toi les dents ! pensa Maomao. Il n'y avait pas que les dents de devant de la jeune femme : celles de derrière étaient aussi en piteux état. Était-ce pour cela qu'elle se couvrait toujours la bouche avec son éventail pliable, pour cacher l'état de ses dents ? C'était une jeune femme trop gâtée. Mais ce n'était pas le moment de se demander comment prodiguer des soins dentaires efficaces.

Finalement, Maomao se leva et se dirigea vers Lishu. « Un pour la route. »

Lishu, sous le choc, ne put parler lorsque Maomao ouvrit la bouche, révélant une rangée de petites dents blanches. Son infirmière devait avoir un bon sens de la discipline, car ses dents étaient encore propres.

« Qu-qu'est-ce que tu crois faire ? » demanda la demi-sœur, mais Maomao l'ignora et retourna vers Uryuu.

« Savez-vous combien de dents avait votre défunte épouse ? » demanda-t-elle.

« Comment diable suis-je censé savoir ça ? » demanda-t-il en lui lançant un regard du genre « ne me pose pas de questions stupides ».

« D'accord », dit Maomao. « Mais elle n'aurait pas perdu une dent de devant, par hasard ? Comme toi ? »

À ce moment-là, l'expression d'Uryuu changea.

En général, les adultes ont entre vingt-huit et trente-deux dents, selon

que leurs dents de sagesse – celles situées au fond de la bouche – poussent ou non. Mais il arrive parfois qu'une personne ait moins de vingt-huit dents. Chez environ une personne sur dix, d'autres dents, outre les dents de sagesse, ne poussent pas. La raison exacte de ce phénomène était inconnue, mais ce trait était souvent transmis des parents aux enfants. Une sorte d'hérédité.

« Vous serez peut-être intéressé de savoir, Maître Uryuu, que vous, cette jeune femme et la consort Lishu avez toutes deux perdu une dent de devant. Vu la façon dont les dents s'insèrent dans la bouche, je pense que vous êtes toutes nées ainsi. »

Maomao avait senti que quelque chose clochait en regardant la bouche de Lishu – et c'était bien le cas. Les dents étaient essentielles à une vie saine. Si elles se détérioraient, des toxines pouvaient même pénétrer dans l'organisme et rendre malade. Lorsqu'une personne perdait ses dents et ne pouvait plus manger facilement, c'est à ce moment-là qu'elles commençaient à dépérir.

Si la probabilité d'une dent naturellement manquante était d'une sur dix, il était toujours possible que trois personnes données fassent partie de ces dix pour cent. Mais qu'elles soient toutes au même endroit, et qu'il leur manque la même dent relativement inhabituelle ? Cela ressemblait beaucoup moins à une coïncidence.

« Les membres de la famille partagent souvent certains traits. Par exemple, Consort Lishu ne peut pas manger de poisson blanc. Vous n'auriez pas les mêmes restrictions alimentaires, par hasard ? »

« Comment le sais-tu ? » demanda Uryuu avec méfiance.

« C'est simple. J'ai remarqué à quel point tu étais contrariée par le plateau de poisson au dîner. J'ai du mal à imaginer qu'un homme aussi vieux et sans doute aussi mûr que toi puisse réagir ainsi simplement parce qu'il n'aimait pas la nourriture. » Elle se souvint comment il avait fait voler le plateau de poisson. « Et je suis certaine qu'aucun haut fonctionnaire de ce pays ne traiterait quelqu'un d'aussi mal par simple préférence personnelle ou par malentendu. » Maomao sourit faiblement et regarda Uryuu, puis Lishu. « Tu pourrais peut-être témoigner un peu d'affection parentale à ton autre fille de temps en temps. »

Peut-être, pensa-t-elle, était-elle allée un peu trop loin. Mais désormais, même l'auditeur le plus obtus comprendrait son point de vue.

J'espère que ça fera l'affaire.

Elle avait fourni autant de réponses qu'elle le pouvait.

Épilogue

Il fait vraiment froid, pensa Maomao. Elle portait un léger châle autour des épaules, mais elle tremblait encore. Elle regrettait vraiment de ne pas avoir bu un autre verre de vin.

Il aurait fait plus chaud à l'intérieur, mais franchement, il y avait trop de problèmes. Elle s'inquiétait du sort du lion maintenant que son nez était cassé, mais elle n'avait pas assez de compassion pour aider le grand félin au risque d'être elle-même dévorée. Certes, le lion n'était qu'un pauvre animal mis en cage et exposé, mais il avait quand même attaqué quelqu'un. Lahan avait néanmoins pensé que ce serait un gaspillage de ne pas essayer de soigner la créature – et il avait tenté de confier cette tâche à Maomao. De toute évidence, il voyait la bête aux cheveux ébouriffés comme une autre belle collection de chiffres, et il n'arrêtait pas de répéter que le nez brisé perturbait cette beauté. C'est alors qu'elle s'était échappée.

Le ciel semblait si vaste. L'absence de lune donnait l'impression que les étoiles brillaient d'autant plus fort. Trois d'entre elles brillaient plus fort que toutes, formant un triangle dans le ciel. Peut-être ces étoiles étaient-elles les deux amants et la rivière qui les séparait.

J'aimerais qu'ils se dépêchent de tout terminer. Maomao se demandait comment elle pourrait se faufiler jusqu'au manoir de Gyokuen lorsqu'elle entendit des pas derrière elle.

« Votre honoré cousin vous cherche. »

« Tu peux parfaitement l'ignorer. » Maomao n'était donc pas la seule à avoir fui le brouhaha. « Tu n'as pas encore du travail ? » demanda-t-elle. Bon, Basen avait volé la vedette à l'attaque du lion, mais cet homme pouvait sûrement encore être utile.

« Tu espères que je vais mourir de surmenage ? »

« Que cette pensée disparaisse », dit-elle.

Jinshi, qui avait effectivement fui ses responsabilités, ne semblait pas croire sa réponse sincère. Le banc en bois craqua doucement lorsqu'il s'assit à côté d'elle. Puis il déposa quelque chose entre eux. Cela semblait être un

morceau de métal.

« Basen avait raison », dit Jinshi. « C'était fragile. Un fer de qualité aurait mieux tenu. » Il existait plusieurs méthodes de moulage du fer, et si on se trompait, l'intérieur pouvait devenir creux, fragilisant la structure. « C'est presque comme si quelqu'un avait voulu le casser. »

« Une idée troublante. »

Maomao s'était également interrogé sur une chose : la façon dont le lion s'était dirigé droit vers la consort Lishu, comme s'il la visait spécifiquement. Il avait semblé ignorer Maomao au profit de la consort.

Juste parce qu'il mourait de faim ? pensa-t-elle. C'était possible. Peut-être parce qu'elle avait tenu de la viande. Une autre possibilité. Mais Maomao ne pouvait s'empêcher de penser au parfum dont le consort avait été baigné. Un parfum aussi âcre aurait certainement été perceptible par un animal sauvage. Et si c'était ce qui avait attiré l'attention du lion ? Maomao resta assise et réfléchit en silence.

« Hé, ne te tais pas », dit Jinshi après un moment.

Il aurait dû savoir que Maomao engageait rarement la conversation. Pourquoi avait-il décidé de s'asseoir à côté d'elle, d'ailleurs ? Il ferait mieux d'arrêter de se relâcher et de se remettre au travail.

« Je suppose que tu souhaites que je retourne au travail », dit Jinshi.

« Moi, monsieur ? Jamais. »

Il savait ce qu'elle pensait parfois ; c'était là son problème. Maomao dut faire de son mieux pour faire comme si son visage ne voulait pas se convulser et prendre une expression renfrognée.

« Si je revenais, deux choses se produiraient : soit je devrais travailler, soit je serais harcelé par des femmes. »

« Les hommes les moins populaires du monde pourraient vous demander votre tête pour vous entendre vous plaindre de telles choses. »

Les hommes qui avaient de l'argent, un statut social et une belle apparence étaient tout simplement différents. Par une nuit sans lune comme celle-ci, il devrait être plus prudent.

« Ce qu'ils recherchent vraiment, c'est le sang impérial, tu ne crois pas ? » demanda Jinshi. Elle parlait de ses enfants, supposa-t-elle. Ou peut-être de sa vie.

« Je pense qu'au moins la moitié de cela est dû à votre apparence, monsieur. »

« Ne dis pas ça. » Jinshi fronça les sourcils comme s'il avait mangé un insecte particulièrement désagréable. Pour une raison inconnue, même s'il possédait une beauté surpassant presque tout ce que Maomao avait jamais vu, il semblait éprouver un complexe d'infériorité. Ses doigts effleurèrent la cicatrice sur sa joue. Cette tache sur sa beauté était déplorée par tous, mais était-ce son imagination, ou semblait-il presque l'apprécier ?

Maomao, en toute honnêteté, n'était pas offensée par la cicatrice. Aucun humain n'était parfait. Et l'apparence de Jinshi était si parfaite qu'elle trahissait son apparence intérieure. Qu'y avait-il de mal à cette modeste modification de l'apparence avec laquelle il était né ? Bref, c'était peut-être une cicatrice, mais le père de Maomao l'avait recousue, et il avait naturellement fait un excellent travail. Chaque fois que Maomao avait appliqué de la pommade ou du maquillage sur la joue de Jinshi – ce qui n'était pas rare – elle avait senti la blessure s'atténuer sous ses doigts.

« Je préférerais dire que mon visage a été brûlé et continuer à porter ce maquillage », a déclaré Jinshi.

« La couleur finirait par disparaître, monsieur. Mais si vous cherchez une brûlure, je serais ravie de vous aider. » Elle pourrait également l'utiliser comme cobaye pour ses médicaments contre les brûlures.

« Arrête ça. » Après vingt jours de maquillage, une légère tache rouge était encore visible sur la joue de Jinshi ; il avait utilisé une fine couche de poudre blanche pour la dissimuler. « Si j'étais vraiment brûlé, je pense que Gaoshun s'effondrerait. Mais j'avoue que ce serait plus facile, d'une certaine manière. Le maquillage est certes un peu gênant. Je me suis quand même senti plutôt détendu pendant ce voyage. »

Il semblait faire allusion au fait qu'aucune citadine n'oserait tenter sa chance avec un homme sombre et brûlé au visage ; et en même temps, il était libéré de son travail de bureau habituel. Pendant ce temps, Maomao avait eu l'impression qu'elle n'avait rien d'autre à faire que de regarder le paysage défiler par la fenêtre du wagon, tandis que ses fesses devenaient de plus en plus douloureuses. La seule pensée du retour la déprimait.

« Veux-tu travailler ton équitation ? Je sais que tu en as assez de la calèche », dit-il.

« Oui, mais je préférerais avoir un vrai lit. » Elle avait travaillé sur le sien pendant le voyage. Le problème, c'est qu'elle avait rarement eu l'occasion de l'utiliser, car d'autres personnes, très satisfaites de son travail,

semblaient toujours s'allonger à sa place.

« Ah ! Oui, j'espère que vous pourrez le rendre encore plus confortable qu'avant. »

Maomao fut submergée par l'agacement. Jinshi était le plus grand coupable, celui qui lui avait volé son espace de couchage. Il chevauchait autant qu'il le voulait, et quand il était fatigué, il venait se prélasser. Pas étonnant qu'il trouve ça relaxant !

« Sa Majesté m'a dit d'essayer de profiter de ce voyage », dit Jinshi avec un sourire légèrement crispé. « Et de faire le bon choix. »

Le choix auquel il faisait référence restait muet : il parlait du choix de l'épouse. De nombreuses femmes s'étaient rassemblées ici précisément pour cela. Quel que soit son choix, des considérations politiques seraient en jeu. Cela pourrait affecter le gouvernement même de la nation. Il pourrait renforcer les liens avec un pays voisin ou gagner le soutien d'une faction locale. Le statut de Jinshi pourrait même changer, selon ses décisions. Le fait que Sei-i-shu ait accepté d'offrir le lieu de toutes ces activités expliquait clairement leur message : rallier l'Occident. Cela expliquait sans doute aussi pourquoi Uryuu avait amené son autre fille.

Je me demande qui il va choisir, pensa Maomao. Ça ne lui importait pas vraiment. Elle n'était qu'une humble apothicaire. C'était son point de vue, en tout cas...

À peine avait-elle perçu quelque chose qui effleurait ses doigts qu'une main lui saisit le poignet. Elle la tira jusqu'à ce qu'elle soit paume contre paume avec son autre main, leurs doigts entrelacés. L'autre main était nettement plus grande que la sienne et plus rugueuse. De longs doigts serraient la main de Maomao, l'empêchant de s'échapper.

« Peut-être auriez-vous la gentillesse de me laisser partir, monsieur ? »

« Mais si je te lâche, ne vas-tu pas t'enfuir ? »

« Vas-tu faire quelque chose dont je devrai m'enfuir ? »

« Tu me donnes envie de te frapper parfois. » Jinshi regarda Maomao comme un animal sauvage en chasse. Son expression lui fit penser à un chien sauvage affamé. Ce n'était pas le visage de l'eunuque Jinshi, ni celui du frère cadet de l'Empereur. C'était encore quelqu'un d'autre.

« Pas en face. Ce serait trop évident. »

« En fait, je n'allais pas te frapper. »

« Je sais, monsieur. » Jinshi n'était pas du genre à porter la main sur une

jeune femme. Non, attendez, en fait, il l'était – pour la faire vomir après avoir ingéré du poison. « Je sais que vous ne feriez pas pire que de m'immobiliser et de me forcer à vider mon estomac. »

« C'est toi qui as cherché ça. Pourquoi boire du poison ?! »

« Je ne suis pas sûr de savoir comment répondre à cette question. »

L'expérience directe était bien plus mémorable que de simples questions. C'est tout. Maomao n'était pas plus intelligente que la moyenne, juste un peu plus... dévouée. Et en matière d'émotions, elle en ressentait moins que la plupart des gens. Elle ressentait la tristesse et le bonheur, la colère et la joie – moins intensément que les gens ordinaires, mais ils étaient présents. Mais il y avait d'autres émotions que les gens étaient censés ressentir et que Maomao ne comprenait toujours pas.

Elle sentait le pouls de Jinshi dans la paume de sa main. Il avait commencé à transpirer, et l'endroit où leurs mains se rejoignaient était glissant. Elle leva les yeux et vit de longs cils bas sur des yeux couleur d'obsidienne. Ces yeux la fixaient intensément, de si près qu'elle pouvait s'y voir reflétée.

Les courtisanes avaient un dicton : une fois qu'on le sait, c'est l'enfer.

Mais les hommes aussi avaient un dicton : savoir que c'était exactement pour cela qu'ils y allaient.

Ce mot, ce simple mot de quatre lettres avec son o et son e, était parfois qualifié de vulgaire, et parfois s'avérait n'être rien de plus qu'un jeu – mais certains disaient qu'il était impossible de vivre sans lui.

La main libre de Jinshi se tendit vers la tête de Maomao, ses doigts caressant ses cheveux, mais ils s'arrêtèrent derrière sa tête. « Tu le portes vraiment », dit-il. Sa main avait trouvé la barrette, la pièce d'argent ornée de la lune et du coquelicot. Maomao avait pensé qu'elle venait peut-être de Lahan, mais apparemment non. Pas étonnant que tout le monde ait semblé si intrigué.

« Oh, c'était de votre part, Maître Jinshi ? La lune est belle, mais le pavot est une touche douteuse. » Elle pensait à la Dame Blanche. La fleur sur le pic à cheveux ressemblait à une version plus grande du pavot commun, mais techniquement, c'était un pavot à opium. On pouvait s'en servir pour fabriquer la drogue.

« S'il vous plaît. Je l'ai fait faire avant notre départ. Pour remplacer l'autre. » Sa voix provenait d'au-dessus d'elle, son menton posé sur sa tête.

Ses doigts jouaient dans ses cheveux, et elle sentait son souffle sur elle. Quiconque les voyait par hasard pouvait être pardonné de supposer qu'ils étaient enlacés.

« Maître Jinshi, veuillez garder vos distances. »

« Pourquoi devrais-je le faire ? »

« Que ferez-vous si quelqu'un nous voit ? »

Ils ne pouvaient pas être les seuls à avoir fui le banquet. Les arbres les cachaient, mais rien ne garantissait que personne ne passerait. Jinshi, plus que quiconque, savait exactement pourquoi ce banquet avait lieu.

« Monsieur, la consort Lishu n'est pas votre nièce. Vous n'avez pas à vous soucier de la proximité du sang », dit calmement Maomao. Le visage de Jinshi se crispa. Maomao poursuivit : « Ne serait-elle pas le choix le plus sûr ? »

Elle oublierait complètement le moment où elle avait vu Lishu et Basen se regarder. Oui, elle ferait comme si de rien n'était. Même si quelque chose naissait entre eux, cela n'aurait aucun sens. Mieux valait faire comme si de rien n'était.

« Le choix sûr. Vraiment ! » La voix de Jinshi résonna dans son oreille comme une lame froide. Ses doigts cessèrent de courir dans ses cheveux et glissèrent jusqu'à sa nuque, s'enroulant autour de sa gorge. De longs doigts fins qui commencèrent à appuyer.

« Ça fait mal... »

« Oh, vraiment ? »

C'était douloureux, mais Jinshi serra plus fort. Son autre main, toujours entrelacée avec la sienne, remonta le long de son dos. Non, non ! Il allait lui déboîter le bras.



La gorge brisée et le bras arraché, le visage de Maomao était crispé par la douleur. Elle pencha la tête en arrière dans l'espoir de respirer, la bouche ouverte comme un poisson. Elle devait avoir l'air ridicule – et Jinshi était là, la regardant.

Jusqu'à ce que finalement...

Maomao aspira avidement l'air qui lui était soudain permis. Un parfum de fleurs lui chatouillait le nez. Du jasmin. Elle avait toujours cru qu'une nymphe céleste sentirait la pêche. Ses lèvres fines étaient sèches et brûlantes.

La main qui l'avait étranglée se déplaça pour soutenir l'arrière de sa tête, tandis que son autre main se dégagea de ses doigts et s'enroula autour de sa taille à la place.

Elle ignorait combien de temps ils étaient restés assis ainsi. Tout ce qu'elle savait, c'est que Jinshi la regardait avec une expression légèrement triomphante, comme s'il voyait que le souffle avait maintenant atteint chaque recoin de son corps. Il essuya les larmes qui lui avaient perlé aux yeux tandis qu'elle peinait à respirer.

C'est alors que Maomao ressentit une colère intense. « Je t'ai dit que si tu devais me tuer, tu devrais le faire avec du poison », lui dit-elle.

« Je refuse de te laisser t'empoisonner », dit Jinshi en caressant ses lèvres du doigt. « Tu ne peux pas faire comme si tu ignorais que tu étais candidate. Même si je suis sûr que tu aimerais bien. » Il n'avait pas fini non plus : « Qui était cet homme, au fait ? Je suis sûr que tu n'es pas danseuse. »

Alors il les avait observés !

« Je payais juste mon verre », dit Maomao. « Ça ne m'a pas coûté cher. » Elle essaya de détourner le regard, mais avec sa main sur sa tête, elle n'y parvint pas. Maomao réfléchissait à toute vitesse, cherchant une solution. « À quoi pensais-tu que je pouvais t'être utile, au juste ? »

« Lahan t'accompagnait, n'est-ce pas ? C'est ce que tout le monde verra. »

Maomao comprit où Jinshi voulait en venir. C'était peut-être même ce sur quoi Lahan comptait depuis le début. Elle ressentit à nouveau de la colère ; elle devrait lui écraser les orteils plus tard.

La famille La était unique parmi les clans nommés, car elle n'avait aucune faction à la cour. On pourrait dire que cela faisait de Maomao un choix sûr, à sa manière, comme l'avait affirmé Rikuson. Il y avait juste un

problème.

« Tu ferais de toi-sais-qui un ennemi. »

Elle parlait bien sûr du monstre au monocle. Elle ne pouvait qu'imaginer ce qui aurait pu se passer s'il avait été présent. Il aurait fait une scène si grandiose qu'un lion en fuite aurait semblé un jeu d'enfant en comparaison.

Jinshi frissonna – comment aurait-il pu ne pas le faire ? – mais cela passa rapidement.

« Nous allons continuer les choses plus tard, n'est-ce pas ? »

Elle se retrouva à nouveau coincée. Il la poussait sur le banc. Sa main dans ses cheveux la pressait si fort. Quelque chose de plus qu'un souffle lui échappait des lèvres. Elle voyait maintenant ces yeux d'obsidienne, ce regard sauvage, à quelques centimètres. Ils brillaient plus fort que n'importe quelle étoile, et pourtant il y avait en eux une subtile noirceur. C'était un homme qui avait tout eu dans la vie, et pourtant, parfois, il semblait affamé de quelque chose qu'il peinait à assouvir.

Pourquoi ne peut-il pas choisir quelqu'un d'autre ?

Il devait bien y avoir quelqu'un capable d'offrir à Jinshi ce qu'il recherchait. Nombreux étaient ceux qui le souhaitaient. Pourquoi avait-il besoin de se donner la peine de choisir une créature qui n'avait précisément pas ce désir ?

Elle voulait fuir. Cela ne pouvait qu'apporter plus d'ennuis, plus d'incertitude. Elle voulait esquiver tous ces problèmes, mais ces yeux, ceux d'un chien sauvage, ne la laisseraient pas s'échapper. Il allait la dévorer, à la poursuite de quelque chose qui n'existait même pas. Maomao ne pouvait que le regarder avec des yeux vides, comme ceux d'une marionnette ou d'une poupée.

Cela ne fit qu'attiser encore plus l'anxiété du chien ; il s'appuya sur Maomao comme s'il allait l'écraser. « Alors maintenant, il veut m'étouffer », pensa-t-elle. Il devait peser deux fois plus qu'elle. Elle savait que les courtisanes prenaient parfois des clients trois fois plus gros qu'elles. Cela ne leur faisait-il pas mal ? Mais même si c'était le cas, que penserait sa sœur Pairin, une professionnelle parmi les professionnelles, de telles plaintes ?

« Tu ne peux pas le laisser prendre l'initiative juste parce qu'il est le client. » Maomao se souvenait l'avoir entendue dire cela un jour, un conseil qu'elle avait accompagné d'un geste sensuel. C'était à l'époque où elle enseignait à Maomao le métier de courtisane (malgré les objections de la

jeune femme).

Maomao ne dit rien. Honnêtement, il aurait peut-être mieux valu rester immobile et silencieuse, comme une poupée. Ou peut-être pas. Ce que nous pouvons dire, c'est que se souvenir de Pairin signifiait se souvenir des techniques que Pairin lui avait enseignées, qu'elle lui avait inculquées malgré ses protestations ; elle avait travaillé Maomao jusqu'aux larmes, jusqu'à ce qu'elle puisse les exécuter à la satisfaction de sa sœur. Jusqu'à ce que ces techniques deviennent non seulement une réponse, mais une réaction instinctive. Alors, disons que Maomao ne pouvait être tenue responsable de ce qu'elle s'appêtait à faire.

Ça veut dire quoi ? Ça veut dire...

Maomao avala lourdement sa salive. Ses lèvres commencèrent à s'écarter, puis s'ouvrirent, une invitation à lui ; puis, instinctivement encore, elle se rapprocha de lui.

L'expression de Jinshi était un mélange de surprise et de bonheur, mais cela ne dura pas longtemps. Bientôt, son corps réagit par de légers spasmes, et son emprise sur Maomao se relâcha.

Je le répète : rien de tout cela n'était la faute de Maomao. C'était indépendant de sa volonté.

Elle lui répondit avec les techniques les plus raffinées du domaine du plaisir.



Combien de temps a-t-on dû tenir à une vieille promesse faite par les enfants ?

Ah-Duo rigola intérieurement. Elle était assise sur un rocher froid dans le jardin, une couverture sur les épaules et un verre à la main. L'air nocturne était vraiment frais ici, dans la capitale sablonneuse. Un bon alcool fort était exactement ce qu'il lui fallait.

Elle avait déjà couché la consort Lishu, presque fiévreuse de tension. Elle savourait maintenant la boisson qu'elle n'avait pas encore eu l'occasion de savourer.

« Je ne m'intéresse à personne d'autre que toi comme épouse. »

« Ne fais pas de promesses que tu ne peux pas tenir », se dit-elle intérieurement. « Tu n'as pas l'autorité. » Elle savait pertinemment que

certains de ses plus proches conseillers l'avaient traqué après qu'elle eut perdu la capacité d'avoir des enfants. Et elle-même n'avait pas les mains propres. Elle avait tenté de tromper sa gentille et belle amie.

Sa pauvre amie avait été contrainte d'épouser un partenaire choisi pour elle, uniquement pour perpétuer la lignée familiale. Pourquoi ne pas ignorer cette situation, s'était dit Ah-Duo. Pourquoi ne pas plutôt être une fleur qui s'épanouit au sommet de la nation ?

Mais ça ne s'était pas passé comme elle l'avait imaginé. La conversation s'était terminée par une claque de son amie sur la joue d'Ah-Duo, de toutes ses forces, en criant : « Ne te moque pas de moi ! »

Ah-Duo savait que cette jeune femme était gentille. Belle. Intelligente. Elle lui avait préparé un endroit bien meilleur, plus approprié, et pourtant, cela n'avait fait qu'exaspérer son amie.

Ah-Duo ne comprenait tout simplement pas le cœur féminin. Peut-être était-ce parce qu'elle-même n'était plus une femme, ou peut-être ne l'avait-elle jamais compris. Quoi qu'il en soit, elle voyait qu'elle avait gravement blessé la fierté de son amie.

Elle était devenue une épouse, prolongement de l'amitié, sans amour. Et puis elle avait donné naissance à un enfant. Ah-Duo avait toujours pensé qu'elle était une femme un peu tordue, mais apparemment, elle possédait encore ce qu'on appelait l'instinct maternel. Elle avait aimé l'enfant qu'elle avait porté au prix de son propre ventre plus que tout. L'enfant était ridé comme un singe ; il agitait ses mains, si petites qu'elles semblaient se briser au moindre contact, et réclamait du lait.

Il y avait une nourrice, mais Ah-Duo avait insisté pour tenir son propre enfant. Elle avait essayé de lui donner du lait, mais il n'y en avait pas assez pour le satisfaire. Le corps d'Ah-Duo n'était plus celui d'une femme.

Le nourrisson a été rendu à la nourrice.

Rongée par le désespoir, Ah-Duo ne pensait qu'à son enfant. Elle ne pensait qu'à aider ce petit être vulnérable à survivre. Et elle prit une décision.

« Ils se ressemblent tellement. » Son enfant et son oncle étaient nés presque en même temps. Inquiète du fait que son bébé ne prenait pas de poids, Ah-Duo s'était mobilisée pour aller voir sa belle-mère. « On pourrait les échanger, et personne ne le remarquerait. »

Elle plaisantait à moitié, mais était à moitié sérieuse, cherchant à deviner

comment l'autre femme la prenait. Tous leurs assistants et nourrices avaient été expulsés de la pièce.

« Tu as peut-être raison. Pourrais-tu t'occuper de lui, s'il te plaît ? » demanda sa belle-mère en prenant l'enfant d'Ah-Duo dans ses bras. Elle lui retira ses langes et se prépara à changer sa couche. Pendant ce temps, Ah-Duo accepta son beau-frère et fit de même, remplaçant sa couche par celle qu'elle avait apportée.

Chacune d'elles venait d'accoucher et chacune avait l'impression qu'il lui manquait un morceau de son cœur. Le regard d'Anshi était vide lorsqu'elle regardait son propre enfant. Personne ne semblait le remarquer, car Anshi affichait constamment un sourire. Mais elle regardait le bébé d'Ah-Duo avec une chaleur sincère. Peut-être trouvait-elle l'enfant de son fils adorable, même si celui de son mari lui semblait odieux. C'est peut-être pour cela qu'elle ne dit rien, même lorsqu'Ah-Duo partit et retourna à son pavillon, l'enfant d'Anshi toujours dans les bras. Elles échangèrent les bébés en pleine forme, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde.

Plus tard, l'enfant qu'Ah-Duo élevait mourut. Peut-être, sans ce changement, aurait-il survécu. Ah-Duo pleura sa perte, car elle avait appris à aimer l'enfant, mais elle était aussi heureuse de savoir que sa propre progéniture était encore en vie. L'enfant d'Anshi était mort sans l'amour de sa mère, sa place légitime ayant été usurpée par son neveu, et tout cela avant même d'avoir pu pleurer son propre sort.

La mort sembla bouleverser Ah-Duo et Anshi. Le petit fauteur de troubles, qui avait toujours causé tant de maux de tête aux servantes, était désormais suffisamment adulte pour le sentir, mais il était aussi assez jeune pour devoir réagir d'une manière ou d'une autre. Un médecin fut banni de l'arrière-palais.

Le destin était pourtant étrange : la fille adoptive de ce médecin était désormais la préférée de son fils. Il y avait les princesses venues de pays étrangers, la fille de la maison de l'impératrice Gyokuyou, la consort Lishu, la jeune fille en question, et – pour faire bonne mesure – Suirei. Ah-Duo ne l'avait pas emmenée avec lui par simple plaisanterie. Elle avait peut-être ses... problèmes, mais en matière de lignée, elle était tout aussi compétente que les autres. Même si cela avait été connu ici, dans cet endroit, cela aurait provoqué une vive agitation.

Ah-Duo rit à nouveau.

Une promesse entre enfants joueurs. C'était tout ce qu'il avait été, et pourtant il était déterminé à la tenir. Pourtant, il n'avait pas pu refuser une requête de la petite lune, du petit Yue. Il avait cueilli une fleur dans le vaste jardin du palais arrière et avait fait de Yue un petit frère. La raison pour laquelle il avait envoyé Yue au palais arrière comme eunuque... était-ce une punition pour une promesse rompue ? Ou était-ce de la compassion, une façon de lui donner plus d'occasions de voir Ah-Duo ?

Quoi qu'il en soit, Ah-Duo profitait pleinement de l'occasion pour taquiner le charmant eunuque à chaque visite. C'était un vrai plaisir.

Finalement, elle avait été renvoyée de son poste parmi les Quatre Dames, mais elle vivait désormais dans une villa et l'écoutait se plaindre. Elle aurait aimé que le vieux grincheux barbu lui envoie quelqu'un d'un peu plus jeune. Elle était heureuse que les enfants aient pu venir vivre avec elle. Oui, la jeunesse était une chose merveilleuse. Et c'était tellement amusant de taquiner Suirei.

Mais Ah-Duo ne devait pas oublier une autre chose : une seconde promesse enjouée. Un vœu fait alors que la question de savoir à qui revenait le statut ne lui avait pas encore effleuré l'esprit.

« Bien sûr, pourquoi pas ? Autant te laisser faire de moi une mère de la nation. »

Et l'idiot avait immédiatement acquiescé. Avait-il vraiment compris ce qu'il disait ? Et s'en souvenait-il encore, maintenant qu'il avait une grande fleur de l'Ouest pour impératrice ?

« Nous verrons bien ce qui se passe », se dit Ah-Duo en faisant tournoyer la boisson dans sa tasse, résolue à surveiller Yue et à découvrir quelle fleur il avait choisie.



“Well,” Lahan
said, eyeing her.
“They say clothes
make the man,
but apparently
the same doesn’t
go for women.
At least some
of them.”

“Shut
up.”

Maomao
was dragging
a heavy skirt
behind her.

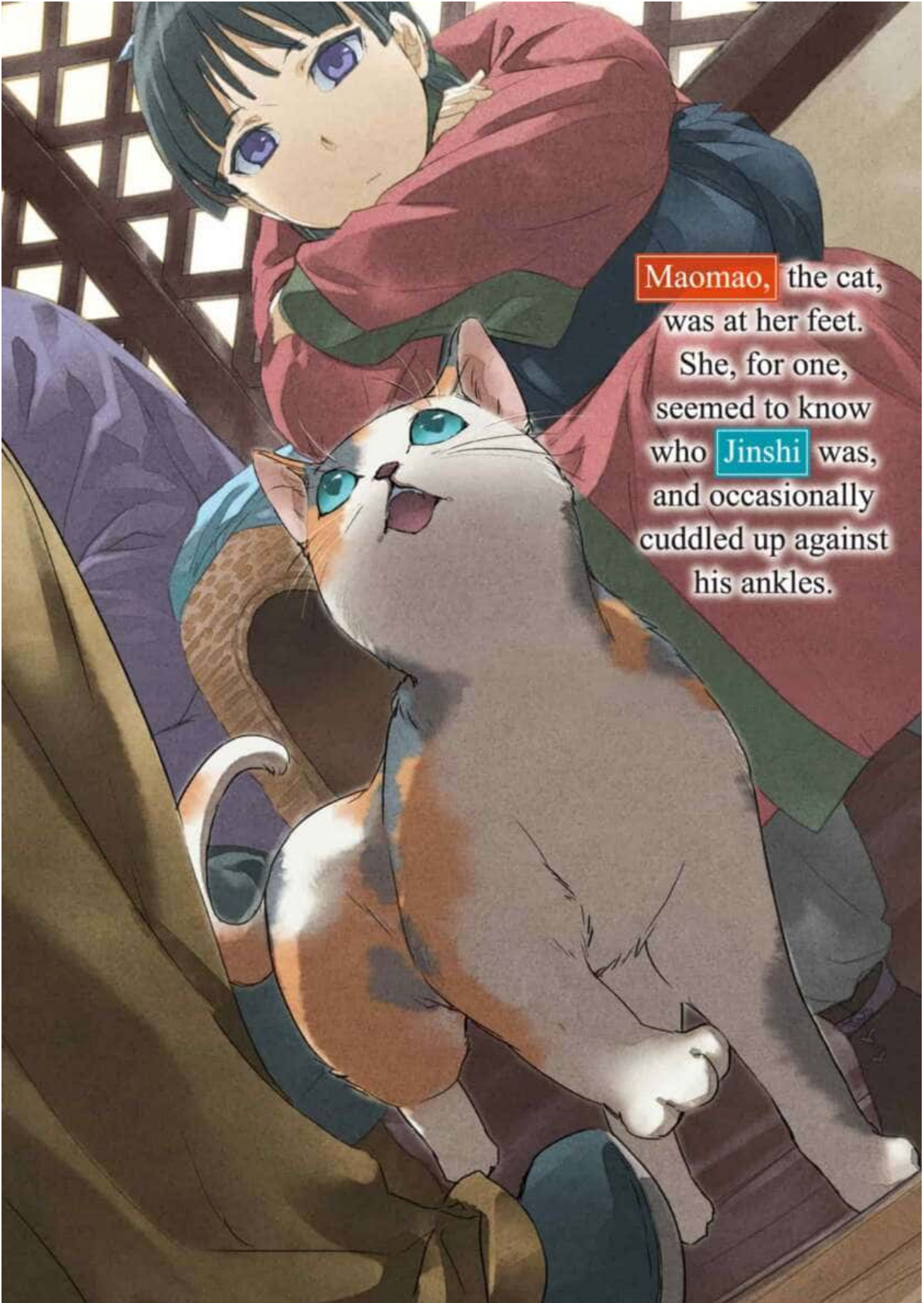
5

The Apothecary Diaries

Author
Natsu Hyuuga

Illustration
Touko Shino





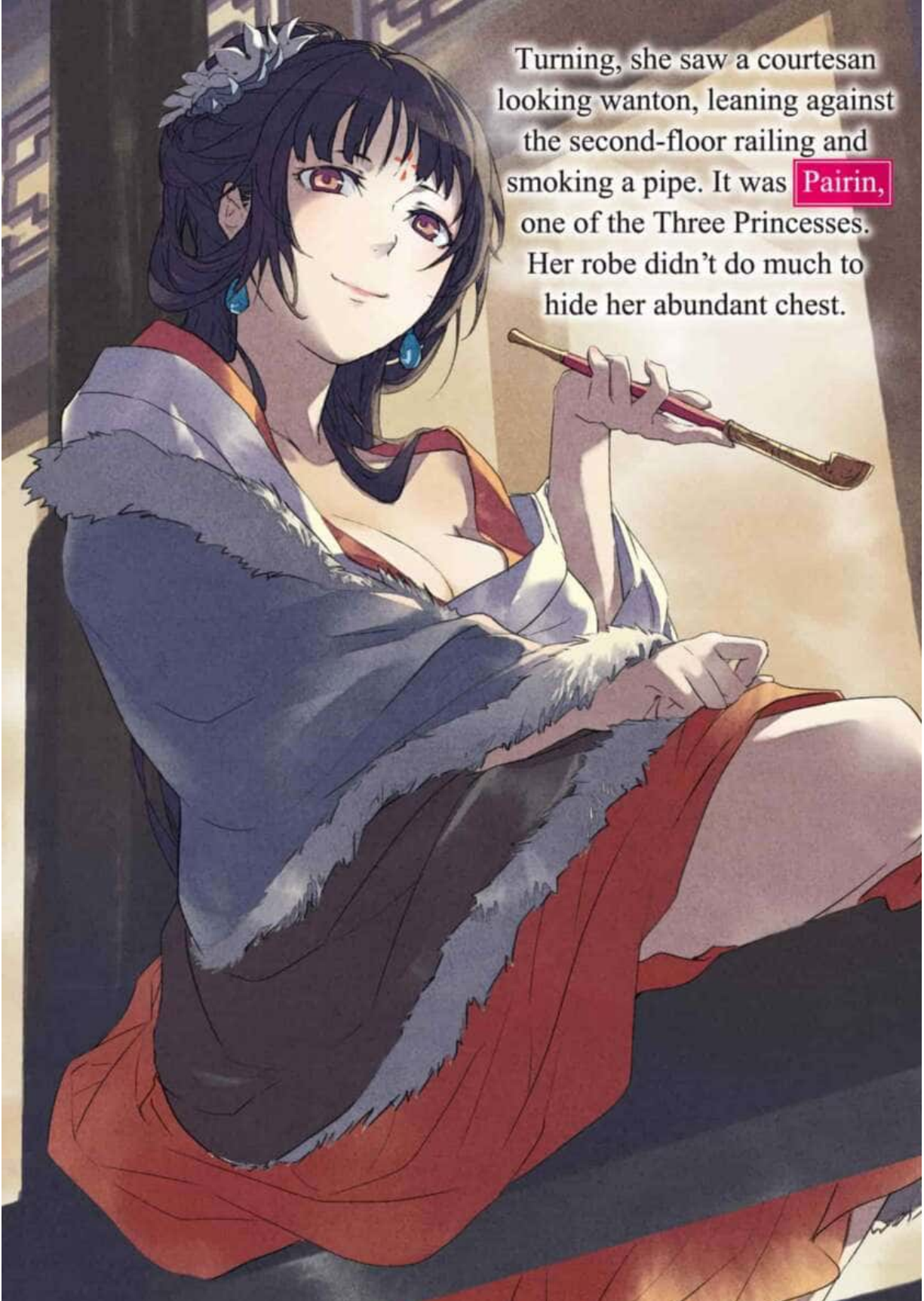
Maomao, the cat, was at her feet. She, for one, seemed to know who **Jinshi** was, and occasionally cuddled up against his ankles.





Elsewhere in the room Jinshi was seated diagonally across from a middle-aged man of medium build.



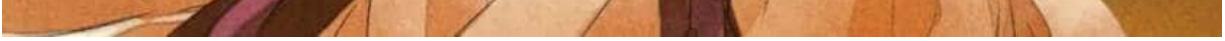


Turning, she saw a courtesan looking wanton, leaning against the second-floor railing and smoking a pipe. It was **Pairin**, one of the Three Princesses. Her robe didn't do much to hide her abundant chest.





The White Lady proceeded to show them a wide variety of intriguing entertainments. She produced butterflies seemingly out of thin air, and as they were flying away they appeared to incinerate themselves, turning to ash in mid-flight.





She took the damp kerchief and rubbed at his face. Jinshi closed his eyes and let her work, seemingly enjoying the feel of the warm, damp cloth.

“If you would, then. Remove it for now.”

Notes bonus du traducteur

Les journaux de l'apothicaire
Vol. 5

Sur les origines des rongeurs résistants aux flammes

Dans le chapitre 4 de ce livre, Maomao rencontre une commerçante qui vend ce qu'il prétend être une robe appartenant à une nymphe céleste. Elle lui dit qu'elle a un nom bien plus approprié : « la cape du rat de feu » (*hi-nezumi no kawagoromo* en japonais). Ni elle ni le récit n'expliquent vraiment ce nom, se contentant de suggérer qu'il vient de « l'île de l'Est ». Mais pour les lecteurs japonais, l'expression serait familière.

Comme le souligne Maomao, la technique consistant à utiliser des fibres minérales, comme l'amiante, pour créer des vêtements ignifuges est connue depuis l'Antiquité. L'aspect fibreux, presque doux, du matériau a parfois laissé penser qu'il s'agissait de la fourrure d'un animal, peut-être un rat. Au Japon, cependant, la cape du rat de feu est véritablement entrée dans la mémoire populaire avec *Le Conte du coupeur de bambou* (*Taketori Monogatari*), l'un des contes populaires les plus anciens et les plus célèbres du pays.

Dans cette histoire, un vieil homme et sa femme coupent un bambou et découvrent une petite fille, Kaguya. À leur insu, elle vient de la lune, et bien qu'ils ignorent ce fragment d'histoire personnelle, ils perçoivent qu'elle est vouée à une grande beauté. Son père, en particulier, est obsédé par l'idée de la présenter à la cour, où plusieurs princes tentent de la conquérir. Kaguya, bouleversée par la situation et peu désireuse d'épouser l'un de ces hommes, assigne à chacun d'eux une tâche à accomplir s'ils veulent devenir son époux – mais en réalité, ces tâches, inspirées par la mythologie elle-

même, sont impossibles.

Kaguya confie à un certain prince Abé la mission de lui rapporter la cape des rats de feu. Le prince écrit à un ami vivant en Chine, lui demandant de retrouver la robe, si possible, et de la lui envoyer. Après de nombreuses péripéties et l'incompréhension générale de l'existence d'une telle robe, l'ami d'Abé est sur le point de perdre espoir lorsqu'un vieux mendiant lui parle d'un temple où son grand-père a vu la cape de ses propres yeux. L'ami se précipite sur les lieux et découvre que le temple n'existe plus, mais on y trouve enterré un coffre contenant une riche robe argentée.

L'ami du prince Abé lui envoie la robe, et Abé est ravi. Mais il se souvient alors que la légende dit que la robe devient plus brillante à chaque fois qu'elle est exposée aux flammes. Pensant la rendre plus éclatante et plus belle avant de l'offrir à la princesse Kaguya, il fait venir un brasero et y jette la robe, la voyant se réduire en cendres sous ses yeux horrifiés. Malgré tout, Abé est heureux d'une certaine manière : les autres prétendants ont tenté de tromper Kaguya avec de faux cadeaux, et ils ont été démasqués un à un, à la grande déception de la princesse. Abé est au moins heureux de savoir qu'il n'aura pas l'air de vouloir tromper la jeune femme. Au lieu de cela, il lui écrit une lettre dans laquelle il explique que malgré tous ses efforts, il n'a pas pu mener à bien sa mission et qu'il s'en va et ne sollicite plus jamais sa main.

La princesse Kaguya, recevant la lettre, se rend compte que le prince Abé était sincère et tente de le rappeler à elle, mais au moment où son messager arrive, Abé est déjà parti et elle ne le revoit plus jamais ni n'entend parler de lui.

À cet égard, il semble que Maomao ait eu plus de chance que le prince Abé. Mais les rumeurs concernant le manteau du rat de feu ont continué à se transmettre à travers les âges, même dans la fiction contemporaine – et parfois même dans les notes de traducteurs sur la fiction contemporaine. Imaginez !

Merci de nous avoir rejoint pour le volume 5. Amusez-vous bien, lisez beaucoup et à bientôt pour le prochain livre !



Inscrivez-vous à notre liste de diffusion sur J-Novel Club pour être informé
des nouvelles versions !

Bulletin

Et vous pouvez lire les derniers chapitres de séries comme celle-ci en
devenant membre du J-Novel Club :

Adhésion au J-Novel Club

Droits d'auteur

Les journaux de l'apothicaire : Tome 5
par Natsu Hyuga
Illustrations de Touko Shino

Traduit par Kevin Steinbach
Édité par Sasha McGlynn

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, personnages, lieux et événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des événements, des lieux ou des personnes réels, vivants ou décédés, serait fortuite.

Pas de Hitorigoto
Copyright © Natsu Hyuuga 2016

Tous droits réservés.

Initialement publié au Japon par Shufunotomo Infos Co., Ltd.
Par l'intermédiaire de Shufunotomo Co., Ltd.
Cette édition anglaise est publiée en accord avec Shufunotomo Co., Ltd.,
Tokyo

Traduction anglaise © 2022 J-Novel Club LLC

Tous droits réservés. Conformément à la loi américaine sur le droit d'auteur de 1976, la numérisation, le téléchargement et le partage électronique de toute partie de ce livre sans l'autorisation de l'éditeur constituent un piratage et un vol de la propriété intellectuelle de l'auteur.

J-Novel Club LLC
j-novel.club

L'éditeur n'est pas responsable des sites Web (ou de leur contenu) qui

n'appartiennent pas à l'éditeur.

Édition 1.0 du livre électronique : mai 2022